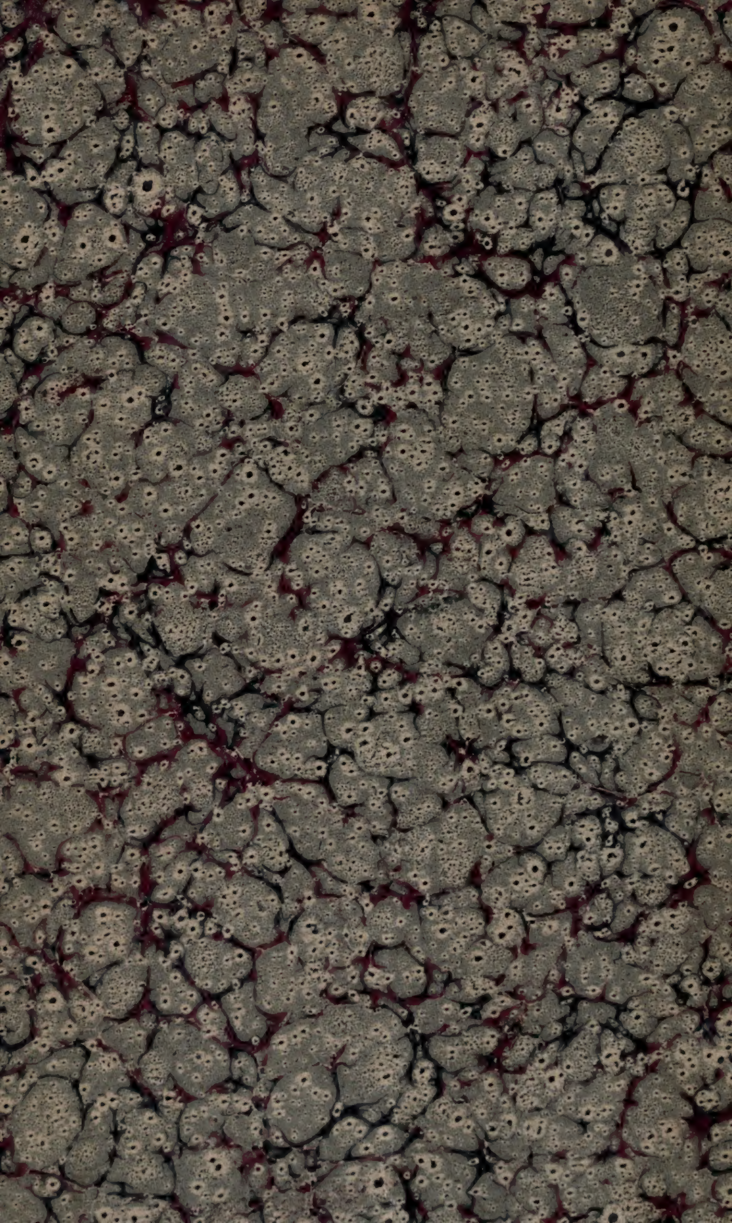
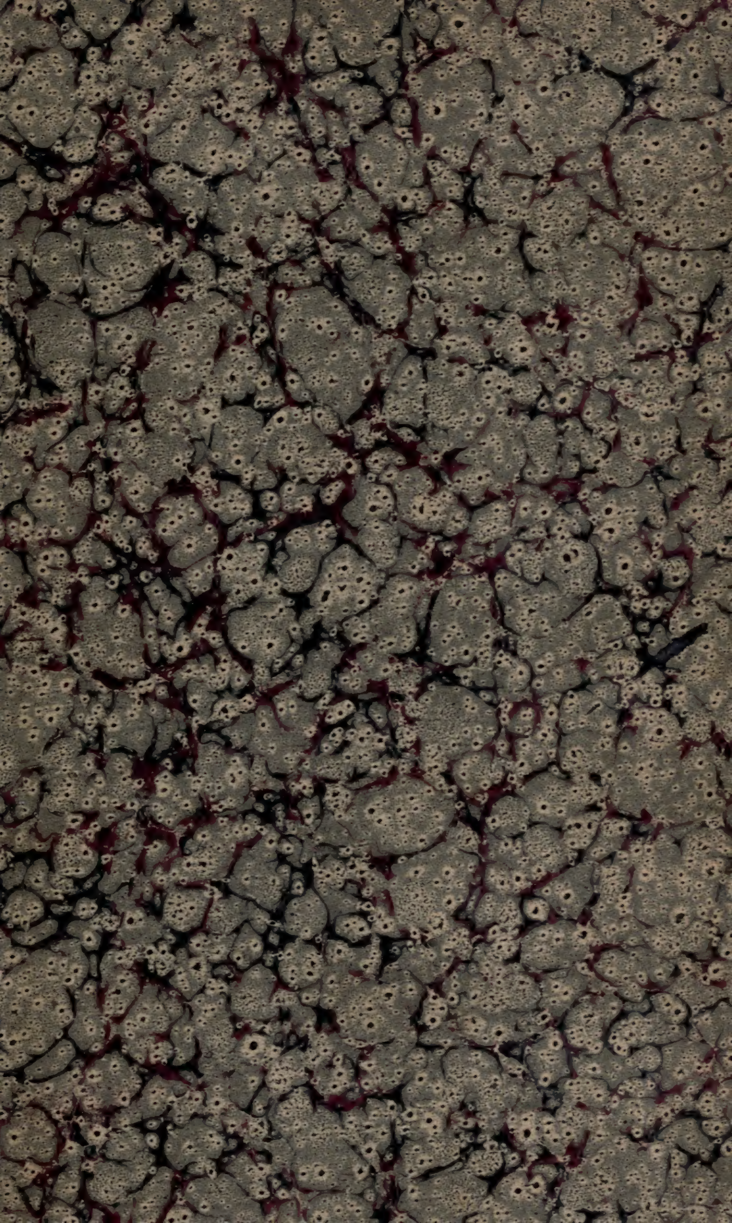




ANTHOLOGIE

DE

LA POÉSIE CATHOLIQUE

ANTHOLOGIE
DE
LA POÉSIE CATHOLIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES GRAINS DE MYRRHE, poésies, (Sansot éditeur). *Épuisé.*

L'EAU DU PUITS, poème, *couronné par l'Académie Française,* (Plon éditeur). . . . . 1 vol.

LEUR ROYAUME, roman, 3e édit., (Plon éditeur). . 1 vol.

L'HOMME DE DÉSIR, roman, 4e édit., (Plon éditeur). 1 vol.

LE RÉVEIL DE L'ESPRIT, essais, *sous presse* (Oudin éditeur). . . . . 1 vol.



ANTHOLOGIE
DE LA
POÉSIE CATHOLIQUE
DE VILLON JUSQU'A NOS JOURS

PUBLIÉE ET ANNOTÉE

PAR

ROBERT VALLERY-RADOT

EAU-FORTE DE CHARLES JOUAS



PARIS
GEORGES CRÈS & Cie, ÉDITEURS
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
—
MCMXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 EXEMPLAIRES JAPON IMPÉRIAL NUMÉROTÉS DE 1 A 5;

ET 10 EXEMPLAIRES VERGÉ DE RIVES NUMÉROTÉS DE 6 A 15

A LA MÉMOIRE SACRÉE

DU SOUVERAIN PONTIFE PIE X

QUI NOUS RÉENSEIGNA A « PRIER SUR DE LA BEAUTÉ »

NOUS OFFRONS CE MODESTE TRAVAIL

COMME L'INDIGNE HOMMAGE

D'UN TRÈS HUMBLE, TRÈS OBÉISSANT

ET TRÈS FIDÈLE SERVITEUR ET FILS

DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE

R. V. R.



INTRODUCTION



Le titre que nous donnons à cet ouvrage indique nettement quel esprit a présidé à sa composition : nous ne croyons pas qu'un poème, par le fait seul qu'il invoque un Dieu quelconque, élève et purifie l'âme ; trop souvent, sous le Nom Incommunicable, la poésie exalte nos passions ou nos chimères ; à plus forte raison quand elle s'adresse à l'Idéal et autres idoles creuses. Nous avons donc écarté tous les poèmes de vague spiritualisme, trouvant plus neuf, plus émouvant et aussi plus utile de rechercher dans notre littérature lyrique les vers qui célèbrent les réalités de notre foi : l'Être personnel de Dieu, sa présence dans le monde et sa puissance, l'Incarnation de son Fils unique, la Rédemption, la Communion des Saints,

la Rémission des péchés, la Résurrection de la chair et la Vie éternelle, en bref, les adorables vérités qui sont notre pain quotidien (1).

Si l'on considère que, dès les premiers vagissements de notre littérature, les fictions païennes, parées de tout le prestige des chefs-d'œuvre antiques, gagnent déjà les imaginations françaises, qu'à la Renaissance elles conquièrent une primauté incontestée, qu'au XVII[e] *siècle elles constituent un dogme poétique inattaquable, cette entreprise pouvait sembler périlleuse. Mais nous savions compter sur de belles découvertes. Notre attente n'a pas été trompée. Au XV*[e] *siècle, Charles d'Orléans et Villon témoignent du vrai Dieu et de la Vierge Marie avec un accent qui peut lutter en grâce avec le* Roman de la Rose *et les allégories provençales. A la Renaissance, aveu bien inattendu, Ronsard, tout féru qu'il est de mythologie, ne peut s'empêcher de proclamer, dans un hymne fort curieux, l'*Hercule chrestien, *qu'il est honteux à des poètes baptisés dans le sang du Sauveur de chanter les idoles.*

Est-il pas temps désormais de chanter
Un vers chrestien qui puisse contenter
Mieux que devant les chrestiennes oreilles ?
Est-il pas temps de chanter les merveilles.

(1) Nous n'avons pas non plus voulu entreprendre une œuvre d'érudition mais de vulgarisation; comme l'indique le titre d'Anthologie, nous avons choisi les pièces qui nous ont semblé non les plus ignorées mais les plus dignes de notre choix.

De notre Dieu ? et toute la rondeur
De l'univers rempli de sa grandeur ?
Le payen sonne une chanson payenne,
Et le chrestien une chanson chrestienne.
Le vers payen est digne des Payens,
Mais le chrestien est digne des Chrestiens.
Donques du Christ le nom très sainct et digne
Commencera et finira mon hymne...

Et dans un trop ingénieux parallèle, démontrant que la fable d'Hercule n'est que la grossière préfigure de la mission du Christ, il conclut, précurseur de Chateaubriand, à la supériorité esthétique des mystères de la foi sur les mythes païens. A sa suite, du Bellay l'annonce très haut ; Vauquelin de la Fresnaye, dans son Art poétique, *engage les poètes à s'emparer des dépouilles de l'antiquité, à seule fin d'en orner les autels du vrai Dieu ; Desportes gémit, à ses heures de repentance, d'avoir préféré la flûte d'Anacréon ou de Tibulle à la cithare de David. Mais, hélas ! ces bonnes résolutions tournent court, et l'on voit le plus religieux, le plus théologien des siècles, le XVIIe, consacrer le plus noble encens de ses vers à Vénus et à Apollon. Bossuet et Pascal s'en indigneront, mais la mode est plus forte. Boileau a signé la condamnation irrévocable des « mystères terribles » de la foi.*

Pourtant, il est bon de le rappeler, ce siècle encombré par les jeux de Cupidon et de sa mère est aussi

celui de Polyeucte *et* d'Athalie, *et certain cantique spirituel de Racine saura réveiller dans le cœur du grand Roi le sentiment de ses faiblesses. Quant au XVIIIe siècle, où l'art du vers sombre dans la niaiserie la plus sénile, s'il passe parfois sur lui un petit souffle lyrique, c'est dans les poésies sacrées de J.-B. Rousseau.*

Il est superflu d'indiquer que le romantisme, à son début, parut pressentir sa mission qui était d'exprimer lyriquement le génie du christianisme. Si, corrompues dès leur source par le naturalisme de Jean-Jacques, ses eaux se troublèrent très vite, elles surent néanmoins refléter çà et là les plus magnifiques feux du ciel. L'œuvre romantique n'est pas à renier tout entière, Dieu merci, et il serait injuste de ne pas lui savoir gré d'avoir renversé pour jamais les petites divinités des boudoirs et des bosquets où gloussaient et se pâmaient les Gentil-Bernard et les Parny. Grâce à elle, un Baudelaire, un Verlaine pourront retrouver la tradition du moyen âge mystique et redonner aux impuretés de la chair, en place des fards d'Aphrodite, les couleurs soufrées du Péché. Sagesse *restituera l'âme et le corps au Dieu de la Cène et du Calvaire. Puis Claudel, Jammes, Le Cardonnel, Péguy entonneront le cantique des créatures.*

Désormais, la fiction mythologique est bien morte en poésie et l'on ne voit plus bien sous quels avatars elle pourrait revivre. Il n'y a plus que deux partis

à prendre : ou le culte minutieux et désespérément puéril de l'instant qui s'écoule et de la chair qui se fane, ou l'adoration de l'Eternel en qui tout vit. Jamais les symboles de notre Foi ne nous sont apparus avec autant d'éclat dans leur immortelle jeunesse et n'ont sollicité avec plus de séduction nos rêves les plus héroïques et les plus tendres. Un royaume presque inconnu à la poésie séculière, et où seul Dante a osé s'aventurer, s'ouvre maintenant à nos yeux éblouis de tant de richesses : le royaume de la Grâce. L'art semble le pressentir qui revient à l'étude des mystiques. Si la fatalité, cette donnée corrompue et barbare de la Providence, a inspiré cette splendeur qu'est le Drame grec, que ne pourra susciter l'Esprit de l'incommensurable Amour ?

La poésie est un don sacré ; on ne peut ni la profaner ni la dédaigner impunément. Il dépend d'elle qu'un peuple soit futile ou héroïque : elle oriente son amour.

« Le rôle de l'art, nous écrivait un jour Paul Claudel, est d'autant plus important que le mal dont nous souffrons depuis plusieurs siècles est une scission beaucoup moins entre la foi et la raison qu'entre la foi et l'imagination devenue incapable d'établir un accord entre les deux parties de l'univers visible et invisible. Toute la représentation du monde (sciences, art, politique, philosophie) que nous nous faisons depuis quatre siècles est parfaitement païenne.

Dieu est d'un côté et le monde de l'autre ; pas de lien entre les deux. Qui se douterait, à lire Rabelais, Montaigne, Racine, Molière, Victor Hugo, qu'un Dieu est mort pour nous sur la Croix ? C'est cela qui doit absolument cesser. »

Oui, il faut que cela cesse. Et c'est pour y aider dans une modeste part, que nous avons entrepris le dessein de rechercher nos sources de poésie catholique et d'en suivre au cours des siècles le lit tantôt mince, tantôt large. Puisse cette œuvre détourner nos frères des vieux mensonges et les fixer au sein de la vraie joie que l'amant de Béatrice vit resplendir comme une rose immense aux mille pétales épanouis !

In forma dunque di candida rosa
Mi si mostrava la milizia santa
Che nel suo sangue Christo fece sposa.





CHARLES D'ORLÉANS [1]
(1391-1465)



Il est surtout connu par ses chansons galantes et ses ballades ; et la date mystérieuse de Saint-Valentin, cette date des amoureux du moyen âge qui ouvre le printemps et dont Verlaine devait se souvenir aussi dans les *Romances sans paroles* :

C'est Saint-Valentin !
Je dois et je n'ose
Lui dire au matin...
La terrible chose
Que saint Valentin !

(1) Nous avons suivi le texte de Charles d'Héricault (Lemerre, 1824).

Cette date de Saint-Valentin l'inspire davantage que les fastes religieux. Mais il n'oublie pas la Madone, et, dans son œuvre, on découvre de temps en temps un poème en son honneur, comme au coin d'un carrefour une lampe votive allumée aux pieds d'une Vierge populaire.



PRIÈRE POUR LA PAIX (1)

Priez pour paix, doulce Vierge Marie,
Royne des cieulx, et du monde maistresse,
Faites prier, par vostre courtoisie,
Saincts et sainctes, et prenez vostre adresse
Vers vostre filz, requerrant sa haultesse
Qu'il lui plaise son peuple regarder
Que de son sang a voulu racheter,
En deboutant guerre qui tout desvoye ;
De prieres ne vous vueilliez lasser,
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

Priez, prélaz et gens de saincte vie,
Religieux, ne dormez en peresse,
Priez, maistres et tous suivans clergie,
Car par guerre fault que l'estude cesse ;
Moustiers destruiz sont sans qu'on les redresse,
Le service de Dieu vous fault laisser,
Quand ne povez en repos demourer ;

(1) Ballade XXV.

Priez si fort que briefment Dieu vous oye,
L'Eglise voult à ce vous ordonner ;
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

Priez, princes qui avez seigneurie,
Roys, ducs, contes, barons plains de noblesse,
Gentilz hommes avec chevalerie,
Car meschans gens surmontent gentillesse ;
En leurs mains ont toute vostre richesse,
Debatz les font en hault estat monter,
Vous le povez chascun jour voir au cler,
Et sont riches de voz biens et monnoye
Dont vous deussiez le peuple supporter ;
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

Priez, peuple qui souffrez tirannie,
Car voz seigneurs sont en telle foiblesse
Qu'ilz ne pevent vous garder par maistrie,
Ne vous aider en vostre grant destresse ;
Loyaux marchans, la selle si vous blesse
Fort sur le dox, chascun vous vient presser
Et ne povez marchandise mener,
Car vous n'avez seur passage, ne voye,
Et maint péril vous convient il passer ;
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

Priez, galans joyeux en compaignie,
Qui despendre desirez à largesse,
Guerre vous tient la bourse desgarnie ;

Priez, amans, qui voulez en liesse
Servir amours, car guerre, par rudesse,
Vous destourbe de vos dames hanter,
Qui maintes foiz fait leurs vouloirs torner.
Et quand tenez le bout de la courroye,
Ung estrangier si le vous vient oster ;
Priez pour paix, le vray tresor de joye.

ENVOI

Dieu Tout-Puissant nous vueille conforter
Toutes choses en terre, ciel et mer,
Priez vers lui que brief en tout pourvoye,
En lui seul est de tous maulx amender ;
Priez pour paix, le vray tresor de joye.



LA COMPLAINTE DE FRANCE

France, jadis on te souloit (1) nommer,
En tous pays, le tresor de noblesse,
Car un chascun povoit en toy trouver
Bonté, honneur, loyaulté, gentillesse,
Clergie, sens, courtoisie, proesse.
Tous estrangiers amoient te suir (2).

(1) Du latin *Solere* : on avait coutume.
(2) Suivre.

Et maintenant voy, dont j'ay desplaisance,
Qu'il te convient maint grief mal soustenir.
Trescrestien, franc royaume de France.

Scez tu dont vient ton mal, à vray parler ?
Congnois tu point pourquoy es en tristesse ?
Conter, le vueil, pour vers toy m'acquiter,
Escoutes moy, et tu feras sagesse.
Ton grant orgueil, gloutonnie, peresse,
Convoitise, sans justice tenir,
Et luxure, dont as eu abondance,
Ont pourchacié vers Dieu de te punir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Ne te vueille pourtant desespérer,
Car Dieu est plain de merci, à largesse.
Va-t-en vers lui, sa grâce demander,
Car il t'a fait, de jà pieçà (1), promesse.
(Mais que faces ton advocat Humblesse).
Que très joyeux sera de toy guerir ;
Entierement metz en luy ta fiance,
Pour toy et tous, voulu en crois mourir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Souviengne toy comment voult ordonner
Que criasses Montjoye, par liesse,

(1) Depuis longtemps.

Et, qu'en escu d'azur, deusses porter
Trois fleurs de Lis d'or et pour hardiesse
Fermer en toy, t'envoya sa Haultesse,
L'Auriflamme, qui t'a fait seigneurir
Tes ennemis ; ne metz en oubliance
Telz dons haultains, dont lui pleut t'enrichir,
Trescrestien, franc royaume de France.

En oultre plus, te voulu envoyer
Par un coulomb qui est plain de simplesse,
La unction dont dois tes Rois sacrer,
Afin qu'en eulx dignité plus en cresse.
Et, plus qu'à nul, t'a voulu sa richesse
De reliques et corps sains departir ;
Tout le monde en a la congnoissance.
Soyes certain qu'il ne te veult faillir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Court de Romme si te fait appeler
Son bras dextre, car souvent de destresse
L'as mise hors, et pour ce approuver,
Les Papes font te seoir, seul, sans presse,
A leur dextre ; se droit jamais ne cesse.
Et pour ce, dois fort pleurer et gemir,
Quant tu desplais à Dieu qui tant t'avance
En tous estas, lequel deusses cherir
Trescrestien, franc royaume de France.

Quelz champions souloit en toy trouver
Chrestienté ! Jà ne fault que l'expresse (1) ;
Charlemaine, Rolant et Olivier,
En sont tesmoings ; pource, je m'en delaisse.
Et saint Loys Roy, qui fist la rudesse
Des Sarrasins souvent anéantir,
En son vivant, par travail et vaillance ;
Les croniques le monstrent, sans mentir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Pource, France, vueilles toy adviser,
Et tost reprens de bien vivre l'adresse ;
Tous tes meffaiz metz paine d'amander,
Faisant chanter et dire mainte messe
Pour les ames de ceulx qui ont l'aspresse
De dure mort souffert, pour te servir ;
Leurs loyautez ayes en souvenance,
Riens n'espargnié n'ont pour toy garantir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Dieu a les braz ouvers pour t'acoler,
Prest d'oublier ta vie pecheresse ;
Requier pardon, bien te vendra aidier
Nostre Dame, la trespuissant princesse,
Qui est ton cry et que tiens pour maistresse.
Les sains aussi te viendront secourir,

(1) Exprime.

Desquelz les corps font en toy demourance.
Ne vueilles plus en ton pechié dormir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Et je, Charles duc d'Orlians, rimer
Voulu ces vers, au temps de ma jeunesse,
Devant chacun les vueil bien advouer,
Car prisonnier les fis, je le confesse ;
Priant à Dieu, qu'avant qu'aye vieillesse,
Le temps de paix partout puist avenir,
Comme de cueur j'en ay la desirance,
Et que voye tous tes maulx brief finir,
Trescrestien, franc royaume de France.





FRANÇOIS VILLON [1]

(1431-1480 ?)



« De pauvre et petite extrace », coureur de rues et d'estaminets, grand amateur de franches lippées, il a gardé, comme plus tard notre cher Verlaine, un cœur d'enfant, une foi vive et sincère qui voyait la Vierge, les Saints et Notre-Seigneur, dans les gloires du Paradis, se pencher sur ses misères. C'est un réaliste. Ne regrettons pas, avec Clément Marot, qu'il n'ait pas été « nourry en la court des rois et princes où les jugements s'amendent et les langaiges se polissent » ; il y aurait perdu cette saveur, ce pittoresque, ce primesaut, qui font de lui un poète que le temps n'a pas marqué, que nous sentons tout proche de nous. Fermeté du dessin, saveur du tour, cri spontané qui s'échappe, et même déjà cette chère et fière ironie mélancolique qui, peut-être, n'est pas si loin du sentiment chrétien du néant des choses humaines, il a tout pour nous plaire.



BALLADE

QUE VILLON FEIT A LA REQUESTE DE SA MÈRE POUR PRIER NOSTRE-DAME

Dame du Ciel, régente terrienne,
Empérière (2) des infernaux palux (3),

(1) Nous avons suivi l'édition de Pierre Jannet. (Paris, Flammarion.)

(2) Impératrice.

(3) Marais, allusion au Styx et par extension au royaume des âmes.

Recevez-moy, votre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos esleuz,
Ce non obstant qu'oncques rien ne valuz.
Les biens de vous, Madame et ma maistresse,
Sont trop plus grands que ne suis pecheresse,
Sans lesquelz biens âme ne peult merir (1).
N'avoir les cieulx, je n'en suis jongleresse (2).
En cette foy je vueil vivre et mourir.

A vostre Filz dictes que je suis sienne ;
Que de luy soyent mes pechez aboluz ;
Pardonnez-moi comme à l'Egyptienne,
Ou comme il fit au clerc Théophilus,
Lequel par vous fut quitte et absoluz,
Combien qu'il eust au diable faict promesse.
Préservez-moy, que je ne fasse cesse ;
Vierge, pourtant, me veuillez impartir (3)
Le sacrement qu'on celebre à la messe.
En cette foy je vueil vivre et mourir,

Femme, je suis povrette et ancienne,
Ne rien ne scay ; oncques lettre ne luz ;
Au moustier voy dont suis parroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luthz,
Et ung enfer où damnéz sont boulluz :
L'un me faict paour, l'autre joye et liesse,

(1) Mériter.
(2) Menteuse.
(3) Accorder.

La joye avoir fais-moy, haulte Deesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblez de foy, sans faincte ne paresse.
En cette foy je vueil vivre et mourir.

ENVOI

Vous portastes, Vierge, digne princesse,
Jésus regnant, qui n'a ni fin ni cesse.
Le Tout-Puissant, prenant nostre faiblesse,
Laissa les cieulx et nous vint secourir ;
Offrist à mort sa très chère jeunesse ;
Nostre Seigneur tel est tel le confesse.
En cette foy je vueil vivre et mourir.



LE CIMETIÈRE DES INNOCENTS

Icy n'y a ne rys ne jeu.
Que leur vault avoir eu chevances (1),
Ni en grands lictz de parement geu (2),
Engloutir vin, engrossir panses,
Mener joye, festes et danses,
Et de ce prest estre à toute heure ?
Tantost faillent telles plaisances,
Et la coulpe si en demeure.

(1) Capitaux.
(2) Gít, couché.

Quand je considere ces testes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maictres des requestes,
Ou tous de la Chambre aux Deniers,
Ou tous furent porte-paniers ;
Autant puis l'ung que l'autre dire,
Car, d'evesques ou lanterniers,
Je n'y congnois rien à redire.

Et icelles qui s'inclinoient
Unes contre autres en leurs vies ;
Desquelles les unes regnoient,
Des autres craintes et servies :
Là les voy toutes assouvies ;
Ensemble en ung tas pesle-mesle,
Seigneuries leur sont ravies ;
Clerc ni maistre ne s'y appelle.

Or sont-ils mortz, Dieu ayt leurs ames !
Quand est des corps, ils sont pourriz,
Ayant esté seigneurs ou dames,
Souefs (1) et tendrement nourriz
De cresme, fromentée ou riz,
Leurs os sont declinez en pouldre,
Auxquels ne chault d'esbat, ne riz...
Plaise au doulx Jésus les absouldre !

(1) Suaves.

Aux trespassez je fais ce lays,
Et icelluy je communique
A regents, courts, sièges et plaids (1),
Hayneurs (2) d'avarice l'inique,
Lesquelz pour la chose publique
Se seichent les os et les corps :
De Dieu et de sainct Dominique
Soient absolz, quand ils seront mortz.



ÉPITAPHE
En forme de Ballade
QUE FEIT VILLON POUR LUY ET SES COMPAGNONS S'ATTENDANT ESTRE PENDU AVEC EULX

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plustost de vous merciz.
Vous nous voyez ci attachez cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça, dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie.
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Si vous clamons, frères, pas n'en devez

(1) Plaidoiries.
(2) Haïssant.

Avoir desdaing, quoyque fusmes occis
Par justice. Toutesfois, vous sçavez
Que tous hommes n'ont pas bon sens assis ;
Intercedez doncques, de cueur rassis,
Envers le Filz de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous preservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie (1) ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

La pluye nous a debuez et lavez,
Et le soleil dessechez et noirciz ;
Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavéz,
Et arrachez la barbe et les sourcilz.
Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis ;
Puis ça, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre.
Ne soyez donc de nostre confrairie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

ENVOI

Prince Jésus, qui sur tous seigneurie (2),
Garde qu'Enfer n'ayt de nous la maistrie :
A luy n'avons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'usez de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

(1) Tracasse.
(2) Gouverne.



PIERRE DE RONSARD

(1524-1585)



Le cœur de Ronsard n'a point battu que pour Hélène, Cassandre, Marie ou Francine; il n'était pas occupé que de mythologie et de miel attique; au fond de lui brûlait un grand amour de l'Eglise. Sous l'érudit païen, le disciple d'Anacréon et de Théocrite, vivait un homme de foi pour qui le dogme restait un trésor intangible : c'est le Ronsard peu connu des Anthologies que l'on trouvera ici; littérairement, il est digne de l'autre, et l'auteur des *Remontrances au peuple de France* n'a point à redouter la comparaison avec d'Aubigné. La Muse du Vendômois abandonne toute mollesse élégiaque; une magnifique et juste colère l'anime contre les détracteurs d'une Eglise en qui le chrétien reconnaît l'Epouse de son Sauveur.



CONTINUATION DU DISCOURS DES MISÈRES DE CE TEMPS, A LA ROINE

Madame, je serais ou du plomb ou du bois,
Si moy que la nature a fait naître François,
Aux siècles advenir je ne contois la peine
Et l'extrême malheur dont nostre France est pleine.
Je veux, malgré les ans, au monde publier,
D'une plume de fer sur un papier d'acier,

Que ses propres enfants l'ont prise et devestue,
Et jusques à la mort vilainement batue.
Elle semble au marchant, hélas ! qui par malheur
En faisant son chemin rencontre le volleur,
Qui contre l'estomac luy tend la main armée
D'avarice cruelle et de sang affamée :
Il n'est pas seulement content de luy piller
La bourse et le cheval, il le fait despouiller,
Le bat et le tourmente, et d'une dague essaye
De luy chasser du corps l'âme par une playe.
Puis, en le voyant mort, il se rit de ses coups,
Et le laisse manger aux mastins et aux loups.
Si est-ce qu'à la fin la divine puissance
Court après le meurtrier (1) et en prend la vengence,
Et desus une roue (après mille travaux)
Sert aux hommes d'exemple et de proye aux corbeaux.
Mais les nouveaux Tyrans qui la France ont pillée,
Volée, assassinée, à force despouillée
Et de cent mille coups le corps lui ont batu
(Comme si brigandage était une vertu),
Vivent sans chastiment, et, à les ouïr dire,
C'est Dieu qui les conduit, et ne s'en font que rire.
Ils ont le cœur si fol, si superbe et si fier
Qu'ils osent au combat leur maistre défier.
Ils se disent de Dieu les mignons : et au reste
Qu'ils sont les héritiers du royaume céleste.

(1) On sait que, jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, meurtrier, ouvrier devriez, etc., ne comptent que deux syllabes.

Les pauvres insensés ! qui ne connoissent pas
Que Dieu, père commun des hommes, d'icy-bas
Veut sauver un chacun, et que la grand'closture
Du grand Paradis s'ouvre à toute créature
Qui croit en Jésus-Christ. Certes, beaucoup de lieux
Et de sieges seroyent sans âmes dans les cieux,
Et paradis seroit une plaine déserte
Si pour eux seulement la porte estoit ouverte.
Or eux se vantant seuls les vrais enfans de Dieu,
En la dextre ont le glaive et en l'autre le feu,
Et comme furieux qui frapent et enragent,
Vollent les temples saints, et les villes saccagent.
Et quoy ! brûler maisons, piller et brigander,
Tuer, assassiner, par force commander,
N'obéir plus aux Rois, amasser des armées,
Appelez-vous cela églises réformées ?
Jésus que seulement vous confessez icy
De bouche et non de cœur ne faisait pas ainsi :
Et sainct Paul, en preschant, n'avait pour toutes armes,
Sinon l'humilité, les jeusnes et les larmes,
Et les pères martyrs aux plus dures saisons
Des Tyrans ne s'armoyent sinon que d'oraisons.
Bien qu'un Ange du ciel à leur moindre prière
En son flan eût rué les Tyrans en arrière.
Mais par force on ne peut Paradis violer.
Jésus nous a monstré le chemin d'y aller :
Armés de patience il faut suivre sa voye,
Celuy qui ne la suit se damne et se fourvoye...

APOSTROPHE A DE BÈZE

De Bèze, ce n'est pas une terre gottique,
Ni une région tartare ni scythique,
C'est celle où tu naquis, qui douce te receut,
Alors qu'à Vezelay ta mère te conceut :
Celle qui t'a nourri, et qui t'a fait aprendre
La science et les ars dès ta jeunesse tendre,
Pour luy faire service, et pour en bien user,
Et non, comme tu fais, afin d'en abuser...
Si tu es envers elle enfant de bon courage,
Ores que tu le peux, rends lui son nourrissage,
Retire tes soldars, et au lac genevois
(Comme chose exécrable) enfonce leurs harnois.
Ne presche plus en France une évangile armée,
Un Christ empistollé tout noirci de fumée
Portant un morion en teste, et dans la main
Un large coustelas rouge de sang humain :
Cela déplaist à Dieu, cela déplaist au Prince,
Cela n'est qu'un appas qui tire la province
A la sédition, laquelle dessous toy,
Pour avoir liberté, ne voudra plus de Roy...
Un jour, en te voyant aller faire ton presche,
Ayant dessous un reistre (1) une épée au côté :
Mon Dieu, te dis-je lors, quelle sainte bonté !
O parolle de Dieu d'un faux masque trompée !
Puisque tes prédicants preschent à coups d'épée,

(1) Grand manteau comme en portaient les reitres.

Bientôt avec le feu nous serons consumés,
Puisqu'on voit d'un harnois les Ministres armés.
Et lors deux surveillants qui parler m'entendirent
Avec un haussebec (1) ainsi me respondirent :
Quoy parles tu de toy ? Qui seul est envoyé
Du ciel, pour r'enseigner le peuple dévoyé ?
Ou tu es un athée, ou quelque bénéfice
Te fait ainsi vomir ta rage et ta malice !
Puisqué si arrogant tu ne fais point d'honneur
A ce prophète saint envoyé du Seigneur !
Adonq je respondis : appelez-vous athée
La personne qui point n'a de son cœur ostée
La foy de ses ayeux ? Qui ne trouble les loix
De son païs natal, les peuples ni les Rois ?
Appelez-vous athée un homme qui méprise
Vos songes contrefais, les monstres de l'Eglise ?
Qui croit en un seul Dieu, qui croit au Saint Esprit,
Qui croit de tout son cœur au Sauveur Jésus-Christ ?
Appelez-vous athée un homme qui déteste
Et vous, et vos erreurs comme infernale peste,
Et vos beaux prédicans qui, fins et cauteleux,
Vont abusant le peuple, ainsi que basteleus,
Badins enfarinés, au milieu d'une place
Vont jouant finement leurs tours de passe-passe,
Et afin qu'on ne voye en plein jour leurs abus
Soufle dedans les yeux leur poudre d'oribus.

(1) En relevant la tête d'un air dédaigneux.

Votre poudre est crier bien haut contre le Pape,
Déchifrant maintenant sa tiare et sa chape,
Maintenant ses pardons, ses bulles et son bien,
Et plus vous criez haut, plus estes gens de bien.
Vous ressemblez à ceux que les fièvres incensent,
Qui cuident estre vrais tous les songes qu'ils pensent.
Toutesfois, la plus part de vos rhétoriqueurs
Vous preschent autrement qu'ils n'ont dedans les cœurs :
L'un monte sur la chaire ayant l'âme surprise
D'arrogance et d'orgueil, l'autre de convoitise,
Et l'autre, qui n'a rien, voudrait bien en avoir ;
L'autre brûle d'ardeur de monter en pouvoir,
L'autre a l'esprit aigü qui, par meinte traverse,
Sous ombre de pitié tout le monde renverse.
Ha ! que vous estes loin de nos premiers docteurs
Qui, sans craindre la mort ni les persécuteurs,
Alloyent de leur bon gré aux plus cruels supplices
Sans envoyer pour eux je ne scay quels novices !...
... Le peuple qui vous suit est tout empoisonné,
Il a tant le cerveau de sectes étonné
Que toute la rhubarbe et toute l'anticyre
Ne lui scauroient garir sa fièvre qui empire :
Car tant s'en faut, hélas ! qu'on la puisse garir.
Que son mal la contente, et luy plaist d'en mourir...
Les apostres, jadis, preschoyent tous d'un accord :
Entre vous aujourd'hui ne règne que discord :
Les uns sont Zwingliens, les autres Lutheristes,
Œcolampadiens, Quintiens, Anabaptistes,

Les autres de Calvin vont adorant les pas,
L'un est prédestiné et l'autre ne l'est pas,
Et l'autre enrage après l'erreur mancerienne,
Et bientot s'ouvrira l'escole Bezienne.
Si bien que ce Luther, lequel estoit premier,
Chassé par les nouveaux est presque le dernier.
Et sa secte, qui fut de tant d'hommes garnie,
Est la moindre de neuf qui sont en Germanie.
Vous devriez pour le moins, avant que nous troubler,
Estre ensemble d'accort sans vous désassembler,
Car Christ n'est pas un Dieu de noise ni discorde.
Christ n'est que charité, qu'amour et que concorde.
Et montrez clerement par la division
Que Dieu n'est point auteur de vostre opinion.
Faites moy voir quelqu'un qui ait changé de vie
Après avoir suivi votre belle folie ?
J'en voy qui ont changé de couleur et de teint,
Hideux en barbe longue et en visage feint,
Qui sont plus que devant tristes, mornes et palles,
Comme Oreste agité de fureurs infernales.
Mais je n'en ay point veu qui soyent d'audacieux
Plus humbles devenus, plus doux ni gracieux,
De paillards continens, de menteurs véritables,
D'efrontés vergongneux (1), de cruels charitables,
De larrons aumoniers, et pas un n'a changé
Le vice dont il fut auparavant chargé...

(1) Pudique. C'est Bertaut qui, le premier, a introduit le mot pudeur dans la langue.

REMONTRANCE AU PEUPLE DE FRANCE

...Mais l'Evangile sainct du Sauveur Jésus-Christ
M'a fermement gravée une foy dans l'esprit
Que je ne veux changer pour une autre nouvelle,
Et, deussay-je endurer une mort très cruelle,
De tant de nouveautés je ne suis curieux :
Il me plaist d'imiter le train de mes ayeux ;
Je croy qu'en Paradis ils vivent à leur aise,
Encor qu'il n'ay'nt suivi ni Calvin ni de Bèze.
Dieu n'est pas un menteur, abuseur ni trompeur,
De sa sainte promesse il ne faut avoir peur.
Ce n'est que vérité, et sa vive parolle
N'est pas comme la nostre incertaine et frivole.
L'homme qui croit en moy, dit-il, sera sauvé.
Nous croyons tous en toy, notre chef est loué
En ton nom, ô Jésus, et dès notre jeunesse,
Par foy nous esperons en ta sainte promesse.
Et toutesfois, Seigneur, par un mauvais destin
Je ne scay quel crotté apostat Augustin,
Un Picard usurier, un teneur de raquette,
Un moqueur, un pipeur, un bon nieur de dette
Qui vend un bénéfice et à deux et à trois,
Un paillard, un causeur, un renié François,
Nous presche le contraire, et tellement il ose
Qu'à toi la vérité sa mensonge il oppose.
Le soir que tu donnois à ta suite ton corps,

Personne d'un couteau ne te pressait alors
Pour te faire mentir et pour dire au contraire
De ce que tu avois délibéré de faire :
Tu as dit simplement, d'un parler net et franc,
PRENANT LE PAIN ET VIN, C'EST CY MON CORPS ET SANG.
Non signe de mon corps : toutesfois ces Ministres,
Ces nouveaux défroqués, apostats et bélistres,
Dementent ton parler, disent que tu resvois
Et que tu n'entendois les mots que tu disois.
Ils nous veulent monstrer par raison naturelle
Que ton corps n'est jamais qu'à la dextre éternelle
De ton père là-haut, et veulent t'attacher,
Ainsi que Prométhée, au faîte d'un rocher.
Ils nous veullent prouver par la philosophie
Qu'un corps n'est en deux lieux ; aussi je ne leur nie,
Car tout corps n'a qu'un lieu; mais le tien, ô Seigneur,
Qui n'est que majesté, que puissance et qu'honneur,
Divin, glorifié, n'est pas comme les nostres :
Celuy à porte close alla voir les apôtres,
Celuy sans rien casser sortit hors du tombeau,
Celuy sans pesanteur d'os, de chair, ni de peau,
Monta dedans le ciel : si ta vertu seconde
Sans mastière aprestée a basti tout le monde,
Si tu es tout divin, tout saint, tout glorieux,
Tu peux communiquer ton corps en divers lieux.
Tu serois impuissant si tu n'avais puissance
D'accomplir tout cela que ta majesté pense.
Mais quel plaisir au ciel prens-tu d'ouïr ça-bas

Dire que tu y es et que tu n'y es pas !
D'ouïr les prédicants qui, par nouveaux passages,
En voulant te prouver, prouvent qu'ils ne sont sages ?
Qui pipent le vulgaire et disputent de toi,
Et rapellent toujours en doute nostre foy ?
Il fait bon disputer des choses naturelles,
Des foudres et des vents, des neiges et des grêles,
Et non pas de la foy dont il ne faut douter.
Seulement, il faut croire et non en disputer :
Tout homme qui voudra soigneusement s'enquerre
De quoy Dieu fit le ciel, les ondes, et la terre,
Du serpent qui parla, de la pomme d'Adam,
D'une femme en du sel, de l'âne à Balaam,
Des miracles de Moyse et de toutes les choses
Qui sont dedans la Bible estrangement encloses,
Il y perdra l'esprit : car Dieu, qui est caché,
Ne veut que son secret soit ainsi recherché.
Bref, nous sommes mortels et les choses divines
Ne se peuvent loger en nos foibles poitrines,
Et de sa prescience en vain nous devisons,
Car il n'est pas subject à nos sottes raisons.



LA FOI CATHOLIQUE

J'ay le chef élevé pour voir et pour cognoistre
De ce grand univers le Seigneur et le maistre.
Car en voyant du ciel l'ordre qui point ne faut,
J'ai le cœur asseuré qu'un moteur est là-haut,
Qui tout sage et tout bon gouverne cet empire,
Comme un pilote en mer gouverne son navire,
Et que ce grand palais si largement vousté
De son divin ouvrier ensuit la volonté.
Or, ce Dieu tout-puissant, plein d'éternelle essence,
Tout remply de vertu, de bonté, de puissance,
D'immense majesté, qui voit tout, qui sçait tout,
Sans nul commencement, sans milieu ne sans bout,
Dont la divinité très royale et supresme
N'a besoin d'autre bien sinon de son bien même,
Se commençant par elle et finissant en soy,
Bref, ce Prince éternel, ce Seigneur et ce Roy,
Qui des peuples le Père et le pasteur se nomme,
Ayant compassion des misères de l'homme
Et désirant qu'il fust du péché triomphant,
En ce monde envoya son cher unique enfant,
Eternel comme luy et de la même essence,
Ayant du père sien la gloire et la puissance.
Or, ce fils bien-aimé qu'on nomme Jésus-Christ,
Au ventre virginal conceu du Sainct-Esprit,
Vestit sa déité d'une nature humaine,
Et, sans péché, porta de nos péchez la peine.

Publiquement au peuple en ce monde prescha ;
De son père l'honneur, non le sien, il chercha,
Et, sans conduire aux champs ny soldats ny armées,
Fit germer l'Evangile es terres Idumées.
Il fut accompagné de douze seulement,
Mal logé, mal vestu, vivant très pauvrement,
Bien que tout fust à lui, de l'un à l'autre pôle ;
Il fut très admirable en œuvre et en parole :
Aux morts il fit revoir la clarté de nos cieux,
Rendit l'oreille aux sourds, aux aveugles les yeux ;
Il saoula de cinq pains les troupes vagabondes,
Il arresta les vents, il marcha sur les ondes,
Et de son corps divin mortellement vestu
Les miracles sortoient, tesmoins de sa vertu.
Le peuple, qui avoit la cervelle endurcie,
Le fit mourir en croix, suivant la prophétie.
Il fut mis au tombeau, puis il ressuscita,
Puis, porté dans le ciel, à la dextre il monta
De son père là-haut et n'en doit point descendre
Visible, que le monde il ne consume en cendre.
Quand, vainqueur de la mort, dans le ciel se haussa,
Pour gouverner les siens une Eglise laissa,
A qui donna pouvoir de lier et dissoudre,
D'accuser, de juger, de damner et d'absoudre,
Promettant que toujours avecque elle seroit,
Et comme son espoux ne la délaisseroit.
Ceste Eglise première en Jésus-Christ fondée,
Pleine du Sainct-Esprit s'apparut en Judée ;

Puis saint Paul, le vaisseau de grâce et de scavoir,
La fit ardantement en Grèce recevoir,
Puis elle vint à Rome et de là fut portée
Bien loin aux quatre parts de la terre habitée.
Ceste Eglise nous est, par la tradition,
De père en fils laissée en toute nation,
Pour bonne et légitime et venant des Apostres.
Seule la confessons sans en recevoir d'autres.
Elle est pleine de grâce et de l'esprit de Dieu,
Choisit quatre tesmoins, sainct Marc et sainct Mathieu,
Et sainct Jean et sainct Luc, et pour les faire croire
Aux peuples baptiséz approuva leur histoire.
Sitost qu'elle eût rangé les villes et les Rois,
Pour maintenir le peuple elle ordonna des lois.
Et afin de coller les provinces unies,
Comme un cyment bien fort fit des cérémonies
Sans lesquelles longtemps en toute région
Ne se pourrait garder nulle religion.
Certes, il faut penser que ceux du premier âge
Plus que ceux d'aujourd'hui avoyent le cerveau sage,
Et que, par ignorance, ils n'ont jamais failli,
Car leur siècle n'estoit d'ignorance assailli.
Or, cette Eglise fut dès longtemps figurée
Par l'arche qui flotoit desur l'onde azurée,
Quand Dieu ne pardonnoit qu'aux hommes qui estoyent
Entréz au fond d'icelle et dans elle habitoyent.
Le reste fut la proye et le jouet de l'onde
Que le ciel desborda pour se vanger du monde.

Aussi, l'homme ne peut en terre estre sauvé
S'il n'est dedans le sein de l'Eglise trouvé,
Si comme un citoyen n'habite dedans elle,
Ou s'il cherche autre part autre maison nouvelle (1).



PARAPHRASE DU *TE DEUM*

A MONSIEUR DE VALENCE : POUR CHANTER EN SON ÉGLISE

O Seigneur Dieu, nous te louons
Et pour Seigneur nous t'avouons.
Toute la terre te vénère
Et te confesse éternel père.

Toute la puissance des cieux,
Tous les archanges glorieux,
Chérubins, séraphins, te prient,
Et sans cesse d'une voix crient :

Le Seigneur des armes est saint,
Le Seigneur des armes est craint,
Le ciel et la terre est remplie
Du los de sa gloire acomplie.

(1) Nous avons suivi le texte de l'édition originale du *Discours des Misères de ce temps*, par P. de Ronsard, Gentilhomme Vandômois, A la Royne, mère du Roy, t. V^e, à Paris, chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enseigne S.-Claude, 1573.

Les saints Apôtres honorés,
Les Martirs de blanc décorés,
La troupe de tant de prophètes
Chantent tes louanges parfaites.

L'église est partout confessant
Toy père grand Dieu tout-puissant,
De qui la majesté immense
N'est que vertu, gloire et puissance.

Et ton Fils de gloire tout plein,
Vénérable, unique et certain,
Et le Saint-Esprit qui console
Les cœurs humains de ta parole.

Christ est roy de gloire en tout lieu,
Christ est l'éternel fils de Dieu
Qui, pour oster l'homme de peine,
A pris chair d'une Vierge humaine.

Il a vaincu par son effort
L'eguillon de la fière mort,
Ouvrant la maison éternelle
A toute ame qui est fidelle.

Il est à la dextre monté
De Dieu près de sa majesté,
Et là sa ferme place il fonde
Jusqu'à tant qu'il juge le monde.

O Christ éternel et tout bon,
Fay à tes serviteurs pardon,
Que tu as par ta mort amère
Racheté de rançon si chère.

Fay nous enroller s'il te plaist
Au nombre du troupeau qui est
De tes esleus, pour avoir place
En paradis devant ta Face.

Las ! Sauve ton peuple, ô Seigneur !
Et le bénis de ton bonheur,
Regis et soustiens en tout âge
Ceux qui sont de ton héritage.

Nous te bénissons tous les jours
Et de siècle en siècle toujours
(Pour mieux celebrer ta mémoire)
Nous chantons ton nom et ta gloire.

O Seigneur Dieu ! sans t'offenser
Ce jour icy puisse passer
Et par ta sainte grâce accorde
A nos péchés miséricorde.

Seigneur tout benin et tout doux,
Respan ta pitié desus nous
Ainsi qu'en ta douce clemence
Avons toujours notre espérance.

En toi, Seigneur, nous espérons,
T'aimons, prions, et adorons,
Car ceux en qui ta grâce abonde
N'iront confus en l'autre monde.



LES DERNIERS VERS DE RONSARD (1)

Quoy, mon âme, dors-tu, engourdie en ta masse ?
La trompette a sonné, serre bagage, et va
Le chemin déserté que Jésus-Christ trouva,
Quand, tout mouillé de sang, racheta nostre race.

C'est un chemin fascheux, borné de peu d'espace,
Tracé de peu de gens, que la ronce pava,
Où le charbon poignant ses testes esleva ;
Pren courage pourtant, et ne quitte la place.

N'appose point la main à la mansine, après
Pour ficher ta charrue au milieu des guerets,
Retournant coup sur coup en arrière ta veue.

Il ne faut commencer ou du tout s'employer ;
Il ne faut point mener, puis laisser la charrue :
Qui laisse son metier n'est digne de loyer.



(1) Paris, Buon, 1586, in-4° de 14 pages. Avec une préface de Claude Binet.

Il faut laisser maisons et vergers et jardins,
Vaisselles et vaisseaux que l'artisan burine,
Et chanter son obsèque en la façon du cygne
Qui chante son trépas sur les bords Méandrins.

C'est fait ! j'ai devidé le cours de mes destins,
J'ai vécu, j'ai rendu mon nom assez insigne ;
Ma plume vole au ciel, pour être quelque signe,
Loin des appas mondains qui trompent les plus fins.

Heureux qui ne fut onc, plus heureux qui retourne
En rien comme il était, plus heureux qui sejourne,
D'homme fait nouvel ange, auprès de Jésus-Christ,

Laissant pourrir ça-bas sa dépouille de boue,
Dont le sort, la Fortune et le Destin se joue,
Franc des liens du corps, pour n'être qu'un esprit.





JOACHIM DU BELLAY
(1525-1560)



Soudain, chez le voluptueux poète de l'*Olive*, au milieu des sonnets les plus profanes, des subtilités les plus frivoles, éclate un poème d'une foi profonde et puissante. Temps où la vérité divine était jugée hors de portée de la faible raison, temps où l'on péchait beaucoup, mais où Dieu était toujours adoré dans l'humilité du cœur. *La Lyre chrétienne*, dont nous donnons plus loin des fragments, est un aveu extrêmement curieux à retenir de la part d'un fervent de la Pléiade; l'esthétique païenne n'était donc pas admise sans conteste par ses meilleurs adeptes, puisqu'un Ronsard et un du Bellay en voyaient l'artificiel et l'injuste ?



SONNET SPIRITUEL

Sus, sus, mon âme, ouvre l'œil et contemple
L'arc triomphal de l'amour supernel
Qui, pour laver ton péché paternel,
Porta le faix de ta perte si ample.

Là de pitié est le parfait exemple ;
Sus donc, mes vers, d'un vol sempiternel ;
Portez mes vœux en son temple éternel :
Le cœur fidèle est de Dieu le saint temple.

S'il a servi pour rendre l'homme franc,
S'il a purgé mes péchés de son sang
Et s'il est mort pour ma vie assurer,

S'il a gouté l'amer de mes douleurs,
Prodigues yeux, ne devez-vous pleurer
D'avoir sans fruit dépendu tant de pleurs ?



LE VENDREDI-SAINT

Voici le jour que l'éternel amant
Fit par sa mort vivre sa bien-aimée :
Qui telle mort au cœur n'a imprimée,
O Seigneur Dieu ! est plus que diamant !

Mais qui pourra sentir ce doux tourment,
Si l'âme n'est par l'amour enflammée ?
Souffle-lui donc, pour la rendre allumée,
L'esprit divin de ton feu véhément.

Pleurez, mes yeux, de sa mort la mémoire,
Chantez, mes vers, l'honneur de sa victoire,
Et toy, mon cœur, fais-lui ton dû hommage.

O que mon Roy est invincible et fort !
O qu'il a fait grand gain de son dommage
Qui en mourant triomphe de la mort ! (1)

(1) Ces deux sonnets sont pris de l'*Olive*. Ils figurent aussi sous le titre de « Sonnets Spirituels » dans un recueil de 1576.

LA LYRE CHRÉTIENNE

Moi, celui-là qui tant de fois
Ai chanté la Muse charnelle,
Maintenant je hausse ma voix
Pour sonner la Muse éternelle.
De ceux-là qui n'ont part en elle,
L'applaudissement je n'attens.
Jadis ma folie était telle,
Mais toutes choses ont leur temps.

Si les vieux Grecs et les Romains,
Des faux Dieux ont chanté la gloire,
Serons-nous plus qu'eux inhumains
Taisant du Vrai Dieu la mémoire ?
D'Hélicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le vanter :
De l'onde vive il nous faut boire,
Qui seule inspire à bien chanter.

Chasse toute divinité,
Dit le Seigneur, devant la mienne :
Et nous chantons la vanité
De l'idolâtrie ancienne.
Par toi, ô terre Egyptienne,
Mère de tous les petits dieux,
Les vers de la Lyre chrétienne
Nous semblent peu mélodieux...

Si notre Muse n'était point
De tant de vanités coiffée,
La sainte voix qui les cœurs point
Ne serait par nous étouffée :
Ainsi la grand'troupe échauffée
Avec son vineux Evohé
Estranglait les chansons d'Orphée
Au son du cornet enroué...

O fol qui se laisse envieillir
En la vaine philosophie
Dont l'homme ne peut recueillir
L'esprit qui l'âme vivifie !
Le Seigneur qui me fortifie
Au labeur de ces vers plaisans
Veut qu'à lui seul je sacrifie
L'offrande de mes jeunes ans...

Mais, ô Seigneur, si tu ne tends
Les nerfs de ma harpe nouvelle,
C'est bien en vain que je prétends
D'accorder ton los dessus elle.
Que si tu veux lui prêter l'aile,
Alors, d'un vol audacieux,
Criant ta louange immortelle,
Je volerai jusques aux cieux.

Le luc (1) je ne demande pas,
Dont les filles de la Mémoire
Après les Phlegréans combats
Sonnèrent des Dieux la victoire.
Désormais, sur les bords de Loire,
Imitant le saint pouce hébreu,
Mes doigts fredonneront la gloire
De celui qui est trois fois Dieu.

(1) Luth.





REMY BELLEAU
(1528-1577)



Le gentil Belleau n'a rien d'un poète religieux ; l'auteur des *Pierres Précieuses*, des *Bergeries*, est plus à son aise dans la galanterie et les mignardises. Il a cependant composé deux poèmes : *Les Eglogues sacrées*, imitées du *Cantique des Cantiques*, et *Les Prières et Doléances de Job*, insérées dans le curieux recueil de 1587, paru chez Mathieu Guillemot, où figuraient aussi des cantiques des sieurs de Valagre, de la Maisonfleur, Desportes, du Bellay, Ronsard, etc. L'inspiration farouche de l'Ecriture s'y adoucit et y minaude un peu, mais avec beaucoup de grâce.



PRIÈRES ET SAINTES DOLÉANCES DE JOB

Mon haleine est devenue
Si courte et si corrompue,
Et la fin me presse tant,
Que je ne vois plus que l'ombre
Et la fosse noire et sombre
D'un sépulcre qui m'attend.

Les voisins qui m'accompagnent,
Ce sont ceux qui me desdagnent,
Et tous se mocquent de moy :
Mon œil tout honteux s'abaisse
Et demeure en la detresse,
Seigneur, que d'eux je reçoy.

Sauve-moy donc, je t'en prie,
Et défends ma pauvre vie :
Loge-moy dedans ton fort ;
Puis vienne qui me combatte,
Main à main et qui m'abatte,
Toujours seray le plus fort.

Mes emprises sont passées,
Mes jours, mes vœux, mes pensées
Et tous mes desseins rompus :
Le jour m'est nuit, et m'est claire
La nuit au lieu de lumière,
Tant mes sens sont corrompus.

J'ay fait mon lit en ténèbres,
Et sous les tombes funèbres
Je m'en vay tenir prison.
La pourriture est mon père,
Les vers ma sœur et ma mère,
Et le tombeau ma maison.

Où est donc mon espérance
Et qui a la cognoissance,
Seigneur, de ce que j'attens,
Si non toy qui seul embrasses,
Qui tranches et qui compasses
Le ciel, les jours et les temps ?



L'AME CHERCHE DIEU (1)

Je suis noire vraiment, vous le voyez, fillettes,
De la sainte cité citoyennes nymphetes,
Mais ce teint brun pourtant n'efface la beauté
Qui reluist sur ma face en grave majesté.
Il ressemble en couleur aux tentes basanées
Du peuple Cédrean, aux toiles courtinées
Des pavillons tendus en l'ost de ce grand Roy,
De ce grand Salomon, qu'il conduit après soy.
Doncques ne me blamez si je suis trop brunete :
Errant parmi les champs vagabonde et seulete,
Le soleil radieux de sa vive chaleur
A changé mon beau teint et tanné ma couleur :
De ses rayons plus chauds la face il m'a brulée,
Restant comme voyez toute noire et halée.
Les enfants de ma mère animés contre moy
Me chassèrent jaloux de l'honneur que j'avoy :

(1) Tiré des *Eglogues Sacrées* dédiées à la Reine Louise de Lorraine, femme de Henri III.

D'une vigne champêtre ils me firent gardienne,
Que pas je ne garde 'ores qu'elle fut mienne.
Mais je te pry, mon cœur, dy-moi en quels coteaux,
Sous quels antres moussus et près de quels ruisseaux,
Repoussant de l'Eté les chaleurs altérées,
Tu retire' à l'escart les troupes égarées
De ton petit bétail ? et en quelles forêts
Broutent sur le my-jour pour y prendre le frais ?
Afin qu'en te suivant seule je ne fourvoye,
Errante par les bois : car ne tenant la voye,
Courant deça delà, je pourrois arriver,
Entre tes compagnons, seul te voulant trouver.



LES PROMESSES DE JÉSUS-CHRIST A L'AME FIDELE

Belle dont la beauté seule fait que je meure,
Si tu ne sais au vray le lieu de ma demeure,
Dessous quels antres frais, en quels bois, sur quels monts,
A la chaleur du jour repairent mes moutons,
Marche et de ce troupeau suis la voye tracée ;
Il guidera tes pas où tire ta pensée.
Il connaît le chemin : puis, range tes chevreaux
Près l'ombrageux séjour des autres pastoureaux.
Que puis-je comparer à tes grâces, m'amie,
Que le front asseuré de ma chevalerie

Ondoyant, flamboyant, marchant en escadron
Entre les chars dorés de ce grand Pharaon ?
Le teint frais et douillet de ta face vermeille
Rougit, étincelant, sous deux pendants d'oreilles,
Tout ainsi que l'aurore : et l'ivoire poli
De ton col blanchissant se présente anobli
De perles, de rubis et de pierres exquises,
Dans le fond d'un carquan (1) naïvement assises.
Je te donrai encore un autre riche attour
Qui sera pour jamais tesmoin de notre amour,
Deux bracelets d'or fin taillés en damasquine,
Une chaîne, un carquan, et de soye plus fine
Un tissu marqueté de beaux gros boutons d'or
Mis en œuvre d'épargne, et des bagues encor.

(1) Carquois.



VAUQUELIN DE LA FRESNAYE
(1535-1607)



Ce savoureux poète a écrit des vers fort libres, comme d'ailleurs on avait coutume d'en écrire facilement de son temps. Néanmoins, il eut toujours une fort bonne réputation et il est probable qu'il vécut en brave chrétien. Les vers que nous donnons ici respirent la plus tendre piété ; et son *Art poétique* plaide avec un délicieux pittoresque la cause de l'art chrétien. Julien Travers, qui a publié de ses œuvres une excellente édition en 1869 (1), nous fournit un renseignement curieux. « Une page ajoutée en tête de notre exemplaire, nous apprend-il, portant le sceau de la Société des Jésuites et la signature du Père du Tertre, constate que le volume a été donné pour deuxième prix de version dans la classe de 3e à Charles de Ghaumont, élève de leur collège, à Caen, le 7 août 1726... »



VERS CHRESTIENS

I

Seigneur, si de ta vigne un des rameaux je suis,
Dont toujours verdoyant est le branchu feuillage :
Ne permets que mon cep sèche en son bel ombrage,
Mais humecte l'humeur où triste je languis.

(1) Imprimerie de F. Le Blanc Hardel, rue Froide, 1869.

Fais que le beau soleil, ô Seigneur, dont tu luis,
Ravive les drageons qu'une greffe sacage :
Et de tes beaux rayons écarte le nuage
Qui me trouble la vue et me charge d'ennuis.

Nous sommes tes provins comme toy notre vigne ;
Fais que je porte un fruit qui puisse en être digne,
Ayant déjà promis qu'avec nous tu seras :

Sois donc avecque moy, ma faiblesse supporte :
Fais reverdir ma plante et la rends assez forte
Pour porter le bon fruit dont tu la chargeras.

II

Seigneur, je n'ai cessé, dès la fleur de mon âge,
D'amasser sur mon chef péchez dessur péchez :
Des dons que tu m'avais dedans l'âme cachez,
Plaisant je m'en servais à mon désavantage.

Maintenant que la neige a couvert mon visage,
Que mes prez les plus beaux sont fanez et fauchez,
Et que déjà tant d'ans ont mes nerfs desechez,
Ne ramentoy le mal de mon âme volage,

Ne m'abandonne point : en ses ans les plus vieux,
Le sage Roy des Juifs adora des faux dieux,
Pour complaire au désir des femmes étrangères.

Las ! Fay qu'à ton honneur je puisse ménager
Le reste de mes ans sans de toy m'étranger
Et sans prendre plaisir aux fables mensongères.

L'ART POÉTIQUE FRANÇOIS [1]

... Si les Grecs, comme vous, chrestiens, eussent écrit,
Ils eussent les hauts faits chanté de Jésus-Christ :
Doncques à les chanter ores je vous invite,
Et tant que vous pourrez à despouiller l'Egypte,
Et de Dieu les autels orner à qui mieux mieux,
De ses beaux paremens et meubles précieux :
Et des autheurs humains comme l'utile avette,
Prenons ainsi des fleurs la manne et la fleurete,
Pour confirmer de Dieu les avertissemens
Contenus aux secrets de ses deux testamens...

Hé ! quel plaisir seroit-ce à cette heure de voir
Nos poètes chrestiens, les façons recevoir
Du tragique ancien ? Et voir à nos mistères
Les payens asservis sous les lois salutaires
De nos saints et martyrs ? et du vieux testament
Voir une tragédie extraite proprement ?
Et voir représenter aux festes de village,
Aux festes de la ville en quelque Eschevinage,
Au saint d'une parroisse, en quelque belle nuit
De Noel, ou naissant, un beau soleil reluit,
Au lieu d'une Andromede au rocher attachée,
Un saint George venir bien armé, bien monté,
La lance à son arrest, l'espée à son costé,

(1) *L'Art poétique François, où l'on peut remarquer la perfection et le défaut des anciennes et des modernes poésies.*

Au roy par le sieur de la Fresnaye Vauquelin.

Assaillir le Dragon qui venoit, effroyable,
Goulument dévorer la Pucelle agréable,
Que pour le bien commun on venoit d'amener ?
O belle Catastrophe ! on la voit retourner
Sauve avec tout le peuple! Et quand moins on y pense,
Le Diable estre vaincu de la simple innocence !
Ou voir un Abraham, sa foy, l'Ange et son fils !
Voir Joseph retrouvé ! les peuples déconfis
Par le Pasteur guerrier qui, vainqueur d'une fonde (1),
Montre de Dieu les faits admirables au monde !



SUR L'AVÈNEMENT DE JÉSUS-CHRIST NOSTRE SEIGNEUR

Je sens une gaité nouvelle
Qui me recueille ore le cœur :
Je croy que c'est la flamme belle
D'amour, qui se fait le vainqueur
De la terre et des cieux :
Amour le petit garçonnet,
Qui vient mignon et gracieux
Se présenter tout pur et net...
Cet amour d'une pucelette,
D'une vierge, vierge est sorti :
Luy tout net d'elle toute nette,
Comme des cieux il est parti :

(1) Fronde.

En chants mélodieux,
Les pastourelles et pasteurs,
Conduits d'un astre radieux
De son estre sont les chanteurs.
Voici les Rois, voici les Anges,
Voici les filles et garçons
Qui viennent chanter les louanges
De cet amour en cent façons :
Et le Ciel tout autour,
La terre et tous les éléments
Chantent festoyant cet amour
Par mille et mille ébatements.

Voyez l'Estoile reluisante
Ains bien plustost au beau Soleil,
Qui de sa lumière éclatante
Fais d'une nuit un jour vermeil,
Et nous montre le lieu
Où le grand Roy de tous les Rois,
Qui se faisant ore homme-Dieu,
A pris naissance à cette fois.
Allons, courons voir la Fillette
Qui remmaillote l'enfançon,
Qui dorelote et qui muguette
Son Seigneur, son petit garçon.
Ja les Rois de Levant
Venus luy presentent de l'or,

De l'encens, du myrrhe, et devant
S'agenouillants l'adorent or.
Voyons le Bœuf et l'Asne encore,
Et le bon Joseph à genous,
Dont chacun d'eux l'Enfant adore,
Qui les regarde d'un œil dous.
Une belle clarté
Comme un grand soleil, rayonnant,
Claire va de chaque costé
L'Enfantelet environnant.
Un long bourdonner de musettes,
Dessous un murmure, un parler
De Bergers et de Bergerettes,
Font haut par tout retentir l'air :
Ils viennent à monceaux
De toutes parts joyeusement,
Pour celebrer par chants nouveaux
De la vierge l'Enfantement.
On ouit aux cieux des voix clairettes,
Des trompettes et des clairons
D'Anges, d'Archanges, d'Angelettes,
Qui vont chantant aux environs :
Que gloire soit es Cieux,
En terre la paix et bonté,
L'abondance, voire encor mieux,
Aux cueurs de bonne volonté.
En dépit du Roy de Judée,
Des innocents cruel bourreau,

Cette vierge recommandée
Et cet innocent juste et beau,
    Iront en seureté
De Joseph guidez seulement,
Tant qu'en Egipte en sauveté
Ils éviteront le tourment.

L'Enfançon, conduit par la grâce
Du Père et de l'Esprit divin,
Rachetera l'humaine race
Par son propre sang à la fin :
    Il fera dedans nous
Renaistre les belles vertus,
Dont premier sans mal ni courroux
Eve et Adam furent vestus.
Les loups et bestes ravissantes
N'offenseront plus nos troupeaux,
Désormais ne seront nuisantes
Les sorcières à nos agneaux :
    On lairra seurement
Le soc et la charue aux champs,
Plus ne seront aucunement
Derobez des larrons mechants.

Prenons chacun sa panetière,
Suivons Philanon le berger,
Annete-Philis sa bergère,
Ils nous conduiront sans danger :

Venez, Jane et Janot,
Anne, Madelon, Collinet,
Marion, Carlet et Margot,
Guillot, Jacquet, Bernardinet :
Adorons l'enfant tous assemble
Pour celebrer cette faveur,
Il nous faut adorer
Les rayons de sa charité,
Qui dans la nuict font éclairer
En nous les rais de sa bonté.
Les fouls mortels de s'enflamer
Au feu non pur qui les consume,
Mais nous voulons bien mieux aimer :
En cette heureuse nuit,
Vierges et purs nous detestons
L'amour impur qui les seduit,
Et l'Amour des Amours chantons.
Chantons d'une amour bien grande
Cet Amour, l'Amour des Amours :
Allons luy présenter l'offrande,
Et requerir de luy secours :
Si qu'en joyeuseté,
Qu'en sons et qu'en beaux chants toujours
Soit chacun an de nous chanté
Cet Amour, l'Amour des Amours.





PHILIPPE DESPORTES (1)

(1546-1608)



Sainte-Beuve est bien sévère pour l'abbé de Tiron. Il ne voit en lui, comme en Bertaut, qu'un versificateur habile peu différent d'un Du Perron ou d'un Passerat. Cependant, Desportes, comme Bertaut, a laissé des vers où se révèle une sensibilité poétique non négligeable. Peut-être a-t-il été desservi par son habileté ; passé maître en l'art de filer la métaphore, de conduire le développement de rhétorique et de cheviller un hémistiche, il se surveille avec une continuité qui déconcerte. Mais, sous cet apparat d'humaniste, quelle grâce émue s'échauffe parfois !



SONNETS SPIRITUELS

Puisque le miel d'amour, si comblé d'amertume,
N'altère plus mon cœur comme il fit autrefois ;
Puisque du monde faux je mesprise les lois,
Monstrons qu'un feu plus saint maintenant nous allume.

Seigneur, d'un de tes cloux je veux faire ma plume,
Mon encre de ton sang, mon papier de ta croix,
Mon subject de ta gloire, et les chants de ma voix
De ta mort, qui la mort éternelle consume.

(1) Nous avons suivi le texte de l'édition d'Alfred Michiel parue en 1858, chez Adolphe Delahays, à Paris.

Le feu de ton amour, dans mon âme eslancé,
Soit la sainte fureur dont je seray poussé,
Et non d'un Apollon l'ombrageuse folie.

Cet amour par la foy mon esprit ravira,
Et, s'il te plaist, Seigneur, au ciel l'élevera
Tout vif, comme sainct Paul ou le prophète Elie.



Tourne un peu devers moi ton regard pitoyable,
Soleil, père de vie, en qui seul je m'attans ;
Sers de guide à mes sens esgarez et flottans
Par les bancs périlleux du monde misérable.

Purge et guari mon âme, hélas, presque incurable !
Prive mon cœur troublé de désirs inconstans
Et d'espoirs enchanteurs, qui m'ont faict si long-tans
Battre l'air, peindre en l'onde et fonder sur le sable.

Je cognoy bien ma faute et la vay maudissant ;
Mais pour m'en garentir je me trouve impuissant,
Le monde en ses erreurs trop encore m'enserre.

Si l'esprit quelquefois veut s'eslever aux cieux,
Tousjours derrière moi je retourne les yeux
Comme la femme à Lot ayant quitté sa terre.

La vie est une fleur espineuse et poignante,
Belle au lever du jour, seiche en son Occident ;
C'est moins que de la neige en l'esté plus ardent
C'est une nef rompue au fort de la tourmente.

L'heur du monde n'est rien qu'une roue inconstante
D'un labeur éternel montant et descendant ;
Honneur, plaisir, profict, les esprits desbordant,
Tout est vent, songe et nue, et folie évidente.

Las ! c'est dont je me plains, moy qui voy commencer
Ma teste à se mesler, et mes jours se passer,
Dont j'ay mis les plus beaux et les vaines fumées ;

Et le fruict que je cueille, en que je voy sortir
Des heures de ma vie, hélas ! si mal semées,
C'est honte, ennuy, regret, dommage et repentir.



ODE

Arriere, ô fureur insensée !
Jadis si forte en ma pensée,
Quand d'amour j'estois allumé :
Rempli d'une flamme plus sainte,
Je sens maintenant toute estainte
L'ardeur qui m'a tant consumé.

C'est trop, c'est trop versé de larmes,
C'est trop chanté d'amours et d'armes,
C'est trop semé ses cris au vent,
C'est trop, plein de jeunesse folle,
Perdre tans, labeurs et parolle,
Pour le corps l'ombrage suivant.

Seigneur, change et monte ma lyre,
Afin qu'au lieu du vain martyre
Qui se paist des cœurs ocieux,
Elle ravisse les oreilles,
Resonnant tes hautes merveilles,
Quand de rien tu formas les cieux.

O Père ! à toy seul je m'adresse,
Pecheur qui prens la hardiesse
D'elever le regard si haut ;
Et, te descouvrant mon offense,
J'invoque, en pleurant, ta clemence
Pour me purger de tout defaut.

Si je suis tout noirci de vice,
Tu peux m'appliquer ta justice
Comme j'en ay parfaicte foy ;
Si je ne suis que pourriture,
Pourtant je suis ta creature,
Qui ne veux m'adresser qu'à toy.

Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et, bien que je sois miserable,

Monstre-toy gracieux et doux ;
Ne me chastie en ta colere :
Car, helas ! si tu le veux faire,
Qui pourra porter ton courroux ?

Le ciel, qui toute chose embrasse,
Fuiroit tremblant devant ta face,
S'il te cognoissoit irrité ;
Et des anges la troupe sainte
N'oseroit paroistre, en ta crainte
De ta juste severité.

C'est toy, qui, d'une main puissante,
Dardes la foudre punissante,
Et qui d'un clin d'œil seulement
Fais tourner ceste masse ronde ;
La flamme, l'air, la terre et l'onde
Sont serfs de ton commandement.

C'est toy qui n'as point de naissance,
Triple personne en une essence,
Tout saint, tout bon, tout droiturier,
Ton doigt ce grand univers range,
Et, bien que toute chose change,
Tu demeures sans varier.

Ta parole est seule asseurée,
Et quand plus n'aura de durée

Du ciel l'assidu mouvement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ny fin ny terme
Non plus que de commencement.

Seigneur, c'est sur ceste parole
Que je m'asseure et me console
Quand mon cœur se pasme d'effroy.
C'est elle qui me fortifie
Et qui fait qu'ainsi je me fie
En Christ, mon sauveur et mon roy.

Fondé sur chose si certaine,
Auroy-je une esperance vaine ?
N'auroy-je ce qu'ay desiré ?
Mon attente est en ta clemance,
Ta parole est mon assurance :
Sçauroy-je mieux estre asseuré ?

C'est pourquoy desjà j'ose dire
Que rien n'a pouvoir de me nuire,
Le peché, l'enfer n'y la mort.
Ta bonté me donne courage ;
Qui peut m'asseurer davantage
Qu'un Dieu si puissant et si fort ?

Continue, ô Dieu ! continue,
Afin que ta force connue

Soit toujours mon seul argument,
Delaissant les faulses louanges
De mille et mille dieux estranges
Que j'ay chantez trop follement.

Qu'en mes vers desormais j'efface
Tant de traits, d'ardeurs et de glace ;
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'une beauté mortelle
Qui, par quelque douce cautelle
Auroient sceu mes sens enchanter.

Je m'en repens, rouge de honte,
Quand je mets quelquefois en conte
Tant de propos que j'ay perdus,
Tant de nuicts vainement passées,
Tant et tant d'errantes pensées,
Et de cris si mal entendus.

Ores troublé de jalousie,
Ou ayant dans la fantaisie
Quelque autre elancement nouveau,
Selon que les vagues soudaines
De mille tempeste mondaines
Agitoyent mon foible cerveau.

La mer qui gronde et se courrousse,
Quand maint vent la pousse et repousse,

N'escume point en tant de flots
Comme je portois dans la teste,
Durant l'amoureuse tempeste,
D'orageux tourbillons enclos.

Soit qu'on veit la belle lumière,
Ou soit que la nuict coustumiere
A son tour se vinst presenter,
Jamais ceste rage inhumaine
Ne donnoit relasche à ma peine,
Obstinée à me tourmenter.

Mais quoy ? veux-je faire revivre
Tant de morts dont tu me delivre ?
Veux-je me plaindre une autre fois ?
Et par mes accens lamentables
Tascher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers et les bois ?

Las ! non ; mais, plein de repentance,
J'en veux perdre la souvenance,
Et l'avoir tousjours en horreur.
O Seigneur ! à qui je m'adresse,
Ne souffre, hélas ! que ma jeunesse
Retombe plus en ceste erreur.

Un cœur net en moy renouvelle,
Afin que plus je ne chancelle,

Suivant mon instinct vicieux ;
Et quelque chose que je face,
Baille-moy pour guide ta grace
Qui m'adresse au chemin des cieux.

Fay que mon lut tousjours te sonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne
Que tes œuvres grans et parfaicts ;
Que ma bouche se tienne close
Si je veux parler d'autre chose
Que de ta gloire et de tes faicts.



PLAINTE

...Depuis quatorze jours je n'ay clos les paupieres,
Et le somme enchanteur des peines journalieres,
De sa liqueur charmée en vain me va mouillant ;
Il est vray que l'effort du mal que je supporte
Rend ma teste assommée, et m'assoupit, de sorte
Qu'on me jugeroit mort ou toujours sommeillant.

En cest estonnement mille figures vaines,
Toujours d'effroy, de meurtre et d'horreur toutes pleines,
Reveillent coup sur coup mon esprit agité ;
Je resve incessamment, et ma vague pensée,
Puis deçà, puis delà, sans arrest est poussée,
Comme un vaisseau rompu par les vents emporté.

Hélas ! sois-moy propice, ô mon Dieu ! mon refuge !
Puny-moy comme pere, et non pas comme juge,
Et modere un petit le martyr où je suis ;
Tu ne veux point la mort du pécheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie et qu'il se convertisse ;
Las ! je le veux assez, mais sans toy je ne puis.

Je ressemble en mes maux au passant miserable,
Que des brigans pervers la troupe impitoyable
Au val de Jericho pour mort avoit laissé ;
Il ne pouvoit s'aider, sa fin estoit certaine
Si le Samaritain, d'une ame toute humaine,
N'eût estanché sa playe et ne l'eust redressé.

Ainsi, sans toy, Seigneur, vainement je m'essaye,
Donne m'en donc la force et resserre ma playe,
Purge et guarri mon cœur que ton ire a touché,
Et que ta saincte voix, qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la sepulture,
Arrache mon esprit du tombeau de peché.

Fay rentrer dans le parc ta brebis esgarée,
Donne de l'eau vivante à ma bouche alterée,
Chasse l'ombre de mort qui volle autour de moy,
Tu me vois nu de tout, sinon de vitupere ;
Je suis l'Enfant prodigue, embrasse-moy, mon pere !
Je le confesse, helas ! j'ay peché devant toy.

Pourquoi se fust offert soy-mesme en sacrifice
Ton enfant bien-aimé, Christ, ma seule justice ?
Pourquoy par tant d'endroits son sang eust-il versé,
Sinon pour nous, pecheurs, et pour te satisfaire ?
Les justes, ô Seigneur ! n'en eussent eu que faire,
Et pour eux son sainct corps n'a pas été percé. (1)

Par le fruit de sa mort j'attens vie eternelle ;
Lavée en son pur sang, mon âme sera belle.
Arriere, ô desespoirs ! qui m'avez transportés !
Que toute desfiance hors de moy se retire.
L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire ;
Mes soupirs à la fin ont esmeu sa bonté.

O Dieu ! tousjours vivant, j'ay ferme confiance
Qu'en l'extreme des jours, par la toute-puissance,
Ce corps couvert de terre, à ta voix se dressant,
Prendra nouvelle vie et, par ta pure grace,
J'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face,
Avec les bien-heureux ton sainct nom benissant.

(1) Erreur théologique : le Christ est mort pour *tous* les hommes, puisque *tous* les hommes ont péché en Adam. Seule, la Vierge Marie, Mère de Dieu, a été exempte de la faute originelle.





JEAN BERTAUT[1]

(1552-1611)



Ce poète, malgré ses pointes que lui reprochait Malherbe, ne mérite point le jugement sommaire que Sainte-Beuve a prononcé contre lui dans son *Tableau de la Poésie française au XVIe siècle.* D'ailleurs, celui-ci semble en avoir eu du remords et revient à lui plus tard, le déclarant, toujours un peu dédaigneusement il est vrai, un « très agréable et doux poète ». Son temps en avait fait plus de cas. Et Régnier parle de

Ses vers étincelants et de lumière et d'art.

Il a cette *onction* dont parle Sainte-Beuve, ce chant mélodieux qu'a possédé Lamartine... Les vers que nous citons, et le *Cantique de la Vierge*, en particulier, montrent suffisamment qu'il n'est pas toujours exempt de force et de chaleur, malgré les jugements presque unanimes de la critique.



CANTIQUE

Bienheureux est celui qui parmi les délices
Dont le monde a sucré le poison de ses vices,

(1) Nous avons suivi le texte de Chenevière. (Plon, éd., 1891.)

Et parmi tant d'apasts à mal faire alléchants,
Regit si prudemment les désirs de son âme,
Que nul secret remord son courage n'entame
Pour avoir augmenté le nombre des méchants ;

Qui, lisant jour et nuit des yeux de la pensée
La loi du Tout-Puissant en son âme tracée,
Conçoit de beaux désirs, produit de beaux effets,
Et de qui le courage abhorrant la vengeance
D'un volontaire oubly noye en sa souvenance
Les torts qu'il a receus et les biens qu'il a faits ;

Qui, ne pouvant du corps s'éloigner de la pompe
Des folles vanités dont le lustre nous trompe,
S'en va de la pensée et de l'âme éloignant :
Si bien qu'au monde même il est absent du monde,
Et n'a rien ès grandeurs dont sa fortune abonde
De si grand qu'un grand cœur sans fard les dédaignant.

Cet homme là ressemble à ces belles olives
Qui du fameux Jourdain bordent les vertes rives,
Et de qui nul hiver la beauté ne détruit :
Les ruisselets d'eau vive autour d'elle gazouillent,
Jamais leurs rameaux verts leur printemps ne dépouillent
Et toujours il s'y trouve ou des fleurs ou du fruit...

Nul effroi, nulle peur en sursaut ne l'éveille.
Endormi Dieu le garde, éveillé le conseille :

Conduit tous ses desseins au port de son désir :
Puis, fait qu'en terminant son heureuse vieillesse,
Ce qu'il semait en terre avec peine et tristesse
Il le recueille au ciel en repos et plaisir...



SUPER FLUMINA BABYLONIS...

Assis aux tristes bords des eaux de Babylone
Où le courroux vengeur qui renversa le trône
Des grands rois de Sion nous avait exilés,
Nous pleurions jour et nuit Jerusalem detruite
Que la flamme barbare en cendre avait réduite,
Rendant nos plus saints lieux déserts et désolés.

Nos cantiques de joie, où Dieu daignait se plaire,
Entre tant de douleurs condamnés à se taire
Par le mortel ennui régnant en notre cœur,
Et nos luths, qui pendaient aux saules de la rive,
Pleuraient en se taisant sa liberté captive
Et soupirante aux pieds d'un superbe vainqueur.

Bien nous allaient pressant d'en rompre le silence
Ceux qui, de nos malheurs paissant leur insolence,
Nous avaient pour jamais aux liens condamnés.
Et nos dolentes voix étaient presque contraintes
De meler des chansons aux soupirs de nos plaintes
Par ceux qui, triomphans, nous menoient enchaînés.

Chantez-nous (disaient-ils) quelqu'un de ces cantiques
Qui faisaient retentir les résonnans portiques
De votre fameux temple en glorieux accents,
Lorsque quelque victoire à Sion advenue
Poussoit vos cris de joie au-dessus de la nue
Et chargeait vos autels d'offrandes et d'encens.

Hélas (répondions-nous, parlant dedans nous mêmes),
Pourrions-nous bien redire, en ces douleurs extrêmes,
Les vers que nous chantions le front paré de fleurs ?
Superbes cruautés de nos maux non saoûlées,
Ignorez-vous encor qu'aux âmes désolées
Commander les chansons c'est conseiller les pleurs...



LAUDATE CŒLI DOMINUM...

Heureux hostes du ciel, saintes légions d'Anges,
Guerriers qui triomphez du vice surmonté,
Célebrez à jamais du Seigneur les louanges,
Et d'un hymne éternel honorez sa bonté.

Soleil dont la chaleur rend la terre féconde,
Lune qui de ses rais emprunte la splendeur,
Lumière, l'ornement et la beauté du monde,
Louez, bien que muets, sa gloire et sa grandeur.

Témoigne sa puissance, ô toi, voûte azurée
Qui de mille yeux ardents a le front éclairci :
Et vous, grands arrosoirs de la terre altérée,
Vapeurs dont le corps rare est en pluie épaissi...

Faites-la dire aux bois dont vos fronts se couronnent,
Grands monts qui comme rois les plaines maitrisez,
Et vous, humbles coteaux où les pampres foisonnent,
Et vous, ombreux vallons, de sources arrosés,

Féconds arbres fruitiers, l'ornement des collines,
Cèdres qu'on peut nommer géants entre les bois,
Sapins dont le sommet fuit loin de ses racines,
Chantez-le sur les vents qui vous servent de voix...

Soit à jamais sa gloire en notre âme adorée,
Soit à jamais son nom par nos chants célébré,
Soit l'honneur de son los d'éternelle durée,
Même après l'univers en pièces demembré.

Que le sceptre éternel, dont si saint et si juste
Il régit tout le monde et le range à ses lois,
Voye au sacré pouvoir de sa grandeur auguste
Rendre hommage éternel les peuples et les rois.

Et lui qui, tout-puissant, au sort même commande,
Veuille de nos destins combattre la rigueur,
Délivrant de tourment l'humble et fidèle bande,
Qu'un souci paternel loge près de son cœur.

SUR LES CŒURS ENSEMBLE INHUMÉS DE MADAME ET MADEMOISELLE DE BOURBON

... Devotieux Passant qui vois combien peu durent
Les dons que l'Univers tient pour souverain bien :
Qui vois ce qu'elles sont, qui sais ce qu'elles furent,
Apprends de leur trépas à te résoudre au tien.

Apprends de leur grandeur, à qui la loi mortelle
S'est permis de montrer la puissance du sort,
Qu'ici-bas rien ne peut sur la mort temporelle
Ce que peut la vertu sur l'éternelle mort.

Apprends, lisant ces vers, que notre âme se trompe
En l'amour des grandeurs dont le désir la point :
N'étant rien devant Dieu, le monde ni sa pompe
Non plus qu'au prix du Ciel la terre n'est qu'un point.

Bien montra de le croire étant encore en vie
Le saint couple des cœurs gisant en ce cercueil,
Tant on vit leur grandeur d'humilité suivie
Et leur âme impolüe aux venins de l'orgueil.

Révère cette humblesse, et si tu peux l'imite,
D'un constant souvenir à part toi repensant
Que la porte du Ciel est étroite et petite
Et qu'on n'y peut entrer sinon en se baissant.

CANTIQUE DE LA VIERGE MARIE (1)

Quand, au dernier sommeil, la Vierge eut clos les yeux,
Les Anges qui veillaient autour de leur maistresse
Elevèrent son corps en la gloire des Cieux,
Et les Cieux furent pleins de nouvelle allégresse.

Les plus hauts Séraphins à son avènement
Sortaient au devant d'elle et lui cédaient la place,
Se sentant tous ravis d'aise et d'étonnement
De pouvoir contempler la splendeur de sa face.

Dessus les Cieux des Cieux elle va paraissant,
Les flambeaux étoilés lui servent de couronne,
La lune est sous ses pieds en forme de croissant,
Et comme un vêtement le soleil l'environne.

Elle est là-haut assise auprès du Roi des rois,
Pour rendre à nos clameurs ses oreilles propices
Et sans cesse l'adjure, au saint nom de la Croix,
De purger en son sang nos erreurs et nos vices.

Elle rend nos désirs par ses vœux exaucés,
Et, pour mieux impêtrer ce dont elle le presse,
Remet devant ses yeux tous les actes passés
Qui le peuvent toucher de joie ou de tristesse.

(1) Ce poème ne se trouve dans aucune des éditions des œuvres de Bertaut, mais figure sous son nom dans *Les Muses ralliées*, recueil du temps. D'aucuns, cependant, attribuent cette pièce à Desportes.

Et lors, elle lui va ses mamelles montrant,
Qui dedans le berceau son enfance allaitèrent,
Dont le doux souvenir va son cœur pénétrant
Et les flancs bienheureux qui neuf mois le portèrent.

Elle lui ramentoit la douleur et l'ennui,
Les sanglants déplaisirs et les gênes terribles
Que durant cette vie elle endura pour lui,
Quand il souffrit pour nous tant de peines horribles.

Comme en le voyant lors si rudement traité
Son cœur fut entamé d'une poignante épine,
Et puis, comme, à sa mort pleine de cruauté,
Le glaive de douleur lui navra la poitrine.

Hélas ! de quels regrets et de quel déconfort
La Vierge en son esprit se sentit traversée
Quand elle vit livrer son cher fils à la mort,
Et de combien de clous son âme fut percée !

Elle le voit meurtrir en tant et tant d'endroits,
Souffrir mille tourments et mille violences,
Et puis, comme un trophée, attacher sur la croix
Toute notre injustice et toutes nos offenses.

Elle serrait la croix de ses bras précieux,
Regardant par pitié ses blessures cruelles,
Et répandait autant de larmes de ses yeux
Comme il versait de sang de ses playes mortelles.

L'air, la mer et la terre en sentaient les effets,
Et de leurs accidents accompagnaient sa plainte :
Les fondements du ciel ployerent sous leur faix
Et la terre trembla de frayeur et de crainte.

Le Soleil contristé prit un voile de deuil,
Les astres de la nuit en plein jour resplendirent :
Les ossements des morts quittèrent leur cercueil,
Et des durs monuments les pierres se fendirent...

Les plus fermes esprits, l'effroi les emporta,
Voyant mourir celui qui la mort épouvante,
Et des plus assurés l'assurance douta ;
Seule entre tous les saints, la Vierge fut constante.

Pour toute la douleur qui son âme atteignit,
Pour tous ces déplaisirs et les regrets funèbres,
Jamais dedans son cœur la foi ne s'éteignit,
Mais demeura luisante au milieu des ténèbres...

C'est l'astre lumineux qui jamais ne s'éteint,
Où, comme en un miroir, tout le ciel se contemple,
Le luisant tabernacle et le lieu pur et saint
Où Dieu même a voulu se consacrer un temple.

C'est le palais royal tout rempli de clarté,
Plus pur et transparent que le ciel qui l'enserre,
C'est le beau Paradis vers l'Orient planté,
Les délices du ciel et l'espoir de la terre.

C'est cette myrrhe en fleur et ce baume odorant
Qui rend de sa senteur nos âmes consolées ;
C'est le jardin reclus suavement flairant,
C'est la Rose des champs et le Lys des vallées...

C'est l'Aube du matin qui produit le Soleil
Tout couvert de rayons et de flammes ardentes,
L'Astre des navigants, le Phare non pareil
Qui la nuit leur éclaire au milieu des tourmentes.

Etoile de la mer, notre seul réconfort,
Sauve-nous des rochers, du vent et des naufrages,
Aide-nous de tes vœux pour nous conduire au port,
Et nous montre ton Fils sur le bord du rivage...





FRANÇOIS DE MALHERBE

(1555-1628)



« Malherbe, écrit Racan dans la *Vie* qu'il a consacrée à son maître et ami, avait de la religion, et remplissait tous ses devoirs de chrétien. S'il lui échappa quelquefois de ces traits libres qui ne tirent point à conséquence pour les mœurs, surtout dans la bouche d'un poète, toute sa vie, qui paraît avoir été fort réglée, en fut le correctif ou le désaveu. Il disait souvent, à l'exemple de Coëffeteau, son contemporain, mais mort avant lui : *Bonus animus, bonus Deus, bonus cultus*; courte profession de foi qui ne doit laisser aucun doute sur sa manière de penser. Il mourut ainsi chrétiennement, à Paris, entre les mains du vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois et fut inhumé dans cette église. »

Nous pardonnons à ce poète un peu froid et borné d'avoir dit qu'Horace était son bréviaire, de n'avoir voulu voir dans Pindare que galimatias, et de n'avoir rien compris à Ronsard, en faveur du nombre grave et plein de son vers qui parfois fait pressentir Corneille.



STANCES (1)

O sagesse éternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers

(1) Paraphrase du psaume 8 (1604).

Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde !
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde !
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent :
Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfants te confessent
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété ?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me sembles si grand, et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est faiblesse égale à nos infirmités ;
Nos plus sages discours ne sont que vanités,
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures.
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures
Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter ?

Et, pour obtenir mieux, quel souhait peut-il faire,
Lui que, jusqu'au Ponant,
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant ?

Sitôt que le besoin excite son désir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir ?
Et, par ton règlement, l'air, la mer et la terre,
N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas ?

Certes, je ne puis faire, en ce ravissement,
Que rappeler mon âme et dire bassement :
O sagesse éternelle, en merveilles féconde !
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde !
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !



STANCES SPIRITUELLES (1)

Louez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautés qui reluisent au monde
Sont des ouvrages de ses mains.

(1) 1619.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arroser.
L'aurore et l'Occident s'abreuvent en sa course ;
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons ;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons ?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'imprudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour ;
Mais, comme notre père, il excuse nos crimes ;
Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères
Tenant de nos humeurs légères,
Se font vieilles en un moment ;
Quelque nouveau désir comme un vent les emporte :
La sienne, toujours ferme, et toujours d'une sorte,
Se conserve éternellement.

STANCES (1)

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ses vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Ils tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

(1) Paraphrase d'une partie du psaume 145.

FRANÇOIS MAYNARD
(1582-1646)



Ami de Régnier, élève de Malherbe, l'un des premiers membres de l'Académie Française, le président Maynard a laissé de belles stances passionnées et mélancoliques, mais fort peu de pièces religieuses. Nous donnons ici le sonnet qu'il fit la veille même de sa mort.



La vie est un grand bien, mais ce bien me tourmente :
Ma vieillesse m'accable, et je crains de guérir ;
Oh ! que j'ai de plaisir quand ma faiblesse augmente,
Puisqu'elle m'avertit qu'il est temps de mourir.

Les maux que je ressens, et qui me font la guerre,
Depuis que ma jeunesse a terminé son cours,
M'ont si bien détaché des objets de la terre
Que je voudrais hâter la fuite de mes jours.

Quelque effroi que la mort porte sur son visage,
Je veux en l'affrontant montrer que mon courage
N'est pas un ennemi qu'elle puisse ébranler.

Mais que dis-je, ennemi ? je suis amoureux d'elle :
Sans passer dans la tombe on ne saurait aller
A la belle demeure où la foi nous appelle.



PATRIX
(1585-1672)



Ce poète précieux, dont la cour et la ville se récitaient la pièce fameuse :

Je songeais cette nuit qui de mal me consume;
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé...

n'est guère connu maintenant que de quelques érudits; c'est que, devenu dévot, il détruisit ses poésies profanes. On lit dans le très curieux *Recueil de poésies chrestiennes et diverses, dédié à Monseigneur le Prince de Conty par M. de La Fontaine* (1), cet avis en tête des extraits de Patrix :

« Quoy qu'on ait tasché de ne remplir ce recueil de poésies chrestiennes que de pièces très sérieuses et d'un genre proportionné à la grandeur des mystères qui y sont traités, on a cru que ce serait faire tort à M. Patrix de n'y pas mettre quelques-unes des pièces de piété qu'il a données au public sous le nom de *Pécheur Pénitent*; puisqu'outre une confession si publique et si édifiante, on y voit tant de feu que l'on ne s'apperçoit point que ces fruits de ses larmes et de sa pénitence soient ceux d'un âge aussi avancé que le sien. Les beaux vers qu'il mêle si à propos, quand il lui plaist, avec ceux d'un autre style, montrent assez qu'il en feroit de pompeux s'il vouloit sortir de cette manière d'écrire si originale, si agréable et si naïve, et qui luy est devenue naturelle... » Ce jugement de La Fontaine, de sensibilité si moderne, nous sommes persuadés que nos lecteurs le ratifieront.

(1) A Paris, chez Pierre Le Petit, imprimeur et libraire ordinaire du Roy, ruë Saint-Jacques, à la *Croix d'Or*, 1671, avec privilège de Sa Majesté.

IL DÉSIRE, DANS UNE MALADIE QU'IL EUT, DE MOURIR AUX PIEDS DE LA CROIX

Un pied dans le sépulcre et tout près d'y descendre,
Pour n'être au premier jour que poussière et que cendre,
Puis-je encore, mon Dieu, fléchir votre courroux,
Et recourir à vous ?

N'ayant à vous offrir, pour expier mon crime,
Que cette maigre, seiche et mourante victime :
Quelle immense bonté pour elle vous avez,
Si vous la recevez !

O le don précieux ! la magnifique offrande !
Quel présent je vous fais ! que ma ferveur est grande !
Et qu'il en est bien temps, quand déjà tout perclus
Le monde n'en veut plus.

Cependant, ô Seigneur, en cet état funeste,
C'est tout ce que je puis, et tout ce qui me reste,
Et mille repentirs d'avoir songé si tard
A ce triste départ.

M'y voilà parvenu, toute force me laisse,
Je tombe incessamment de faiblesse en faiblesse :
Ma fin sans doute approche; et de peur d'expirer,
Je n'ose respirer.

Ah ! voici ce moment que mon âme appréhende :
Au secours, mon Sauveur, permettez que je rende,
Et mes derniers soupirs, et mes derniers abois,
Au pied de votre croix.



DISCOURS SUR L'ESPÉRANCE DE LA RESURRECTION DES CORPS APRÈS LA MORT

Que Job sur son fumier, au milieu de sa peine,
Gémisse des malheurs de la misère humaine ;
Je porte bien plus haut ma noble ambition,
Et sais bien mieux le prix de ma condition.
Aussi, comme sorti d'une source divine,
Je veux dresser mes pas où la foi m'achemine ;
N'y perdons plus de temps, il y faut arriver ;
J'y vole et mon penchant ne va qu'à m'élever.
Si je ne suis que boue, il ne m'importe guère,
Cela n'empêche point que Dieu ne soit mon père ;
Il me l'a dit lui-même, et sur tout absolu
Ses doigts m'ont façonné de ce qu'il a voulu.
A moi, pauvre pécheur, quelle étrange manie
De vouloir censurer sa sagesse infinie ?
Ce Dieu sur son image a mon être formé,
Et m'a, pour m'honorer, de son souffle animé.
O faveur, ô bonté ! quel entre ses ouvrages
De ceux que nous voyons a de tels avantages ?

Pas même le soleil n'en a jamais été,
Tout grand astre qu'il est, si dignement traité.
Avec toute sa pompe, il n'est splendeur qui tienne ;
Sa grandeur n'est en rien comparable à la mienne :
Je ne changerais pas le pitoyable état
De mon triste cadavre à son plus vif éclat.
Point de comparaison : sa destinée est telle,
Qu'il n'est rien, après tout, qu'une beauté mortelle ;
Et de sa fonction un jour destitué,
Il sera sous mes pieds comme un flambeau tué.
Enfin, du tout-puissant s'il est la créature,
Ce n'est que pour servir à toute la nature,
Mais elle étant finie il doit finir aussi ;
Au lieu qu'à mon égard il n'en est pas ainsi.
Au fond de mon cercueil où je deviendrai cendre,
Endormi seulement je ne ferai qu'attendre
Que la trompette sonne, et m'éveille en sursaut,
Pour monter bienheureux à ma place là haut,
Et prendre, avec les saints, l'immortelle tiare
Que même avant les temps ce bon Dieu m'y prépare ;
Après que toutefois, suivant sa volonté,
Je l'aurai par sa Grâce à la fin mérité.
Travaillons donc, mon âme, à cette grande affaire,
Qui sur toutes m'importe et m'est si nécessaire,
Afin qu'il dise un jour à mon corps inhumé :
Venez, corps glorieux, venez, mon bien-aimé ;
Et non pas, ô malheur ! ces paroles cruelles :
Allez, maudit, allez aux flammes éternelles.

SON ÉPITAPHE

Passant, arrête un peu : sous ces vers, que tu lis,
Gisent de leur auteur les os ensevelis,
Qu'au bord de cette tombe, et tout près d'y descendre,
Lui-même il composa, pour en couvrir sa cendre :
Devoir triste et funèbre à ses mânes rendu,
Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
Des amis survivants l'oubliance ordinaire
Envers leurs amis morts l'obligea de le faire,
Sachant bien qu'une fois étant parti d'ici,
Les siens probablement en useraient ainsi.
N'attends pas néanmoins, Passant, qu'il te convie
D'apprendre ses vertus, ni son nom, ni sa vie,
Ce qu'il fut dans le monde ou ce qu'il ne fut pas,
La perte que son siècle a faite à son trépas,
Ni, bref, comme en laissant la terre désolée
Son âme glorieuse au ciel s'en est allée,
Nouvel astre, augmenter les feux du firmament :
Ridicules discours, jargon de monument,
Qu'il ne met point ici dessus sa sépulture :
Pour le faire passer à la race future ;
Il en sait trop l'erreur, et qu'en sincérité,
Il n'a, maudit pécheur, nul honneur mérité ;
Au contraire, sans cesse endurci dans son crime,
De cent folles amours l'éternelle victime,
Et l'infâme jouet de mille vanités,
Furent de son vivant toutes les qualités.

O qu'heureux mille fois, le ciel l'aurait fait naître
S'il s'en fût corrigé, comme il les sut connaître.
Passe, va ton chemin, et t'assure aujourd'hui
Que c'est prier pour toi, que de prier pour lui.





HONORAT DE RACAN

(1589-1670)



Racan ne brille ni par la force ni par l'éclat ; une certaine fraîcheur, une certaine élégance et comme une tendresse qui se cache sous le trait d'esprit, l'amitié qui le liait à Malherbe, lui ont mérité de survivre dans la mémoire des hommes ; et tout le monde connaît l'auteur des *Bergeries*. Bien que poète frivole, il a néanmoins traduit tout le psautier, souvent avec art, mais presque toujours avec ennui. Sa veine semble s'être plus échauffée dans certaines hymnes, certains Noëls...



NOËL (1)

Maintenant que l'astre doré
Par qui le monde est éclairé
A cédé la place aux étoiles,
Par un miracle non pareil
La nuit au milieu de ses voiles
A vu naître un nouveau soleil.

(1) Pour chanter à la messe de minuit, sur le chant
Que sous le concert des oiseaux
La nymphe des bois et des eaux...,

Un bienheureux enfantement
Remplit l'enfer d'étonnement,
Réjouit les âmes captives
Et rend le Jourdain glorieux
De voir naître dessus ses rives
Le Roi de la terre et des cieux.

Ce roi des astres adoré
N'est point né dans un lieu paré
Où la pompe étale son lustre :
Un haillon lui sert au besoin
Et n'a pour dais ni pour balustre
Qu'une crèche pleine de foin.

Ces petits bras emmaillotés
Sont ces mêmes bras redoutés
Du ciel, de l'onde et de la terre ;
Ils se sont à notre aide offerts,
Et ne s'arment plus du tonnerre
Que pour foudroyer les enfers.

Voyez que son divin pouvoir
Surpasse tout humain savoir
De quiconque le considère :
Dieu de son corps est créateur (1).

(1) « Le 4[e] vers de la 5[e] stance de ce Noël s'est imprimé et chanté depuis quarante ans ainsi : *Dieu de luy-mesme est créateur*. Mais les Révérents Pères docteurs qui m'ont donné l'approbation l'ayant condamné, je l'ai changé comme vous le voyez avec beaucoup moins de force qu'il n'estoit, et ai mieux aimé passer en cette occasion pour bon chrétien que pour bon poète. Je conseille ceux qui le chantent et retiennent de faire de mesme et de suivre entièrement les sentiments de l'Eglise ».

(Note de Racan.)

Une vierge enfante son Père
Et l'œuvre produit son auteur.

O Dieu protecteur des humains,
Qui par de si puissantes mains
Nous as garantis du naufrage,
Sois à jamais notre support
Et ne laisse point dans l'orage
Ceux que ta grâce a mis au port !



SONNET SUR LE BOIS DE LA CROIX

Beau cèdre aimé des cieux, dont l'heureuse mémoire
Ne craint point de l'oubli les rigoureuses lois,
Ne blâme point le sort qui fit mourir ton bois,
Puisque le même sort a fait naître ta gloire.

Celui de qui le sang sur toi fut épanché,
C'est celuy dont la grâce égale la justice,
Qui souffre injustement notre juste supplice
Et qui nous fait revivre en tuant le péché.

O non pareil ouvrier des œuvres non-pareilles,
De qui tous les effets sont autant de merveilles,
Que ton amour est grand, que ton pouvoir est fort !

Mon Dieu ! de quel miracle est ta bonté suivie :
Jadis un bois vivant nous apporta la mort,
Un bois mort aujourd'hui nous apporte la vie ! (1)

(1) On lit en note, dans l'édition de 1724 :
« Monsieur de Racan a fait tous ces petits hymnes en son extrême jeunesse, mesme le *Quem terra pontus* et le sonnet du Bois de la vraye Croix, étant page de la chambre de Henry le Grand. »





ARNAUD D'ANDILLY
(1589-1674)



Arnauld d'Andilly, le frère aîné du grand Arnauld, ce travailleur acharné qui disait : « Nous aurons l'éternité pour nous reposer, » est surtout célèbre par ses traductions des mystiques et des Pères, mais il cultivait aussi de fameux espaliers que Louis XIV visita et il faisait des vers un peu rugueux, mais de forte et bonne matière, d'où la grandeur n'est pas absente. Les stances que nous publions sont tirées du poème de la *Vie de Jésus-Christ.*



INVOCATION AUX ANGES

Fabuleuses beautés de mille attraits parées
Dont l'agréable erreur enchante les mortels,
Muses, à qui la Grèce éleva tant d'autels,
Profanes Deités sur Parnasse adorées,
Eloignez-vous de moy, fantosmes odieux,
Je consacre ma lyre au chef-d'œuvre des cieux,
Et je veux du ciel mesme emprunter ses loüanges.
Esprits que l'esprit saint remplit de ses douceurs,
Chantres qui composez les neuf ordres des Anges,
C'est vous seuls que j'invoque, et non pas les neuf Sœurs.

DE LA MADELAINE APRÈS LA RÉSURRECTION

Anges, venez en foule adorer cette pierre
Où le Dieu des vivants est maistre de la mort ;
Où d'un affreux écueil il fait un heureux port,
Et nous élève au ciel en sortant de la terre.
C'est le trône brillant de gloire et de clarté
Où, comme dans l'Olympe, on voit sa majesté
Luire avec le pouvoir sous qui l'enfer succombe ;
Et bien que vos regards n'en soient que des portraits,
Ceux qui s'estoient vantés de garder cette tombe
N'en peuvent supporter les flâmes et les traits.



DE SAINT THOMAS

Thomas, voicy ton maistre à qui tout est possible.
Les enfers ont receu son joug victorieux ;
La mort est son esclave, et son corps glorieux
Est maintenant agile, éclatant, impassible.
Luy-mesme vient guérir ton incrédulité :
Considère ses pieds, ses mains, et son costé :
Si ton œil ne suffit, mets tes doigts dans ses playes.
Est-ce ainsi que ta foy juge de son pouvoir ?
Parce que tu les vois, tu crois qu'elles sont vrayes :
Heureux ceux qui croiront ce qu'ils ne pourront voir.

DES APOTRES

Vostre invincible amour, au milieu des supplices
Qu'inventera pour vous la rage des tyrans,
De mille régions vous rendra conquérans,
Et fera des faux Dieux cesser les sacrifices.
Les corps, à vostre voix, sortiront des tombeaux ;
Vous ferez des martyrs de vos propres bourreaux.
En recevant la mort vous donnerez la vie ;
La nature par vous verra changer ses loix,
Et cette gloire enfin d'une autre estant suivie,
Sur douze trônes d'or vous jugerez les Rois.



Pilotes bienheureux du vaisseau de l'Eglise,
Prenez donc en vos mains son timon glorieux ;
En vain ces vents d'enfer, les démons furieux
S'efforcent d'empescher votre sainte entreprise.
En vain ces puissans Rois des peuples adorez,
Ces astres des humains contre vous conjurez,
Du feu de leur courroux menacent vostre teste.
En vain la mer du monde, écumante de flots,
Conspire à redoubler cette horrible tempète,
Et fait dans sa fureur trembler vos matelots.



J'apperçoy d'autres vents, je voy d'autres étoiles
Dont le souffle propice et l'aspect gracieux,
Lorsque de tous costez la mort s'offre à vos yeux,
Vous sauvent des écueils et conduisent vos voiles.
La grâce devant vous chasse les aquilons,
Elle comble des eaux les humides vallons,
Vous redonne le calme, et vous sert de zéphire.
La foy dont le flambeau dans vos âmes reluit
Est le céleste nord, dont votre saint navire
Voit toujours la clarté dans l'ombre de la nuit.





JACQUES DES BARREAUX

(1599-1673)



Jacques Vallée, seigneur des Barreaux, fut un des plus fameux épicuriens du XVIIe siècle. Chapelle et Théophile furent ses amis. Il composa des chansons très licencieuses et mena une vie fort libre. Tout cela est oublié ; on n'a retenu que le *Sonnet* de des Barreaux, sonnet que tout le monde, au XVIIe siècle, connaissait par cœur...



SONNET

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité :
Toujours tu prens plaisir à nous estre propice :
Mais j'ay tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me peut pardonner qu'en choquant ta justice.

Ouy, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton interest s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence mesme attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux ;
Offense toy des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps, rends moy guerre pour guerre

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?



PIERRE CORNEILLE
(1606-1684)



Voici une sensibilité et une raison bien catholiques. Tout semblait les porter à chanter la foi, la grandeur des mystères. Corneille y était attiré par une force plus puissante que les préjugés de son temps et qui lui faisait braver les foudres de l'Hôtel de Rambouillet et de l'Académie en composant *Polyeucte.* Les dieux seuls avaient droit de cité dans la poésie, hors le vrai Dieu, et tous les héros romains ou grecs, hors les chrétiens. Il fallait qu'ils eussent leur acte de naissance dans Sophocle, Euripide, Sénèque.

Tout le monde connaît les stances de *Polyeucte.* Nous avons pensé qu'il était plus intéressant de remettre au jour quelques traductions de psaumes fort belles et d'importants fragments de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Pour cette dernière composition, Corneille, qui l'entreprit à la fin de sa vie, avertit, dans une humble et admirable préface, qu'il ne faut pas chercher là la pompe et l'agrément de la versification à la mode, mais la simple vérité, et que s'il emploie les vers, c'est pour aider la mémoire. Mais combien le poète a surpassé ici son dessein ! Au milieu des longueurs inévitables à un pareil sujet, que de fois n'est-on pas ravi par de magnifiques échappées ! Il ne faut pas chercher là un pittoresque subtil qu'on a pu goûter chez les poètes de la Renaissance, mais le nombre puissant comme un bruit de mer, l'ampleur de la période, la beauté grave, austère, de ce vers cornélien qui monte dans le silence avec le véritable accent de la prière.

LOUANGES A LA SAINTE VIERGE

... Avant que du Seigneur la sagesse profonde
Sur la terre et les cieux daignât se déployer ;
Avant que du néant sa voix tirât le monde,
Qu'à ce même néant sa voix doit renvoyer,
De toute éternité sa prudence adorable
Te destina pour mère à son Verbe ineffable,
A ses anges pour reine, aux hommes pour appui ;
Et sa bonté dès-lors élut ton ministère
Pour nous tirer du gouffre où notre premier père
Nous a d'un seul péché plongés tous avec lui.

Ouvre donc, Mère-vierge, ouvre l'âme à la joie
D'avoir remis en grâce et nous et nos aïeux :
Toi-même applaudis-toi d'avoir ouvert les cieux,
D'en avoir aplani, d'en avoir fait la voie.
Les hôtes bienheureux de ces brillants palais
T'offrent et t'offriront tous ensemble à jamais
Des hymnes d'allégresse et de reconnaissance ;
Et nous, que tu défends des ruses de l'enfer,
Nous y joindrons l'effort de l'humaine impuissance,
Pour obtenir comme eux le don d'en triompher.

Telle que s'élevait du milieu des abymes,
Au point de la naissance, èt du monde, et du temps,
Cette source abondante en flots toujours montants
Qui des plus hauts rochers arrosèrent les cimes,

Telle en toi, du milieu de notre impureté,
D'un saint enfantement l'heureuse nouveauté
Elève de la grâce une source féconde ;
Son cours s'enfle avec gloire, et ses flots qu'en tout lieu
Rĕpand la charité dont regorge son onde,
Font en se débordant croître l'amour de Dieu.

Durant ces premiers jours qu'admirait la nature,
La vie avait son arbre ; et ses fruits précieux,
Remplissant tout l'Eden d'un air délicieux,
A nos premiers parents s'offraient pour nourriture.
Ainsi le digne fruit que tes flancs ont porté
Remplit tout l'univers de sainte volupté,
Et s'offre chaque jour pour nourriture aux âmes ;
Il n'est point d'arbre égal, et jamais il n'en fut,
Et jamais ne sera de plantes ni de femmes
Qui portent de tels fruits pour le commun salut.

Un fleuve qui sortait du séjour des délices
Arrosait de plaisirs ce paradis naissant,
Et sur l'homme encore innocent
Roulait avec ses flots l'ignorance des vices :
Vierge, ce même fleuve en ton cœur s'épandit,
Quand, pour nous affranchir de ce qui nous perdit,
Ton corps du fils de Dieu fut l'illustre demeure,
La terre au grand auteur en rendit plus de fruit,
La nature en reçut une face meilleure,
Et triompha dès-lors du vieux péché détruit...

LA TERRE EST AU SEIGNEUR... [1]

La terre est au Seigneur et toute son enceinte :
Il la forma lui-même en commençant le temps ;
Et son globe appartient à sa majesté sainte,
Ainsi que tous ses habitants.

Tout à l'entour des mers c'est lui qui l'a posée,
C'est lui qui l'affermit au-dessus de tant d'eaux,
C'est lui qui des courants dont elle est arrosée
L'élève sur tous les ruisseaux.

Mais comment s'élever et quel chemin se faire
A la sainte montagne où brille son palais ?
Et qui s'établira dans son grand sanctuaire
Pour y demeurer à jamais ?

L'homme au cœur pur et droit, à l'innocente vie,
Qui n'a point de son Dieu reçu son âme en vain,
Qui par aucun serment, fourbe, ni calomnie,
N'a fait injure à son prochain !

Le Seigneur à jamais bénira sa conduite,
Le Seigneur, dont il prend la gloire pour seul but :
Oui, Dieu lui fera grâce, et ses bontés ensuite
L'admettront au port de salut.

(1) Psaume 23.

C'est là ce qu'il réserve à cette heureuse race
Qui ne cherche ici-bas que le Maître du ciel,
Et qui marche en tous lieux comme devant la face
De l'unique Dieu d'Israël.

Ouvrez, princes, ouvrez vos portes éternelles ;
Portes du grand palais, laissez-vous pénétrer.
Laissez-en l'accès libre aux escadrons fidèles ;
Le roi de gloire y veut entrer.

Quel est ce roi de gloire ? à quoi peut-on connaître
Où s'étend son empire et ce que peut son bras ?
C'est un roi le plus fort qu'on ait encor vu naître ;
C'est un roi puissant aux combats.

Ouvrez, encore un coup, princes, ouvrez vos portes.
Portes du grand palais, laissez-vous pénétrer ;
Laissez-en l'accès libre aux fidèles cohortes,
Le roi de gloire y veut entrer.

Dites-nous donc enfin quel est ce roi de gloire,
Quels peuples, quels climats sont rangés sous sa loi ?
C'est le roi tout-puissant, le roi de la victoire,
C'est Dieu qui lui-même est ce roi.



JE ME SENS TOUT LE CŒUR PLEIN DE GRANDES IDÉES... (1)

Je me sens tout le cœur plein de grandes idées,
Je les sens à l'envi s'en échapper sans moi,
Je les sens vers le roi d'elles-mêmes guidées,
Dédions les toutes au roi.

Ma langue, qui s'empresse à chanter son mérite,
Suit plus rapidement l'effort de mon esprit
Que ne court une plume en la main la plus vite
Qui puisse tracer un écrit.

Sa beauté sans égale entre les fils des hommes
Mêle une grâce infuse à ses moindres discours.
Et Dieu, qui l'a béni sur tous tant que nous sommes,
L'appuie et l'appuiera toujours.

Grand monarque, dont l'âme est sans cesse occupée
A bien remplir ce rang où le ciel vous a mis,
Vous n'avez qu'à paraître et ceindre votre épée
Pour confondre vos ennemis.

Vos attraits sont si forts, vos actions si belles,
Tant de gloire et d'amour les sait accompagner,
Que chacun se déclare et pour eux et pour elles ;
Et vous faire voir, c'est régner.

(1) Psaume 44.

La justice en votre âme et la mansuétude
Avec la vérité font un accord si doux,
Que de tant de vertus la sainte plénitude
Fait partout miracle pour nous.

D'un acier pénétrant la pointe de vos flèches
Percera tous les cœurs rebelles à leur roi ;
Et, voyant ruisseler leur sang par tant de brèches,
Les peuples tomberont d'effroi.

Comme votre grandeur s'est toujours mesurée
Sur la droiture même et la même équité,
Votre règne n'aura pour borne à sa durée
Que celle de l'éternité.

La haine des forfaits, l'amour de la justice,
Font de tous vos desseins les sacrés appareils :
Et Dieu répand sur vous une onction propice
Plus qu'il ne fait sur vos pareils.

De riches vêtements au jour de votre gloire,
D'ambre, aloës, et myrrhe, embaumés à la fois,
Seront tirés pour vous des cabinets d'ivoire
Par les filles des plus grands rois.

La reine votre épouse, à votre droite assise,
Brillera d'une auguste et douce majesté ;
Ses habits feront voir dans leur dorure exquise
Une exquise diversité.

Mais écoute, ma fille, écoute et considère
Combien en sa personne éclatent de trésors ;
Oublie auprès de lui la maison de ton père,
Et ce cher peuple d'où tu sors.

Plus son amour pour toi se fera voir extrême,
Plus tes soumissions les doivent honorer ;
Car enfin, c'est ton roi, ton seigneur, ton Dieu même,
Qu'on fera gloire d'adorer.

Les princesses de Tyr te rendront leur hommage
Avec même respect qu'on t'aura vu pour lui :
Le riche avec ses dons briguera ton suffrage
Et réclamera ton appui.

Mais si l'âme au-dedans n'est encor mieux ornée,
Reine, ce sera peu que l'ornement du corps,
Bien que la frange d'or en fleurons contournée
Y borde cent divers trésors.

De cent filles d'honneur tu te verras suivie
Quand il faudra paraître aux yeux d'un si grand roi ;
Et tes plus proches même y verront sans envie
Qu'on les y présente après toi.

Toutes en montreront une allégresse entière,
Toutes y borneront leurs plus ardents souhaits,
Toutes estimeront à faveur singulière
Le droit d'entrer dans son palais.

Pour récompense enfin d'avoir quitté tes pères,
Il te naîtra des fils plus grands, plus braves qu'eux,
Qui feront recevoir tes lois les plus sévères
Aux peuples les plus belliqueux.

La terre, qu'on verra trembler devant leur face,
Conservera sous eux ton digne souvenir ;
Et l'on respectera ton nom, de race en race,
Dans tous les siècles à venir.

Toutes les nations, en ta faveur unies,
De ce nom à l'envi publieront la grandeur :
Et les temps jusqu'au bout de leurs courses finies
En verront briller la splendeur.



SION, ENCORE UN COUP, PAR UN NOUVEAU CANTIQUE... (1)

Sion, encore un coup, par un nouveau cantique,
Des bontés du Seigneur bénis les hauts effets ;
Fais régner dans tes murs l'allégresse publique
Pour les miracles qu'il a faits.

Rien n'a pu te sauver que sa dextre adorable,
Qui t'a fait un triomphe après tant de combats,
Et tu n'en dois enfin l'ouvrage incomparable
Qu'à la sainteté de son bras.

(1) Psaume 97.

Son divin salutaire a paru dans le monde,
Et dégagé la foi des révélations ;
Lui-même a dévoilé sa justice profonde
A la face des nations.

Il n'a point oublié quelle miséricorde
Aux enfants d'Israël promit sa vérité :
L'effet à sa promesse heureusement s'accorde,
On voit ce qu'on a souhaité.

Oui, tout ce qu'a de bon l'un et l'autre hémisphère,
Ceux où règne le jour, ceux où règne la nuit,
Tout a vu du grand Dieu le sacré salutaire,
Et les merveilles qu'il produit.

Chantez, peuples, chantez, et par toute la terre
Exaltez la vertu de son bras tout-puissant ;
Montrez par votre joie, au Maître du tonnerre,
L'effort d'un cœur reconnaissant.

N'épargnez point les luths à votre psalmodie ;
De la plus douce harpe ajoutez-y les tons,
Joignez-y l'éclatante et forte mélodie
Des trompettes et des clairons.

A l'aspect du Seigneur, éclatez d'allégresse ;
Que la mer en résonne en tout son vaste enclos !
Et que la terre entière avec chaleur s'empresse
A mieux retentir que ses flots !

Les fleuves suspendront leurs courses vagabondes
Pour applaudir au Roi qui nous vient protéger ;
Les montagnes suivront l'exemple de tant d'ondes,
Voyant comme il vient tout juger.

Aussi jugera-t-il les vertus et le vice
Sur la justice même et la même équité,
Sans faire soupçonner de la moindre injustice
Sa plus haute sévérité.



TU PLEURAIS, MADELEINE...[1]

Tu pleurais, Madeleine, et ton frère au tombeau
Ne souffrait point de trêve à ta douleur fidèle ;
Mais, à peine on te dit : « Viens, le Maître t'appelle, »
Que ce mot de tes pleurs fait tarir le ruisseau ;
Tu te lèves, tu pars et ta douleur suivie
Des doux empressements d'un amoureux transport,
Laissant régner la joie en ton âme ravie,
Pour chercher l'auteur de la vie
Ne voît plus ce qu'a fait la mort.

Qu'heureux est ce moment où ce Dieu de nos cœurs
D'un profond déplaisir les élève à la joie !
Qu'heureux est ce moment où sa bonté déploie
Sur un gros d'amertume un peu de ses douleurs !

(1) Les pièces suivantes sont tirées de l'*Imitation de J.-C.*

Sans lui ton âme aride à mille maux t'expose,
Tu n'es que dureté, qu'impuissance, qu'ennui ;
Et vraiment fol est l'homme alors qu'il se propose
Le vain désir de quelque chose
Qu'il faille chercher hors de lui.



PUR AMOUR DE JÉSUS...

Pur amour de Jésus, que ta force est étrange
Quand l'amour-propre en toi ne fait aucun mélange
Et que, de l'intérêt pleinement dépouillé,
D'aucun regard vers nous tu ne te vois souillé !
N'ont-ils pas un amour servile et mercenaire,
Ces cœurs qui n'aiment Dieu que pour se satisfaire
Et ne le font l'objet de leurs affections
Que pour en recevoir des consolations ?

Aimer Dieu de la sorte et pour nos avantages,
C'est mettre indignement ses bontés à nos gages,
Croire d'un peu de vœux payer tout son appui,
Et nous-mêmes enfin nous aimer plus que lui ;
Mais où trouvera-t-on une âme si purgée
D'espoir de tout salaire à ce point dégagée,
Qu'elle aime à servir Dieu sans se considérer
Et ne cherche en l'aimant que l'heur de l'adorer ?

Certes, il s'en voit peu de qui l'amour soit pure
Jusqu'à se dépouiller de toute créature,
Et s'il est sur la terre un vrai pauvre d'esprit
Qui, détaché de tout, soit tout à Jésus-Christ,
C'est un trésor si grand, que ces mines fécondes
Que la nature écarte au bout des nouveaux mondes,
Ces mers où se durcit la perle et le coral,
N'en ont jamais conçu qui fût d'un prix égal.

Mais aussi ce n'est pas une conquête aisée
Qu'à ses premiers désirs l'homme trouve exposée,
Quand, pour y parvenir, il donne tout son bien,
Avec ce grand effort il ne fait encor rien ;
Quelque âpre pénitence ici-bas qu'il s'impose,
Les plus longues rigueurs sont encor peu de chose ;
Que sur chaque science il applique son soin,
Qu'il la possède entière, il est encor bien loin ;
Qu'il ait mille vertus dont l'heureux assemblage
De tous leurs ornements pare son grand courage ;
Que sa dévotion, que ses hautes ferveurs
Attirent chaque jour de nouvelles faveurs,
Sache qu'il lui demeure encor beaucoup à faire
S'il manque à ce point seul qui seul est nécessaire.
Tu sais quel est ce point, je l'ai trop répété,
C'est qu'il se quitte encor quand il a tout quitté,
Que de tout l'amour-propre il fasse un sacrifice,
Que de lui-même enfin lui-même il se bannisse,
Et qu'élevé par là dans un état parfait,

Il croie, ayant fait tout, n'avoir encor rien fait.
Qu'il estime fort peu, suivant cette maxime,
Tout ce qui peut en lui mériter quelque estime ;
Que lui-même il se dise, et du fond de son cœur,
Serviteur inutile aux emplois du Seigneur.
La Vérité l'ordonne : « Après avoir, dit-elle,
« Rempli tous les devoirs où ma voix vous appelle,
« Après avoir fait tout ce que je vous prescris,
« Gardez encor pour vous un sincère mépris,
« Et nommez-vous encor disciples indociles,
« Serviteurs fainéants, esclaves inutiles. »
Ainsi, vraiment tout nu, vraiment pauvre d'esprit,
Tout détaché de tout, et tout à Jésus-Christ,
Avec le roi prophète il aura lieu de dire :
« Je n'ai plus rien en moi que ce que Dieu m'inspire,
« J'y suis seul, j'y suis pauvre. » Aucun n'est toutefois
Ni plus riche en vrais biens, ni plus libre en son choix,
Ni plus puissant enfin que ce chétif esclave
Qui, foulant tout aux pieds, lui-même encor se brave,
Et, rompant avec soi pour s'unir à son Dieu,
Sait en tout et par-tout se mettre au plus bas lieu.



SI TON CŒUR ÉTAIT DROIT...

Si ton cœur était droit, toutes les créatures
Te seraient des miroirs et des livres ouverts

Où tu verrais sans cesse, en mille lieux divers,
Des modèles de vie et des doctrines pures ;
Toutes comme à l'envi te montrent leur Auteur,
Il a dans la plus basse imprimé sa hauteur
Et dans la plus petite il est plus admirable :
De sa pleine bonté rien ne parle à demi,
Et du vaste éléphant la masse épouvantable
Ne l'étale pas moins que la moindre fourmi.



DU CHEMIN ROYAL DE LA SAINTE-CROIX

Homme, apprends qu'il te faut renoncer à toi-même,
Que pour suivre Jésus il faut porter ta croix :
Pour beaucoup de mortels ce sont de rudes lois ;
Ce sont de fâcheux mots pour un esprit qui s'aime ;
Mais il sera plus rude encore et plus fâcheux,
Pour qui n'aura suivi ce chemin épineux,
D'entendre au dernier jour ces dernières paroles :
« Loin de moi, malheureux, loin, maudits criminels,
« Qui des biens passagers avez fait vos idoles ;
« Trébuchez loin de moi dans les feux éternels ! »

En ce jour étonnant, qui du sein de la poudre
Fera sortir nos os à leur chair rassemblés,
Les bergers et les rois, également troublés,
Craindront de cet arrêt l'épouvantable foudre ;

Les abymes ouverts des célestes rigueurs
D'un tremblement égal rempliront tous les cœurs
Où cette auguste croix ne sera point empreinte :
Mais ceux qui maintenant suivent son étendard
Verront lors tout frémir d'une trop juste crainte,
Et dans ce vaste effroi n'auront aucune part.

Ce signe au haut du ciel tout brillant de lumière,
Quand Dieu se fera voir en son grand tribunal,
Sera de ses élus le bienheureux fanal,
Et des victorieux l'éclatante bannière :
Lors du Crucifié les dignes serviteurs,
Qui pour en être ici les vrais imitateurs
Se sont faits de la croix esclaves volontaires,
Auront à son aspect de pleins ravissements,
Et ne s'en promettront que d'éternels salaires,
Quand le reste en craindra d'éternels châtiments.

La croix ouvre l'entrée au trône de la gloire ;
Par elle ce royaume est facile à gagner :
Aime donc cette croix par qui tu dois régner,
En elle est le salut, la vie et la victoire ;
L'invincible soutien contre tous ennemis,
Des célestes douceurs l'épanchement promis
Et la force de l'âme ont leurs sources en elle ;
L'esprit y voit sa joie et sa tranquillité,
Il y voit des vertus le comble et le modèle,
Et la perfection de notre sainteté.

C'est elle seule aussi qui doit être suivie ;
Ce serait t'abuser que prendre un autre but ;
Hors d'elle pour ton âme il n'est point de salut,
Hors d'elle point d'espoir de l'éternelle vie.
Je veux bien te le dire et redire cent fois,
Si tu ne veux périr, charge sur toi ta croix,
Suis du Crucifié les douloureuses traces ;
Et les dons attachés à ce glorieux faix,
Attirant dans ton cœur les trésors de ses grâces,
T'élèveront au ciel pour y vivre à jamais.

Il a marché devant, il a porté la sienne ;
Il t'a montré l'exemple en y mourant pour toi ;
Et cette mort te laisse une amoureuse loi
D'en porter une égale et mourir en la tienne.
Si tu meurs avec lui, tu vivras avec lui ;
La part que tu prendras à son mortel ennui,
Tu l'auras aux grandeurs qui suivent sa victoire ;
La mesure est pareille ; et c'est bien vainement
Qu'on s'imagine au ciel avoir part à sa gloire,
Quand on n'a point ici partagé son tourment.

Ainsi, pour arriver à cette pleine joie,
Tout consiste en la croix, et tout gît à mourir ;
C'est par là que le ciel se laisse conquérir,
Et Dieu, pour te sauver, n'a point fait d'autre voie.
La véritable vie et la solide paix,
Le calme intérieur de nos plus doux souhaits,

Le vrai repos enfin, c'est la croix qui le donne.
Apprends donc sans relâche à te mortifier,
Et sache que quiconque aspire à la couronne,
C'est à la seule croix qu'il se doit confier.

Revois de tous les temps l'image retracée,
Marche de tous côtés, cherche de toutes parts,
Jusqu'au plus haut des cieux élève tes regards,
Jusqu'au fond de la terre abyme ta pensée,
Vois ce qu'a de plus haut la contemplation,
Vois ce qu'a de plus sûr l'humiliation,
Ne laisse rien à voir dans toute la nature ;
Tu ne trouveras point à faire un autre choix,
Tu ne trouveras point ni de route plus sûre,
Ni de chemin plus haut que celui de la croix...

Porte-la de bon cœur, cette croix salutaire,
Que tu vois attachée à ton infirmité,
Fais un hommage à Dieu d'une nécessité,
Et d'un mal infaillible un tribut volontaire ;
Elle te portera toi-même en tes travaux,
Elle te conduira par le milieu des maux
Jusqu'à cet heureux port où la peine est finie :
Mais ce n'est pas ici que tu dois l'espérer ;
La fin des maux consiste en celle de la vie,
Et l'on trouve à gémir tant qu'on peut respirer...



— III —

LA VOIX INTÉRIEURE

Je prêterai l'oreille à cette voix secrète
Par qui le Tout-Puissant s'explique au fond du cœur ;
Je la veux écouter, cette aimable interprète
De ce qu'à ses élus demande le Seigneur.
Oh, qu'heureuse est une âme alors qu'elle l'écoute !
Qu'elle devient savante à marcher dans sa route !
Qu'elle amasse de force à l'entendre parler !
Et que dans ses malheurs son bonheur est extrême
Quand de la bouche de Dieu même
Sa misère reçoit de quoi se consoler !

Prends-y garde, mon âme, et ferme bien la porte
Aux plaisirs que tes sens refusent de bannir,
Pour te mettre en état d'entendre en quelque sorte
Ce dont ton bien-aimé te veut entretenir.
« Je suis, te dira-t-il, ton salut et ta vie :
« Si tu peux avec moi demeurer bien unie,
« Le vrai calme avec toi demeurera toujours :
« Renonce pour m'aimer aux douceurs temporelles ;
« N'aspire plus qu'aux éternelles ;
« Et ce calme naîtra de nos saintes amours... »



PARLE, PARLE SEIGNEUR...

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute :
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis ;
Je le suis, je veux l'être, et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence,
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur,
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hébreux, vous craigniez que la foudre,
Que la mort la suivît, et dût tout désoler,
Vous qui dans le désert ne pouviez vous résoudre
A l'entendre parler.

« Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moïse,
« Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas ;
« Des éclats de sa voix la tonnante surprise
« Serait notre trépas. »

Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie ;
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël,
Et, plein de confiance, humblement je m'écrie
Avec ton Samuel :

« Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
« C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr :
« Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur écoute,
« Et te veut obéir. »

Je ne veux ni Moïse à m'enseigner tes voies,
Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois.
C'est toi, qui les instruis, c'est toi, qui les envoies,
Dont je cherche la voix,

Comme c'est de toi seul qu'ils ont tous ces lumières
Dont la grâce par eux éclaire notre foi ;
Tu peux bien sans eúx tous me les donner entières,
Mais eux tous rien sans toi.

Qu'ils parlent hautement, qu'ils disent des merveilles,
Qu'ils déclarent ton ordre avec pleine vigueur :
Si tu ne parles point, ils frappent les oreilles
Sans émouvoir le cœur.

Ils sèment la parole obscure, simple et nue ;
Mais dans l'obscurité tu rends l'œil clairvoyant,
Et joins du haut du ciel à la lettre qui tue
L'esprit vivifiant.

Leur bouche sous l'énigme annonce le mystère,
Mais tu nous en fais voir le sens le plus caché ;
Ils nous prêchent tes lois, mais ton secours fait faire
Tout ce qu'ils ont prêché.

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout ;
Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce,
Mais tu pénètres tout.

Ils n'arrosent sans toi que les dehors de l'âme,
Mais ta fécondité veut ton bras souverain ;
Et tout ce qui l'éclaire et tout ce qui l'enflamme
Ne part que de ta main.

Ces prophètes enfin ont beau crier et dire,
Ce ne sont que des voix, ce ne sont que des cris,
Si pour en profiter l'Esprit qui les inspire
Ne touche nos esprits...

Parle donc, ô mon Dieu ; ton serviteur fidèle
Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie éternelle
En ces divins accents.

Parle, pour consoler mon âme inquiétée ;
Parle, pour la conduire à quelque amendement ;
Parle, afin que ta gloire, ainsi plus exaltée,
Croisse éternellement.



L'AMOUR DIVIN

Connais-tu bien l'amour, toi qui parles d'aimer ?
L'amour est un trésor qu'on ne peut estimer ;
Il n'est rien de plus grand, rien de plus admirable ;
Il est seul à soi-même ici-bas comparable ;
Il sait rendre légers les plus pesants fardeaux ;
Les jours les plus obscurs, il sait les rendre beaux,
Et l'inégalité des rencontres fatales
Ne trouve point en lui des forces inégales,
Charmé qu'il est partout des beautés de son choix.
Quelque charge qu'il porte, il n'en sent point le poids,
Et son attachement au digne objet qu'il aime
Donne mille douceurs à l'amertume même.
Cet amour de Jésus est noble et généreux ;
Des grandes actions il rend l'homme amoureux,
Et les impressions qu'une fois il a faites
Toujours de plus en plus aspirent aux parfaites.
Il va toujours en haut chercher de saints appas ;
Il traite de mépris tout ce qu'il voit de bas,
Et dédaigne le joug de ces honteuses chaînes
Jusqu'à ne point souffrir d'affections mondaines,
De peur que leur nuage, enveloppant ses yeux,
A leurs secrets regards n'ôte l'aspect des cieux,
Qu'un frivole intérêt des choses temporelles
N'abatte les désirs qu'il pousse aux éternelles,
Ou que, pour éviter quelque incommodité,
Il n'embrasse un obstacle à sa félicité.

Je te dirai bien plus, sa douceur et sa force
Sont des cœurs les plus grands la plus illustre amorce;
La terre ne voit rien qui soit plus achevé ;
Le ciel même n'a rien qui soit plus élevé :
En veux-tu la raison ? En Dieu seul est sa source ;
En Dieu seul est aussi le repos de sa course ;
Il en part, il y rentre, et ce feu tout divin
N'a point d'autre principe et n'a point d'autre fin.

. . . .

L'amour ne dort jamais, non plus que le soleil...
Il sait l'art de veiller dans les bras du sommeil ;
Il sait dans la fatigue être sans lassitude ;
Il sait dans la contrainte être sans servitude,
Porter mille fardeaux sans en être accablé,
Voir mille objets d'effroi sans en être troublé :
C'est d'une vive flamme une heureuse étincelle,
Qui, pour se réunir à sa source immortelle,
Au travers de la nue et de l'obscurité
Jusqu'au plus haut des cieux s'échappe en sûreté.



LE DÉSIR DE DIEU

Quand pourrai-je, Seigneur, bannir toute autre idée,
Et l'âme toute en toi, de toi seul possédée,
T'embrasser à mon aise, et goûter à loisir
Combien ta vue est douce au pur et saint désir ?

Quand verrai-je cette âme en toi bien recueillie,
Sans plus faire au dehors d'imprudente saillie,
S'oublier elle-même à force de t'aimer,
Sensible pour toi seul, en toi se transformer,
Ne se plus servir d'yeux, de langue, ni d'oreilles,
Que pour voir, pour chanter, pour ouïr tes merveilles,
Et par ces doux transports que tu rends tout-puissants,
Passer toute mesure et tout effort des sens,
Pour s'unir pleinement aux grandeurs de ton être
D'une façon qu'à tous tu ne fais pas connaître ?
Je ne fais que gémir, et porte avec douleur,
Attendant ce beau jour, l'excès de mon malheur ;
Mille sortes de maux dans ce val de misères
Troublent incessamment ces élans salutaires,
M'accablent de tristesse, et m'offusquent l'esprit,
Rompent tous les effets de ce qu'il se prescrit,
Le détournent ailleurs, de lui-même le chassent,
Sous de fausses beautés l'attirent, l'embarrassent,
Et, m'ôtant l'accès libre à tes attraits charmants,
M'empêchent de jouir de tes embrassements,
M'empêchent d'en goûter les douceurs infinies
Qu'aux esprits bienheureux jamais tu ne dénies.
Laisse-toi donc toucher, Seigneur, à mes soupirs ;
Laisse-toi donc toucher, Seigneur, aux déplaisirs
Qui, de tous les côtés, tyrannisant la terre,
En cent et cent façons me déclarent la guerre,
Et répandant partout leur noire impression,
N'y versent qu'amertume et désolation.

Ineffable splendeur de la gloire éternelle,
Consolateur de l'âme en sa prison mortelle,
En ce pèlerinage où le céleste amour
Lui montrant son pays la presse du retour,
Si ma bouche est muette, écoute mon silence...

. . . .



O SÉJOUR BIENHEUREUX...

O séjour bienheureux de la cité céleste,
Où de l'éternité le jour se manifeste,
Jour que jamais n'offusque aucune obscurité,
Jour qu'éclaire toujours l'astre de vérité,
Jour où sans cesse brille une joie épurée,
Jour où sans cesse règne une paix assurée,
Jour toujours immuable, et dont le saint éclat
Jamais ne dégénère en un contraire état !
Que déjà ne luit-il ! et pour le laisser luire
Que ne cessent les temps de perdre et de produire !
Que déjà ne fait place à ce grand avenir
Tout ce qu'ici leur chute avec eux doit finir !
Il luit, il luit déjà, mais sa vive lumière,
Aux seuls hôtes du ciel se fait voir tout entière.
Tant que nous demeurons sur la terre exilés,
Il n'en tombe sur nous que des rayons voilés ;

L'éloignement confond ou dissipe l'image
De ce qui s'en échappe au travers d'un nuage,
Et tout ce qu'à nos yeux il est permis d'en voir,
Ce sont traits réfléchis qu'en répand un miroir.



LA PURETÉ

J'aime la pureté par-dessus toute chose ;
Je cherche le cœur net, c'est là que je repose ;
C'est moi qui donne ici toute la sainteté,
Et j'en fais bonne part à cette pureté.
Je l'ai dit autrefois, et je te le répète :
« Prépare en ta maison une salle bien nette,
« Et nous viendrons soudain, mes disciples et moi,
« Y célébrer la Pâque et la faire avec toi. »
Si tu veux que j'y vienne établir ma demeure,
Purge ce vieux levain qui s'enfle d'heure en heure,
Et par l'austérité d'une sainte rigueur
Sache purifier le séjour de ton cœur :
Des vanités du monde exclus-en les tumultes ;
Des folles passions bannis-en les insultes ;
Tiens-y-toi solitaire, et tel qu'un passereau
Qui d'un arbre écarté s'est choisi le coupeau ;
Repasse en ton esprit, avec mille amertumes,
Et tes honteux défauts et tes lâches coutumes.
Quiconque pour un autre a quelque affection

Prépare un digne lieu pour sa réception,
Et le soin qu'il en prend est d'autant plus extrême
Que par là cet ami juge à quel point on l'aime.

Mais ne présume pas qu'il soit en ton pouvoir,
Par ta propre vertu, de me bien recevoir,
Ni que ton plus grand soin ait en soi le mérite
De m'apprêter un lieu digne que je l'habite.
Quand durant tout le temps qu'à tes jours j'ai prescrit
Il ne te passerait autre chose en l'esprit,
Tu verrais que l'esprit qu'une vie y dispose,
Si je n'y mets la main, ne fait que peu de chose.
Ma bonté qui t'invite à ce divin repas
T'y permet un accès qu'elle ne te doit pas ;
Et, comme à cette table elle seule t'appelle,
Lorsque je t'y reçois je ne regarde qu'elle.
Viens-y, mais seulement en me remerciant,
Tel qu'à celle d'un roi se sied un mendiant,
Qui, n'ayant rien d'égal à de si hautes grâces,
S'humilie à ses pieds, en adore les traces,
Et lui fait ce qu'il peut de rétributions
Par ses remerciements et ses soumissions.
Viens-y, non par coutume, ou par quelque contrainte,
Mais avec du respect, mais avec de la crainte,
Mais avec de l'amour, mais avec de la foi,
Fais avec diligence autant qu'il est en toi ;
Viens ainsi, prends ainsi le corps d'un Dieu qui t'aime,
Et que tu dois aimer au-delà de toi-même.

Il veut loger en toi, lui qui remplit les cieux ;
Il descend jusqu'à toi pour t'encourager mieux ;
Lui-même il te convie à ce banquet céleste ;
Lui-même, il te l'ordonne, et suppléera le reste ;
Si tes défauts sont grands, plus grand est son pouvoir;
Approche en confiance, et viens le recevoir.
Mais ce n'est pas assez d'y préparer ton âme
Avec toute l'ardeur d'une céleste flamme :
Si pour l'y disposer il faut beaucoup de soins,
Le sacrement reçu n'en demande pas moins,
Et le recueillement après ce grand remède
Doit égaler du moins l'ardeur qui le précède :
Oui, la retraite sainte après le sacrement
Est un sublime apprêt pour le redoublement,
Et la communion où la ferveur abonde
A de plus grands effets prépare la seconde.
Qui trop tôt s'y relâche en perd soudain le fruit
Et se dispose mal à celle qui la suit :
Tiens-toi dans le silence, et rentre dans toi-même,
Pour jouir en secret de ce bonheur suprême :
Si tu sais une fois l'art de le conserver,
Le monde tout entier ne t'en saurait priver.
Mais il faut qu'à moi seul ton cœur entier se donne,
Pour vivre plus en moi qu'en ta propre personne,
Sans que tout l'univers sous aucunes couleurs
T'inquiète l'esprit pour ce qui vient d'ailleurs.



MARC-ANTOINE DE SAINT-AMANT

(1594-1661)



Il nous a semblé curieux de citer de ce poète des tavernes, à la fois précieux et truculent, une pièce empreinte de la plus touchante piété. Pointes, antithèses, périphrases, rien ne manque pour désigner cette pièce aux honnêtes gens comme un chef-d'œuvre de mauvais goût... Nous plaindrions cependant celui qui ne saurait prendre plaisir à cette redondance, à ce faste et ce sang prodigué de même qu'on le ferait d'un tableau de la décadence italienne ou espagnole... Baudelaire n'a-t-il pas écrit un *ex voto* dans ce genre ?



FRAGMENTS D'UNE MÉDITATION SUR LE CRUCIFIX

Je me prosterne en ce saint lieu,
Au pied de la croix de mon Dieu ;
C'est le seul endroit où ma tête
Est à l'abri de la tempête.

Pour contempler sa passion,
Pour m'en faire une image et plus vive et plus forte,
Sur la montagne de Sion
La grandeur de mon zèle en esprit me transporte.

J'y vois d'un œil baigné de pleurs
Sécher les herbes et les fleurs
Autour du cèdre vénérable
Que dresse un peuple inexorable.
J'y vois mon Sauveur attaché,
J'y vois ses rudes clous, les cruelles épines
Qu'il endure pour mon péché,
Entre deux criminels convaincus de rapines.

J'y vois languir ces chers soleils
Qui n'ont qu'eux-mêmes de pareils,
J'y contemple le front auguste
Se courber sous un faix injuste.
J'y regarde ces nobles mains,
J'y vois ces dignes pieds s'enfler dans le martyre,
Et, pour laver tous les humains,
Donner tout le beau sang que la rigueur en tire.

J'y vois ses cheveux humectés
En distiller de tous côtés
Sous l'âpre et funeste couronne
Qui pique ce qu'elle environne.

J'y vois le titre spécieux
Qui, par dérision, le traite de monarque,
Mais qui, bien qu'artificieux,
Porte de ce qu'il est la vraie et haute marque.

J'y vois le sceptre ami des eaux,
J'y vois la mort aux grands ciseaux
Dont son fil même est tributaire
En ce supplice volontaire.
J'y vois de ses bras étendus
Frémir la chair, les nerfs, les muscles et les veines,
Et des tourments qui nous sont dus
Son corps en chaque part faire ses propres peines.

J'y remarque en chaque tourment
L'éternité dans le moment,
La gloire dans l'ignominie,
Et la vigueur dans l'agonie.
J'y considère l'Immortel
Mourir ainsi que l'Homme, en expier le crime.
J'y vois le prêtre sur l'autel,
Et pour s'offrir à soi, le Dieu dans la victime.

Un incroyable excès d'amour
Le presse de perdre le jour,
Pour nous garantir des ténèbres
Où règnent les plaintes funèbres,

Il trouve en ce terrible pas
De sa trop prompte fin l'approche encor trop lente,
Et son cœur souffre en un trépas,
Et la mort naturelle, et la mort violente.

J'y vois changé, j'y vois éteint
Le divin éclat de ce teint ;
J'y vois flétrir les saintes roses
Qui disent tant de graves choses.
J'y vois porter pour tout secours
L'aigre et vaine liqueur dont se grossit l'éponge.
Mon seul refuge est sans secours,
Et dans notre néant son Être humain se plonge...





GUILLAUME DE BRÉBEUF

(1618-1661)



Guillaume de Brébeuf est un aimable poète qui fit fureur de son temps. Boileau rendit sur lui — comme sur tant d'autres — un jugement par trop sommaire qu'il convient de reviser. Sans doute, sa traduction en vers de la *Pharsale* est illisible ; Brébeuf a le goût de l'hyperbole à froid, de la pointe laborieusement travaillée ; mais ses *Entretiens solitaires*, où retentit parfois un peu du nombre cornélien de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ne sont pas à dédaigner. Très humblement d'ailleurs, Brébeuf, dans un *Advertissement* fort intéressant, prévient le lecteur que cet ouvrage n'a point le grand souffle des inspirés. « Je prévoy bien, lecteur, que vous ne trouverez pas ce beau feu dans cet ouvrage ; vous y découvrirez au contraire des langueurs et des stérilités dont vous ne devez accuser que moy. » Mais on doit estimer la netteté du trait, la subtilité de l'analyse et un sentiment élégant.



LES ENTRETIENS SOLITAIRES

De la différence qu'il y a entre la vraye charité et une affection intéressée

Seul espoir des Humains, que tout mon cœur révère,
Apprenez-moy, Seigneur, le grand art de vous plaire,
Et ne permettez pas que mon cœur insensé
Prenne pour vostre amour un zèle intéressé,
Ny que, pensant brûler pour l'autheur de son estre,
Il élève l'esclave à la place du maistre ;
Vostre amour est un bien qui vaut seul tous les biens,
Mais il faut discerner vos feux d'avec les miens.
Les miens gardent si bien l'apparence des vostres,
Que les uns m'ont souvent usurpé sur les autres
Et que je vous ay cru mon objet le plus doux ;
Au lieu de vous chercher, je me cherchais en vous.
Il est pourtant facile à vos saintes lumières
D'affranchir mon esprit de ces erreurs grossières.
A qui brûle pour vous, il n'est pas mal-aisé
De connoistre l'ardeur dont il est embrasé.
Celle qu'à vos regards le propre amour étale
Est stérile, inquiète, incertaine, inégale.
Ce feu matériel a peine à s'élever,
Il tente un vol hardy qu'il ne peut achever ;
L'âme, au premier objet qui la flate ou la blesse,
Se trouve encore en proye à toute sa foiblesse,
Et comme auparavant facile à s'emouvoir,
Elle perd cette paix qu'elle pensait avoir.

Au contraire, Seigneur, cette divine flâme
Que votre chaste amour alume dans une ame
En relève si bien les esprits abbatus,
Que l'ame en cet estat ne se reconnoist plus.
Comme c'est en vous seul qu'elle voit des amorces,
Pour voler jusqu'à vous elle trouve des forces.
Ce feu ne promet rien qu'il ne puisse tenir,
Dans le plus haut essor il scait la soustenir,
Au lieu de ces langueurs que donne un feu vulgaire.
Dans ce vol courageux et presque téméraire,
Elle sent aussi-tost dans le fonds de son cœur
Expirer la foiblesse, et naistre la vigueur.
Bien contraire à cette ame et rampante et crédule
Qui ne scait discerner le feu dont elle brûle,
Et qui, croyant pour vous soupirer nuit et jour,
Se fait indignement l'objet de son amour,
Elle semble en tous lieux, elle semble à toute heure,
Pour monter jusqu'à vous sortir de sa demeure.
Elle se sent vers vous attirer sans effort,
Se quitte avec plaisir, s'oublie avec transport,
Et d'un regret cuisant se trouve tout émeue,
Si tost qu'elle est contrainte à vous perdre de veue.
Comme ce n'est qu'en vous qu'elle voit tous ses biens,
Vous faîtes tous ses soins et tous ses entretiens,
Sa pensée à vous seul fortement attachée,
A tous autres objets veut bien estre cachée,
Et d'une sainte ardeur ses désirs enflâmez
Semblent mesme estre à vous avant qu'ils soient formez.

DÉSIRS DE CONVERSION

O Dieu ! puis qu'il est vray qu'une âme criminelle
Fait par son changement l'allégresse des cieux,
Forcez enfin mon cœur à vous estre fidelle,
Et de mon repentir faites parler mes yeux :
Déjà depuis longtemps cet Ange tutélaire,
Dont le conseil m'exhorte et dont le soin m'éclaire,
Me voit avec douleur en l'estat où je suis ;
Dégagez mes esprits de mes erreurs estranges
Et, pour le consoler enfin de ses ennuis,
Que je porte la joye au cœur de tous les Anges.





JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET
(1627-1704)



Le puissant lyrique des *Sermons* et des *Elévations sur les Mystères* nous a laissé cet admirable poème au nombre si plein, où sans effort l'image se joue dans la contemplation métaphysique la plus haute ; Bossuet, qui parlait avec tant de dédain de ceux qui passent leur vie à tourner un vers ou arrondir une période, avait tous les dons qu'il faut pour être un grand poète.



TIBI SILENTIUM LAUS

Eternel, je me tais ; en ta sainte présence
Je n'ose respirer, et mon âme en silence
Admire la hauteur de ton nom glorieux.
Que dirai-je ? Abîmés de cette mer profonde
Pendant qu'à l'infini ta clarté nous inonde,
Pouvons-nous seulement ouvrir nos foibles yeux ?

Si je veux commencer à chanter tes louanges
Et que, déjà mêlés parmi les chœurs des anges,
Je médite en moi-même un cantique charmant,
Dès que, pour l'entonner, ma langue se dénoue,
Je cesse au premier son, et mon cœur désavoue
De ma tremblante voix l'indigne bégaiement.

Plus je pousse vers toi ma sublime pensée,
Plus de ta majesté je la sens surpassée,
Se confondre elle-même et tomber sans retour.
Je t'approche en tremblant, lumière inaccessible ;
Et, sans voir dans son fond l'Être incompréhensible,
Par un vol étonné je m'agite à l'entour.

Cessez : qu'espérez-vous de vos incertitudes,
Vains pensers, vains efforts, inutiles études ?
C'est assez qu'il ait dit : « Je suis Celui qui suis. »
Il est tout, il n'est rien de tout ce que je pense.
Avec ces mots profonds j'adore son essence,
Et, sans y raisonner, en croyant, je poursuis.

Dieu puissant trois fois saint, seul connu de toi-même,
A qui je dis sans fin, dans mon ardeur extresme :
Je suis à toi, Seigneur, et mon cœur est rendu ;
Répands dans mon esprit ton esprit ineffable
(Mais quoi ! puis-je l'aimer autant qu'il est aimable)
Et reçois dans ta paix mon amour éperdu.

Descends, divin Esprit, pure et céleste flamme,
Puissant moteur des cœurs qu'en secret je réclame,
Et toi qui le produis dans l'éternel séjour,
Accorde ta présence à mon âme impuissante,
Fais-en, car tu le peux, une fidèle amante
Et pour te bien aimer donne lui ton amour.



JEAN RACINE

(1639-1699)



Souvent nos sens émoussés par les violentes couleurs ou les dissonances subtiles du lyrisme moderne ne perçoivent plus les tendres harmonies raciniennes et n'y voient que pâleurs, élégances un peu minces ; mais dès que l'on fait silence en soi, avec quelles délices on écoute cette voix pure, inimitable, à la fois forte et brûlante !... Les *Hymnes du Bréviaire* auraient été composées, d'après le témoignage de Boileau, alors que Racine était encore à Port-Royal, dans sa toute jeunesse. Mais Louis Racine, dans la *Vie* qu'il consacre à son père, insinue qu'elles ne sont certainement pas l'ouvrage d'un jeune homme. « Je ne doute pas, dit-il, qu'il ne soit auteur de la traduction de ces hymnes, mais il faut qu'il les ait traduites dans un âge avancé ou qu'il les ait depuis retouchées avec tant de soins qu'il en ait fait un nouvel ouvrage. » *Les Cantiques spirituels* dateraient de l'année d'*Esther*, c'est-à-dire de 1689.



Hymnes traduites du Bréviaire

LE LUNDI A MATINES [1]

Tandis que le sommeil réparant la nature
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô Clarté toujours pure !
Pour te louer dans la profonde nuit.

Que dès notre réveil notre voix te bénisse ;
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux ; et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre
Viendra bientôt recommencer son tour :
O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur; tes bontés sont nos armes;
De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que, t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

(1) *Somno refectis artubus, etc...*

A LAUDES (1)

Source ineffable de lumière,
Verbe, en qui l'Eternel contemple sa beauté ;
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière ;
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté ;

Lève-toi, Soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour ;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
Le Père dont la gloire a devancé les temps,
Le Père tout-puissant en qui le monde espère,
Qu'il soutienne d'en-haut ses fragiles enfants.

Donne-nous un ferme courage,
Brise la noire dent du serpent envieux :
Que le calme, grand Dieu, suive de près l'orage :
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Guide notre âme dans ta route ;
Rends notre corps docile à ta divine loi ;
Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

(1) *Splendor paternæ gloriæ.*

Que Christ soit notre pain céleste ;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur ;
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattants inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin ;
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille,
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'aurore luit sur l'hémisphère :
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui.
Jésus qui tout entier est dans son divin père,
Comme son divin père est tout entier en lui.

Chantons l'auteur de la lumière,
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin,
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.



LE MARDI A LAUDES (1)

L'oiseau vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit ;
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie, où son jour nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur :
Sobres, chastes, et purs, l'œil et l'âme attentive,
Veillez ; je suis tout proche, et frappe à votre cœur.

Ouvrons donc l'œil à sa lumière,
Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos yeux ;
Pleurons et gémissons : une ardente prière
Ecarte le sommeil et pénètre les cieux.

O Christ, ô soleil de justice,
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement ;
Dissipe l'ombre épaisse où le plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

(1) *Ales diei nuncius.*



LE JEUDI A MATINES (1)

De toutes les couleurs que distinguait la vue,
L'obscure nuit n'a fait qu'une couleur :
Juste juge des cœurs, notre ardeur assidue
Demande ici tes yeux et ta faveur.

Qu'ainsi, prompt à guérir nos mortelles blessures,
Ton feu divin, dans nos cœurs répandu,
Consume pour jamais leurs passions impures,
Pour n'y laisser que l'amour qui t'est dû.

Effrayés des péchés dont le poids les accable,
Tes serviteurs voudraient se relever :
Ils implorent, Seigneur, ta bonté secourable,
Et dans ton sang cherchent à se laver !

Seconde leurs efforts, dissipe l'ombre noire
Qui, dès longtemps, les tient enveloppés ;
Et que l'heureux séjour d'une immortelle gloire
Soit l'objet seul de leurs cœurs détrompés.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

(1) *Nox atra rerum contegit.*



A LAUDES (1)

L'aurore brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit ;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille.
Retirez-vous, démons qui volez dans la nuit.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés ;
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous avez présentés.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.



CANTIQUES SPIRITUELS

I

Les méchants m'ont vanté leurs mensonges frivoles,
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste charité.

(1) *Aurora jam spargit polum.*

En vain je parlerais le langage des anges ;
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'univers :
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour ma science est vaine,
Comme le songe, dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte des montagnes :
Que dans les arides campagnes
Les torrents naissent sous mes pas ;
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière ;
Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feraient le partage ;
Quand même, pour le nom chrétien
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerais mon corps aux flammes ;
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grâce !
Avec toi marche la Douceur,
Que suit avec un air affable
La Patience, inséparable
De la Paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,
De la nuit compagnes funèbres :
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfants de l'Orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur qui jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt ?

Aux faiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir :
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles ;
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin ;
L'amour, la charité divine,
Eternelle en son origine,
Ne connaîtra jamais de fin.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres,
Mais Dieu sans voiles et sans ombres
Nous éclairera dans les cieux ;
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice ;
De notre céleste édifice
La foi vive est le fondement ;
La sainte espérance l'élève,
L'ardente charité l'achève
Et l'assure éternellement.

Quand pourrais-je t'offrir, ô charité suprême,
Au sein de la lumière même,
Le cantique de mes soupirs ;
Et, toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs !

II

Heureux qui, de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours !
La mort n'a rien qui l'étonne,
Et, dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés,
Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton trône sublime
Verront briller tes élus !

Infortunés que nous sommes,
Où s'égaraient nos esprits ?
Voilà, diront-ils, ces hommes
Vils objets de nos mépris :

Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie ;
Mais aujourd'hui triomphants,
Le ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfants.

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée
Notre âme en vain s'est lassée
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés au jugement,
Faibles et tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement.

Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices :
Et, par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

III

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! En guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?

Je veux, et n'accomplis jamais :
Je veux ; mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

IV

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit :

Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant !

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment ;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment ;
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre ;
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez et vivez.

O sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs.
Tu dis ; et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes.

Et qui suis-je que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et, d'une mortelle mère,
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissait la victime,
Il dépouilla sa splendeur
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme, heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde ;
Elle invite tout le monde :
Mais nous courons follement
Chercher des sources boueuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment. (1)

(1) On pourrait sans doute trouver au XVIII[e] siècle des poèmes religieux de Louis Racine, de Gilbert, de Lebrun, de Rousseau, de Lefranc de Pompignan, etc., mais tous ne font qu'imiter ou adapter les psaumes selon la formule cornélienne et racinienne. Il nous a semblé inutile de confronter leurs laborieux exercices avec les chants souverains de leurs maîtres.



MARCELINE DESBORDES-VALMORE

(1785-1859)



« Du printemps romantique elle fut, dit Sainte-Beuve, comme la première hirondelle, toujours empressée quoique craintive. » Malgré l'admiration d'un Hugo, d'un Lamartine, d'un Vigny qui l'appelait « le plus grand esprit féminin de son temps », d'un Michelet qui célébrait « cette puissance d'orage », ce « don des larmes », d'un Baudelaire, plus tard d'un Verlaine, elle n'occupe pas encore la place éminente qu'elle devrait avoir auprès de nos plus grands lyriques. Cette flamme, ce pathétique constant, ces images de mystérieuse venue qui soudain entr'ouvrent l'invisible monde spirituel, ces dons qui chez elle touchaient au génie ne seront jamais assez proclamés. Pure et passionnée, nul n'a chanté comme elle la maternité, la pitié pour ceux qui souffrent ; elle sentait la divine Présence des églises, la vertu mystique du Crucifix et des plaies du Calvaire, la communion des saints, la vie éternelle et transfigurée par delà la mort. Elle écrivait à son amie Pauline Duchambge : « Ecoute ! je suis allée à l'église où j'ai fait allumer huit cierges, humbles comme moi. C'étaient huit âmes de mon âme : père, mère, frères, sœurs, enfants. *Je les ai regardé brûler et j'ai cru mourir. Ne dis cela qu'à toi. C'était une visite à Dieu.* »

UNE NUIT DE MON AME

Par un rêve dont la flamme
Eclairait mes yeux fermés,
La nuit emporta mon âme
Où dorment nos morts aimés.
Sous ma fervente lumière
Le sol tressaille et se fend,
Et je ressaisis ma mère
Qui renaît pour son enfant !

« Tu viens donc ! » dit la chère ombre
Dont la voix m'ouvre le cœur ;
« Tu sais donc qu'en ce lieu sombre
Tout spectre attend le bonheur !
Viens, ne crains pas leur silence
Ni leurs yeux ouverts sans voir :
Le sommeil qui les balance
N'a de vivant que l'espoir.

« L'espoir, ô ma bien-aimée,
Sève qui remonte à Dieu,
Vigne errante et parfumée
Qui fleurit même en ce lieu ;
L'espoir, cette étreinte immense
Qui joint tous les univers,
Ne sens-tu pas qu'il commence
D'unir au moins nos revers ?

« Comme aux chaleurs d'une serre
L'homme fait germer ses fleurs,
Le trépas qui nous enserre
Ici fait germer nos cœurs.
A travers le dernier voile
Tendu sur l'autre avenir,
Nous voyons la double étoile
De l'aube et du souvenir.

« Que de sources éternelles
Dans ces lointains toujours beaux !
Que d'arbres aux fleurs nouvelles
Sur ces routes sans tombeaux !
Vois ! que d'immortelles vies
Te recevront avec moi !
Vois ! que de mères suivies
D'enfants aimés comme toi !

« Sous une forme reprise
Et qui nous ressemblera,
Avec un cri de surprise
Chacun se reconnaîtra.
« Quoi, c'est lui ! c'est toi ! c'est elle ! »
Retentira de partout,
Et l'on proclamera belle
La mort vivante et debout !

« Jette donc loin tes colères
Contre d'innocents ingrats ;

Le flambeau dont tu t'éclaires
Te voit si tendre en mes bras !
Cesse d'essayer la haine,
Faite pour la mépriser :
C'est perdre à river ta chaîne
La force de la briser.

« Adieu, fille de mes larmes,
Revue à force d'amour !
Quand le temps rompra ses armes,
Tu me suivras au grand jour.
A ton épreuve asservie,
Va plaindre les plus souffrants,
Et pour gagner l'autre vie
Retourne avec les mourants. »

L'ombre alors pressa ma lèvre
D'un baiser lent et profond,
Qui d'une indicible fièvre
Fait encor battre mon front.
Montez, mon humble courage,
Sous les insultes du sort :
J'irai plus haut que l'orage
Dans les ailes de la mort !



LA COURONNE EFFEUILLÉE

J'IRAI, j'irai porter ma couronne effeuillée
Au jardin de mon père où revit toute fleur ;
J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée :
Mon père a des secrets pour vaincre la douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec mes larmes :
« Regardez, j'ai souffert... » Il me regardera,
Et sous mes jours changés, sous mes pâleurs sans charmes
Parce qu'il est mon père il me reconnaîtra.

Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée !
La terre manque-t-elle à vos pas égarés ?
Chère âme, je suis Dieu : ne soyez plus troublée ;
Voici votre maison, voici mon cœur, entrez ! »

O clémence ! ô douceur ! ô saint refuge ! ô Père !
Votre enfant qui pleurait vous l'avez entendu !
Je vous obtiens déjà puisque je vous espère
Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle ;
Ce crime de la terre au ciel est pardonné.
Vous ne maudirez pas votre enfant infidèle,
Non d'avoir rien vendu, mais d'avoir tout donné.



L'ÉGLISE D'ARONA

On est moins seul au fond d'une église déserte :
De son père inquiet c'est la porte entr'ouverte,
Lui qui bénit l'enfant même après son départ,
Lui qui ne dit jamais : « N'entrez plus, c'est trop tard! »

Moi, j'ai tardé, Seigneur, j'ai fui votre colère.
Comme l'enfant qui tremble à la voix de son père
Se dérobe au jardin, tout pâle, tout en pleurs,
Retient son souffle et met sa tête dans les fleurs,
J'ai tardé ! Retenant le souffle de ma plainte,
J'ai levé mes deux mains entre vous et ma crainte,
J'ai fait la morte, et puis, en fermant bien les yeux,
Me croyant invisible aux lumières des cieux,
Triste comme à Ténèbre au milieu de mon âme,
Je fuyais. Mais, Seigneur ! votre incessante flamme
Perçait de mes détours les fragiles remparts.

C'est là que j'ai senti, de sa fuite lassée,
Se retourner vers vous mon âme délaissée ;
Et me voilà pareille à ce volage enfant
Dépouillé par la ville, et qui n'a bien souvent
Que ses débiles mains pour voiler son visage
Quand il dit à son père : « Oh ! que n'ai-je été sage ! »



VEILLÉE

Quand ma lampe est éteinte, et que pas une étoile
Ne scintille en hiver aux vitres des maisons,
Quand plus rien ne s'allume aux sombres horizons,
Et que la lune marche à travers un long voile,
O Vierge ! ô ma lumière ! en regardant les cieux,
Mon cœur qui croit en vous voit rayonner vos yeux.

Non ! Tout n'est pas malheur sur la terre flottante :
Agité sans repos par la mer inconstante,
Cet immense vaisseau, prêt à sombrer le soir,
Se relève à l'aurore élancé vers l'espoir.
Chaque âme y trouve un mât pour y poser son aile,
Avant de regagner sa patrie éternelle.

Et tous les passagers, l'un à l'autre inconnus,
Se regardent, disant : « D'où sommes-nous venus ? »
Ils ne répondent pas. Pourtant, sous leur paupière,
Tous portent le rayon de divine lumière ;
Et tous ces hauts pensers m'éblouissent... j'ai peur ;
Mais je me dis encor : « Non, tout n'est pas malheur. »



LE DIMANCHE DES RAMEAUX

Jour cher au pèlerin qui demande sa voie,
Dont l'aube à tout calvaire allume un peu de joie,
Beau jour, où les enfants, des rameaux dans leurs mains,
Se promènent bénis entre tous les humains !...

De sonores enfants les stalles étaient pleines,
Qui roulaient dans la nef d'innocentes haleines ;
Et Dieu seul entendit une plus humble voix
Qui chantait dans la foule et pleurait à la fois :

« Par le vent de l'exil de partout balayée,
Vraiment, je ne sais plus où je suis envoyée.
Oh ! les arbres du moins, ont du temps pour fleurir,
Pour répandre leurs fruits, pour monter, pour mourir.
Moi, je n'ai pas le temps ; ma tâche est trop pressée.
Dieu ! laissez-moi goûter la halte commencée ;
Dieu ! laissez-moi m'asseoir à l'ombre du chemin,
Mes enfants à mes pieds et mon front dans ma main !
Je ne peux plus marcher. Je viens... j'ai vu... je tombe.
Je n'ai pris qu'une fleur là-haut sur une tombe,
Des chapelets bénits pour ceux que nous aimons,
Et j'ai blessé mes pieds aux cailloux des grands monts.

« Dieu ! si je suis l'oiseau rasant la terre et l'onde,
Laissez-moi de mon fils presser la tête blonde ;
Mon fils ! grandi sans moi qui l'ai fait tout amour,
Sans moi, qui lui donnai tant d'âme avec le jour !
Dieu des faibles, mon Dieu ! si je suis votre fille,
Relevez mon passé dans ma jeune famille,
A mes tendres terreurs ne donnez pas raison,
Laissez-nous dans un port contempler l'horizon,

Dans ma précoce nuit allumez une aurore,
Défendez aux chemins de m'emmener encore,
Marquez de votre doigt une place pour nous,
Et ralliez le père aux enfants à genoux ! »

L'orgue se tut ; l'église éteignit sa lumière ;
Ma pensée en mon sein retomba prisonnière ;
Mais je ne sais quel charme en coulant à mon cœur
L'inonda de l'espoir qui brûlait dans le chœur.
Un vieillard me donna, tout ruisselant d'eau sainte,
L'un des mille rameaux dont verdoyait l'enceinte,
Et riche de ce buis qui riait dans ma main,
Du monde et de l'hiver je repris le chemin...



RENONCEMENT

Pardonnez-moi, Seigneur, mon visage attristé,
Vous qui l'aviez formé de sourire et de charmes ;
Mais sous le front joyeux vous aviez mis les larmes,
Et de vos dons, Seigneur, ce don seul m'est resté.

C'est le moins envié, c'est le meilleur peut-être.
Je n'ai plus à mourir à mes liens de fleurs ;
Ils vous sont tous rendus, cher auteur de mon être,
Et je n'ai plus à moi que le sel de mes pleurs.

Les fleurs sont pour l'enfant; le sel est pour la femme;
Faites-en l'innocence et trempez-y mes jours,
Seigneur ! quand tout ce sel aura lavé mon âme,
Vous me rendrez un cœur pour vous aimer toujours !

Tous mes étonnements sont finis sur la terre,
Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir
Pour atteindre à ses fruits protégés de mystère
Que la pudique mort a seule osé cueillir.

O Sauveur ! soyez tendre au moins à d'autres mères,
Par amour pour la vôtre et par pitié pour nous !
Baptisez leurs enfants de nos larmes amères,
Et relevez les miens tombés à vos genoux !



LES SANGLOTS

Ah ! l'enfer est ici ; l'autre me fait moins peur :
Pourtant le purgatoire inquiète mon cœur.

On m'en a trop parlé pour que ce nom funeste
Sur un si faible cœur ne serpente et ne reste ;

Et quand le flot des jours me défait fleur à fleur,
Je vois le purgatoire au fond de ma pâleur.

S'ils ont dit vrai, c'est là qu'il faut aller s'éteindre,
O Dieu de toute vie, avant de vous atteindre !

C'est là qu'il faut descendre et sans lune et sans jour,
Sous le poids de la crainte et la croix de l'amour,

Pour entendre gémir les âmes condamnées,
Sans pouvoir dire : « Allez, vous êtes pardonnées ! »

Sans pouvoir les tarir, ô douleur des douleurs !
Sentir filtrer partout les sanglots et les pleurs :

Se heurter dans la nuit des cages cellulaires
Que nulle aube ne teint de ses prunelles claires ;

Ne savoir où crier au Sauveur méconnu :
« Hélas ! mon doux Sauveur, n'étiez-vous pas venu ? »

Ah ! j'ai peur d'avoir peur, d'avoir froid ; je me cache
Comme un oiseau tombé qui tremble qu'on l'attache.

Je rouvre tristement mes bras au souvenir...
Mais c'est le purgatoire et je le sens venir !

C'est là que je me sens après la mort menée,
Comme une esclave en faute au bout de sa journée,

Cachant sous ses deux mains son front pâle et flétri,
Et marchant sur son cœur par la terre meurtri...

Ciel ! où m'en irai-je
Sans pieds pour courir ?
Ciel ! où frapperai-je
Sans clef pour ouvrir ?

Sous l'arrêt éternel repoussant ma prière,
Jamais plus le soleil n'atteindra ma paupière

Pour l'essuyer du monde et des tableaux affreux
Qui font baisser partout mes regards douloureux.

Plus de soleil ! Pourquoi ? Cette lumière aimée
Aux méchants de la terre est pourtant allumée.

Sur un pauvre coupable à l'échafaud conduit,
Comme un doux : « Viens à moi ! » l'orbe s'épanche et luit.

Plus de feu nulle part ! Plus d'oiseau dans l'espace !
Plus d'*Ave Maria* dans la brise qui passe !

Au bord des lacs taris plus un roseau mouvant,
Plus d'air pour soutenir un atome vivant !

Ces fruits que tout ingrat sent fondre sous sa lèvre,
Ne feront plus couler leur fraîcheur dans ma fièvre ;

Et de mon cœur absent qui viendra m'oppresser
J'amasserai les pleurs sans pouvoir les verser.

Ciel ! où m'en irai-je
Sans pieds pour courir ?
Ciel ! où frapperai-je
Sans clef pour ouvrir ?

Plus de ces souvenirs qui m'emplissaient de larmes,
Si vivants que toujours je vivrais de leurs charmes ;

Plus de famille au soir assise sur le seuil,
Pour bénir son sommeil chantant devant l'aïeul ;

Plus de timbre adoré dont la grâce invincible
Eût forcé le néant à devenir sensible !

Plus de livres divins comme effeuillés des cieux,
Concerts que tous mes sens écoutaient par mes yeux.

Ainsi, n'oser mourir quand on n'ose plus vivre,
Ni chercher dans la mort un ami qui délivre !

O parents ! pourquoi donc vos fleurs sur nos berceaux,
Si le ciel a maudit l'arbre et les arbrisseaux ?

Ciel ! où m'en irai-je
Sans pieds pour courir ?
Ciel ! où frapperai-je
Sans clef pour ouvrir ?

Sans la croix qui s'incline à l'âme prosternée,
Punie après la mort du malheur d'être née !

Mais quoi, dans cette mort qui se sent expirer,
Si quelque cri lointain me disait d'espérer !

Si dans ce ciel éteint quelque étoile pâlie
Envoyait sa lueur à ma mélancolie !

Si des yeux inquiets s'allumaient pour me voir !
Sous ces arceaux tendus d'ombre et de désespoir,

Ah ! ce serait ma mère intrépide et bénie,
Descendant réclamer sa fille assez punie !

Oui, ce sera ma mère, ayant attendri Dieu,
Qui viendra me sauver de cet horrible lieu

Et relever au vent de la jeune espérance
Son dernier fruit tombé, mordu par la souffrance.

Je sentirai ses bras si doux, si beaux, si forts,
M'étreindre et m'enlever dans ses puissants efforts ;

Je sentirai couler dans mes naissantes ailes
L'air pur qui fait monter les libres hirondelles,

Et ma mère, en fuyant pour ne plus revenir,
M'emportera vivante à travers l'avenir !

Mais avant de quitter les mortelles campagnes,
Nous irons appeler des âmes pour compagnes ;

Au fond du champ funèbre où j'ai mis tant de fleurs,
Nous abattre aux parfums qui sont nés de mes pleurs ;

Et nous aurons des voix, des transports et des flammes,
Pour crier : « Venez-vous ! » à ces dolentes âmes.

« Venez-vous vers l'été qui fait tout refleurir,
Où nous allons aimer sans pleurer, sans mourir !

« Venez, venez voir Dieu ! Nous sommes ses colombes,
Jetez là vos linceuls, les cieux n'ont plus de tombes ;

« Le sépulcre est rompu par l'éternel amour :
Ma mère nous enfante à l'éternel séjour ! »





ALPHONSE DE LAMARTINE

(1790-1869)



A travers les erreurs les plus décevantes, malgré cette tendance au panthéisme que l'on pressent dès les *Méditations*, Lamartine a gardé une sensibilité catholique qu'il retrouve toute vive dès qu'il revient à son enfance, à son pays natal, à sa mère. Trop souvent, il est vrai, elle s'évapore très vite en un spiritualisme vague où ses nobles qualités de vision s'anémient et se décolorent. Mais, dans ses œuvres les plus condamnables d'inspiration, les plus inquiétantes, comme *Jocelyn* et la *Chute d'un Ange*, des accents sublimes retentissent à la gloire du vrai Dieu personnel, providentiel et souverainement aimant de la théologe catholique, qui font regretter que Lamartine n'ait pas gardé intacte la foi de son enfance. Le Dogme lui eût donné la force et la précision qui lui firent trop souvent défaut.



LA PRÉSENCE RÉELLE

Souvent, lorsque des nuits l'ombre que l'on voit croître
De piliers en piliers s'étend le long du cloître,
Quand, après l'angélus et le repas du soir,
Les lévites épars sur les bancs vont s'asseoir,

Et que, chacun cherchant son ami dans le nombre,
On épanche son cœur à voix basse et dans l'ombre,
Moi qui n'ai point encore entre eux trouvé d'ami,
Parce qu'un cœur trop plein n'aime rien à demi,
Je m'échappe, et, cherchant ce confident suprême
Dont l'amour est toujours égal à ce qu'il aime,
Par la porte secrète en son temple introduit,
Je répands à ses pieds mon âme dans la nuit...

. . . .

Quand j'erre à pas muets dans ce profond asile,
Solitude de pierre, immuable, immobile,
Image du séjour par Dieu même habité,
Où tout est profondeur, mystère, éternité ;
Quand les rayons du soir, que l'Occident rappelle,
Eteignent aux vitraux leur dernière étincelle,
Qu'au fond du sanctuaire un feu flottant qui luit
Scintille comme un œil ouvert sur cette nuit,
Que la voix du clocher en son doux s'évapore,
Que, le front appuyé contre un pilier sonore,
Je le sens, tout ému du retentissement,
Vibrer comme une clef d'un céleste instrument,
Et que du faîte au sol l'immense cathédrale,
Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale,
Tel qu'un être animé, semble à la voix qui sort
Tressaillir et répondre en un commun transport ;
Et quand, portant mes yeux des pavés à la voûte,
Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute,

Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,
M'attire à lui, me parle un langage entendu,
Se communique à moi dans un silence intime
Et dans son vaste sein m'enveloppe et m'abîme,
Alors, mes deux genoux pliés sur le carreau,
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,
Les yeux tout éblouis de mille éclairs de flamme,
Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,
Et l'écoute et l'entends, voix à voix, cœur à cœur...
Ce qui se passe alors dans ce pieux délire,
Les langues d'ici-bas n'ont plus rien pour le dire.

. . . .

... Ainsi la nuit en vain sonne l'heure après l'heure,
Et, quand on vient fermer la divine demeure,
Quand, sur les gonds sacrés, les lourds battants d'airain
Tournent en ébranlant le caveau souterrain,
Je m'éloigne à pas lents, et ma main froide essuie
La goutte tiède encor de la céleste pluie...

(*Jocelyn.* Hachette, édit.)



L'ÉGLISE DE CAMPAGNE

Elle s'élève seule au bout du cimetière
Avec ses murs épais et bas, verdis de lierre,
Et ses ronces grimpant en échelle, en feston,
Jusqu'au chaume moussu qui lui sert de fronton.
On ne peut distinguer cette chaumière sainte
Qu'au plus grand abandon du petit champ d'enceinte
Où le sol des tombeaux, par la mort cultivé,
N'offre qu'un tertre ou deux tous les ans élevé,
Que recouvrent bientôt la mauve et les orties,
Premières fleurs toujours de nos cendres sorties,
Et qu'à l'humble clocher qui surmonte les toits
Et s'ouvre aux quatre vents pour répandre sa voix.

Ma demeure est auprès ; ma maison isolée
Par l'ombre de l'église est au midi voilée,
Et les troncs des noyers qui la couvrent du nord
Aux regards des passants en dérobent l'abord.
Des quartiers de granit que nul ciseau ne taille,
Tels que l'onde les roule, en forment la muraille :
Ces blocs irréguliers, noircis par les hivers,
De leur mousse natale y sont encor couverts ;
La joubarbe, la menthe, et les fleurs parasites
Que la pluie enracine aux parois décrépites,
Y suspendent partout leurs panaches flottants,
Et les font comme un pré reverdir au printemps.

Trois fenêtres d'en haut, par le toit recouvertes,
Deux au jour du matin, l'autre au couchant, ouvertes,
Se creusant dans le mur comme des nids pareils,
Reçoivent les premiers et les derniers soleils ;
Le toit, qui sur les murs déborde d'une toise,
A pour tuiles des blocs et des pavés d'ardoise,
Que d'un rebord vivant le pigeon bleu garnit,
Et sous les soliveaux l'hirondelle a son nid.
Pour défendre ce toit des coups de la tempête,
Des quartiers de granit sont posés sur le faîte,
Et, faisant ondoyer les tuiles et les bois,
Au vol de l'ouragan ils opposent leur poids.
Bien que si haut assise au sommet d'une chaîne,
Son horizon borné n'a ni grand ciel ni plaine :
Adossée aux parois d'un étroit mamelon,
Elle n'a pour aspect qu'un oblique vallon
Qui se creuse un moment comme un lac de verdure,
Pour donner au verger espace et nourriture,
Puis, reprenant sa pente et s'y rétrécissant,
De ravins en ravins avec les monts descend.
Les troncs noirs des noyers, un pan de roche grise,
L'herbe de mon verger, les murs nus de l'église,
Le cimetière avec ses sillons et ses croix,
Et puis, un peu de ciel, c'est tout ce que je vois.

(*Jocelyn.* Hachette, édit.)



L'AMOUR FILIAL

Béni sois-tu, mon cœur, et toi, ma foi divine,
De me parler si haut, si fort dans la poitrine !
En ce moment où l'œil ne voit que le trépas,
Que serais-je, grand Dieu, si vous ne parliez pas ?
Si de mon seul instinct l'infaillible espérance
Ne me répondait pas que tout n'est qu'apparence,
Qu'un peu d'argile ici sur l'argile jeté
N'ensevelit pas l'âme et l'immortalité ?
Que la vie, un moment détournée en sa course,
Ne s'anéantit pas en montant à sa source,
Ainsi que le rayon qui s'enfuit de nos yeux
Ne s'éteint pas là-haut en remontant aux cieux ?
Non ! tu vis, tu m'entends, tu me réponds, tu m'aimes;
Nos places ont changé, nos rapports sont les mêmes.
Ame qui fus ma mère, oh ! parle, parle-moi !
Ma conversation est au ciel avec toi.

Seulement, ici-bas, séparés par l'absence,
Nos cœurs qui se cherchaient souffraient de la distance ;
Tu m'entends maintenant de partout ; ton regard
Ne connaît plus ni lieu, ni retour, ni départ ;
Ton amour ne tient plus dans ce doux cœur de femme,
Mais comme une atmosphère enveloppe mon âme !...
Ainsi sur ce gazon mouillé de mes regrets,
Si je viens dans la nuit te pleurer de plus près,

Ce n'est pas que mon cœur rêve que cette cendre
Se réchauffe à mon souffle et puisse mieux m'entendre :
Non, c'est l'aveugle instinct de la tendre douleur
Qui mène à notre insu les pieds où va le cœur,
Et, dans l'illusion que le regret embrasse,
Nous fait chercher encor le pas où fut la trace...
Union si profonde et si forte des âmes,
Que Dieu seul peut de l'œil en démêler les trames ;
Que lui seul peut savoir, en sondant nos deux cœurs,
Si c'est toi qui survis, ou si c'est moi qui meurs...

(*Jocelyn*. Hachette, édit.)



LA PRIÈRE

Prière, ô voix surnaturelle
Qui nous précipite à genoux !
Instinct du ciel qui nous rappelle
Que la patrie est loin de nous !
Vent qui souffle sur l'âme humaine,
Et de la paupière trop pleine
Fait déborder l'eau de ses pleurs,
Comme un vent qui, par intervalles,
Fait pleuvoir les eaux virginales
Du calice incliné des fleurs !

Sans toi, que serait cette fange ?
Un morceau d'un impur limon,
Où l'homme après la brute mange
Les herbes qu'il tond du sillon.
Mais par toi son aile cassée
Soulève encore sa pensée
Pour respirer au vrai séjour,
La désaltérer dans sa course,
Et lui faire boire à sa source
L'eau de la vie et de l'amour !

Le cœur des mères te soupire,
L'air sonore roule ta voix,
La lèvre d'enfant te respire,
L'oiseau t'écoute aux bords des bois ;
Tu sors de toute la nature
Comme un mystérieux murmure
Dont les anges savent le sens ;
Et ce qui souffre, et ce qui crie,
Et ce qui chante, et ce qui prie,
N'est qu'un cantique aux mille accents.

O saint murmure des prières,
Fais aussi dans mon cœur trop plein,
Comme des ondes sur des pierres,
Chanter mes peines dans mon sein ;
Que le faible bruit de ma vie
En extase intime ravie,

S'élève en aspirations ;
Et fais que ce cœur que tu brises,
Instrument des célestes brises,
Eclate en bénédictions !

(*Jocelyn*, fragment des *Laboureurs*.
Hachette, édit.)



LA FOI

Cette foi qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas ! il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage,
Les pères et les fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil,
Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil ;
Comme le lait de l'âme en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous des lèvres d'une mère ;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison ;
Son flambeau dans les cœurs précéda la raison.
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole
Et, sous l'œil maternel, germant à son insu,
Il la sent dans son cœur croître avec la vertu.

Ah ! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère ;
Sans doute, dès l'enfance offerte à nos regards,
Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,
Comme les purs rayons de la céleste flamme,
Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,
De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs ;
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein longtemps germer avant d'éclore ;
Et, quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité.

Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière !
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur !
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur !
Hélas ! je n'ai que toi : dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres ;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau ;
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière,
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir !

(*La Foi*, XXIe Méditation. Hachette, édit.)



LE DIEU VIVANT

Dieu dit à la Raison : Je suis celui qui suis :
Par moi seul enfanté, de moi-même je vis ;
Tout nom qui m'est donné me voile ou me profane,
Mais pour me révéler le monde est diaphane.
Rien ne m'explique, et seul j'explique l'univers ;
On croit me voir dedans, on me voit à travers ;
Ce grand miroir brisé, j'éclaterais encore !
Eh ! qui peut séparer le rayon de l'aurore ?
Celui d'où sortit tout contenait tout en soi ;
Ce monde est mon regard qui se contemple en moi.
. . . .

Si quelqu'un parmi vous, adorant sa pensée,
Dit : Des Cieux, devant moi, la voûte s'est baissée,
L'invisible à mes yeux visible est apparu !
Agrandissez l'idée à ceux qui l'auront cru ;
Que ce soit en dormant, dans un songe de l'âme,
Dans la nuée en feu, dans l'onde ou dans la flamme,
Dans le frisson sacré qui fait transir la peau,
Au fond du firmament, transparent comme l'eau,
Dans les lettres de feu qu'écrit au ciel l'étoile ;
De quelque nom divin qu'un fétiche se voile,
Quand pour me découvrir le ciel se fût fendu,
Dans l'œil matériel Dieu n'est pas descendu.
Celui qui contient tout dans sa nature immense
Ne descend qu'en rayon dans votre intelligence !

Le regard de la chair ne peut pas voir l'esprit !
Le cercle sans limite en qui tout est inscrit
Ne se concentre pas dans l'étroite prunelle ;
Quelle heure contiendrait la durée éternelle ?
Nul œil de l'infini n'a touché les deux bords.
Elargissez les cieux, je suis encor dehors !...

. . . .

. . . .

Mais selon sa grandeur chaque être me mesure,
Les fourmis au ciron et l'homme à la nature,
Et les soleils, pour qui le siècle est un moment,
A ces mondes de feu, poudre du firmament !
Chacun, de mon ouvrage impalpable parcelle,
Réfléchit de moi-même une pâle étincelle ;
Je franchis chaque temps, je dépasse tout lieu.
Hommes ! l'infini seul est la forme de Dieu.

. . . .

. . . .

Ce que nous appelons le temps n'est que figure ;
Ce qui n'a point de fin n'a rien qui le mesure.
L'être de Jéhova n'a ni siècle ni jours,
Son jour est éternel et s'appelle toujours !
Son œuvre dans les cieux, qui n'est que sa pensée,
N'est donc jamais finie et jamais commencée ;
Pour qui n'a pas d'hier il n'est pas d'aujourd'hui ;
Tout ce qu'il porte en soi ne date que de lui.

Le temps, qui n'a de sens qu'en la langue des hommes
Ne nomme qu'ici-bas la minute où nous sommes ;
Mais, au-delà des temps et de l'humanité,
Le nom de toute chose est un : Eternité !

. . . .

. . . .

Trouvez Dieu : son idée est la raison de l'être ;
L'œuvre de l'univers n'est que de le connaître.
Vers celui dont le monde est l'émanation
Tout ce qu'il a créé n'est qu'aspiration.
L'éternel mouvement qui régit la nature
N'est rien que cet élan de toute créature
Pour conformer sa marche à l'éternel dessein,
Et s'abîmer toujours plus avant dans son sein !
Le murmure vivant de la pensée entière
N'est que l'écho confus d'une immense prière :
De la mer qui mugit aux sources du vallon,
Tout exhale un soupir, tout balbutie un nom ;
Ce mot, qui dans le ciel d'astre en astre circule,
Tout l'épelle ici-bas, l'homme seul l'articule.
L'Océan a sa masse et l'astre sa splendeur,
L'homme est l'être qui prie, et c'est là sa grandeur !
La parole, sublime et divin phénomène,
Mystère où dans un son s'incarne une âme humaine,
Ne fut ravie à l'ange et prêtée à nos sens
Que pour incarner Dieu dans de mortels accens.

Si la langue n'eût pas proféré ce symbole,
L'inutile matière eût perdu la parole.
Mais du jour du grand mot jusqu'au dernier des jours,
Le nom qui remplit tout la remplira toujours.
C'est l'instrument qui sert la parole immortelle,
Qui lit dans la nature et qui bénit pour elle.
Des entrailles du globe à ces lettres de feu,
L'œuvre du genre humain, c'est de trouver son Dieu!...

. . . .

. . . .

Selon le jour d'en haut que chaque âge ravive,
Qu'en son cœur plus avant chaque peuple l'écrive!
Enseignez à l'enfant le nom du Père au Ciel,
Comme on met sur leur lèvre une goutte de miel,
Pour qu'ils goûtent, sortant du ventre de leur mère,
Quelque chose de doux avant leur vie amère!...
La mère à ses petits fera bégayer Dieu
En leur montrant du doigt l'invisible en tout lieu :
Et ce sera le mot, quelque son qui le nomme,
Par qui dans l'univers l'homme saluera l'homme!
Le nom qu'appellera l'innocent en témoin,
Qui dans l'œil du coupable éclatera de loin,
Que le juste outragé, mais fort de confiance,
Frappera sur son sein comme une conscience,
Qu'opposera le faible à son persécuteur,
Que la veuve et l'enfant auront pour leur tuteur,

Le lépreux pour ami, l'esclave pour son juge,
L'indigent pour foyer, le banni pour refuge,
Que les infortunés, du fond de leurs douleurs,
Verront comme un rayon luire à travers leurs pleurs,
Et, quand l'homme expirant s'éteindra sur sa couche,
Que les anges viendront enlever sur sa bouche !

. . . .

. . . .

Entre chaque soleil bénissez-le trois fois.
Rassemblez-vous plusieurs, et confondez vos voix ;
Non pour que cette voix, par le nombre grossie,
Aille frapper plus fort son oreille endurcie :
Lui dont l'oreille entend l'hysope végéter,
Et les pas des fourmis, et le cœur palpiter,
N'a pas besoin d'écho qui remplisse son temple ;
Mais pour que vous soyez l'un à l'autre en exemple,
Que l'adoration de tous brûle en commun
Et que celui dont l'œil goûte mieux ses merveilles,
Et dont plus de parfum embaume les corbeilles,
Prête à ceux dont la voix cherche en vain des accens
La paille de son feu pour allumer l'encens !
Choisissez entre vous les plus douces des âmes,
Les enfans, les vieillards, les malades, les femmes,
Ceux qui sentent le plus et gémissent le mieux,
Qui vers le firmament lèvent le plus les yeux :
Qu'ils parlent pour le peuple à l'invisible père,
Pour que sous le soleil la famille prospère

Et que sa volonté, dans la création,
S'accomplisse avec joie et bénédiction !
Qu'ils prennent à l'envi, pour former leurs cantiques,
Tout ce que la nature a d'accens magnifiques,
A la mer son murmure, au nuage l'éclair,
Et ses plaintes à l'onde et ses soupirs à l'air,
Et sa lumière à l'aube et son souffle à la rose ;
Que leur enthousiasme anime toute chose,
Et présente liée, ainsi qu'un moissonneur,
Sa gerbe de parfums aux genoux du Seigneur.

(*La Chute d'un Ange*, VIII[e] Vision. Hachette, édit.)





VICTOR HUGO
(1802-1885)



Hugo, non plus que Lamartine, malgré son orgueil insensé et sa tendance au panthéisme, — inclination tout intellectuelle, — n'a jamais cessé de croire, au fond de lui-même, au Dieu personnel, à la divinité du Christ. Hugo, même, de sensibilité plus populaire que Lamartine, avait une foi plus précise. C'est surtout dans la *Fin de Satan* et *Dieu*, en dépit de l'utopie des conceptions et des préjugés d'anticléricalisme, qu'éclate cette vérite. Tout ou presque tout le chapitre intitulé *Jésus-Christ* respire l'adoration du Christ fils de Dieu ; le public connait à peine ces pages ; elles ne sont pas encore dans les anthologies ; et cependant Hugo, avec les *Pauca meæ*, n'a peut-être rien écrit de plus sublime...



PREMIÈRE RENCONTRE DU CHRIST AVEC LE TOMBEAU

En ce temps-là, Jésus était dans la Judée ;
Il avait délivré la femme possédée,
Rendu l'ouïe aux sourds et guéri les lépreux ;
Les prêtres l'épiaient et parlaient bas entre eux.
Comme il s'en retournait vers la ville bénie,
Lazare, homme de bien, mourut à Béthanie.

Marthe et Marie étaient ses sœurs ; Marie, un jour,
Pour laver les pieds nus du maître plein d'amour,
Avait été chercher son parfum le plus rare.
Or, Jésus aimait Marthe et Marie et Lazare.
Quelqu'un lui dit : Lazare est mort.

Le lendemain,
Comme le peuple était venu sur son chemin,
Il expliquait la loi, les livres, les symboles,
Et, comme Elie et Job, parlait par paraboles.
Il disait : — Qui me suit, aux anges est pareil.
Quand un homme a marché tout le jour au soleil
Dans un chemin sans puits et sans hôtellerie,
S'il ne croit pas, quand vient le soir, il pleure, il crie ;
Il est las ; sur la terre il tombe haletant.
S'il croit en moi, qu'il prie, il peut au même instant
Continuer sa route avec des forces triples. —
Puis il s'interrompit, et dit à ses disciples :
— Lazare, notre ami, dort ; je vais l'éveiller. —
Eux dirent : — Nous irons, maître, où tu veux aller.—
Or, de Jérusalem, où Salomon mit l'arche,
Pour gagner Béthanie, il faut trois jours de marche.
Jésus partit. Durant cette route souvent,
Tandis qu'il marchait seul et pensif en avant,
Son vêtement parut blanc comme la lumière.

Quand Jésus arriva, Marthe vint la première,
Et, tombant à ses pieds, s'écria tout d'abord :

— Si nous t'avions eu, maître, il ne serait pas mort.
Puis reprit en pleurant : — Mais il a rendu l'âme.
Tu viens trop tard. Jésus lui dit : — Qu'en sais-tu, femme ?
Le moissonneur est seul maître de la moisson.

Marie était restée assise à la maison.

Marthe lui cria : — Viens, le maître te réclame.
Elle vint. Jésus dit : — Pourquoi pleures-tu, femme ?
Et Marie à genoux lui dit : — Toi seul es fort.
Si nous t'avions eu, maître, il ne serait pas mort.
Jésus reprit : — Je suis la lumière et la vie.
Heureux celui qui voit ma trace et l'a suivie !
Qui croit en moi vivra, fût-il mort et gisant. —
Et Thomas, appelé Didyme, était présent.
Et le Seigneur, dont Jean et Pierre suivaient l'ombre,
Dit aux juifs accourus pour le voir en grand nombre :
— Où donc l'avez-vous mis ? — Ils répondirent : Vois,
Lui montrant de la main, dans un champ, près d'un bois,
A côté d'un torrent qui dans les pierres coule,
Un sépulcre.

Et Jésus pleura.

Sur quoi la foule
Se prit à s'écrier : — Voyez comme il l'aimait !
Lui qui chasse, dit-on, Satan et le soumet,
Eût-il, s'il était Dieu, comme on nous le rapporte,
Laissé mourir quelqu'un qu'il aimait de la sorte ?

Or, Marthe conduisit au sépulcre Jésus.
Il vint. On avait mis une pierre dessus.
— Je crois en vous, dit Marthe, ainsi que Jean et Pierre
Mais voilà quatre jours qu'il est sous cette pierre.

Et Jésus dit : — Tais-toi, femme, car c'est le lieu
Où tu vas, si tu crois, voir la gloire de Dieu. —
Puis il reprit : — Il faut que cette pierre tombe. —
La pierre ôtée, on vit le dedans de la tombe.

Jésus leva les yeux au ciel et marcha seul
Vers cette ombre où le mort gisait dans son linceul,
Pareil au sac d'argent qu'enfouit un avare.
Et, se penchant, il dit à haute voix : Lazare !

Alors le mort sortit du sépulcre ; ses pieds
Des bandes du linceul étaient encor liés ;
Il se dressa debout le long de la muraille ;
Jésus dit : — Déliez cet homme, et qu'il s'en aille. —
Ceux qui virent cela crurent en Jésus-Christ.

Or, les prêtres, selon qu'au livre il est écrit,
S'assemblèrent, troublés, chez le préteur de Rome ;
Sachant que Christ avait ressuscité cet homme,
Et que tous avaient vu le sépulcre s'ouvrir,
Ils dirent : — Il est temps de le faire mourir.

(*La Légende des Siècles*. Hetzel, édit.)



CELUI QUI EST VENU

... Or, il était alors question dans les villes
De quelqu'un d'étonnant ; d'un homme radieux
Que les anges suivaient de leurs millions d'yeux.

Cet homme, qu'entourait la rumeur grossissante,
Semblait un Dieu faisant sur terre une descente ;
On eût dit un pasteur rassemblant ses troupeaux ;
Les publicains, assis au bureau des impôts,
Se levaient s'il passait, quittant tout pour le suivre ;
Cet homme, paraissant hors de ce monde vivre,
Tandis qu'autour de lui la foule remuait,
Avait des visions dont il restait muet ;
Il entrait aux cités, fuyait aux solitudes,
Et laissait un rayon dans l'œil des multitudes ;
Les paysans, le soir, de sa lueur troublés,
Le regardaient de loin marcher le long des blés,
Et sa main qui s'ouvrait et devenait immense
Semblait jeter aux vents de l'ombre une semence.

On racontait sa vie, et qu'il avait été
Par une vierge au fond d'une étable enfanté
Sous une claire étoile et dans la nuit sereine ;
L'âne et le bœuf, pensifs, l'ignorance et la peine,
Etaient à sa naissance, et sous le firmament
Se penchaient, ayant l'air d'espérer vaguement ;
On contait qu'il avait une raison profonde,
Qu'il était sérieux comme celui qui fonde...

... Il n'était pas docteur, mais il était savant ;
Il conversait avec les faces inconnues
Que l'homme endormi voit en rêve dans les nues ;
Des lumières venaient lui parler sur les monts ;
Il lavait les péchés ainsi que des limons,
Et délivrait l'esprit de la fange charnelle ;
Satan fuyait devant l'éclair de sa prunelle ;
Ses miracles étaient l'expulsion du mal ;
Il calmait l'ouragan, haranguait l'animal,
Et parfois il faisait naître à ses pieds des roses.
Et sa mère en son cœur gardait toutes ces choses.
Des mort blêmes, depuis quatre jours inhumés,
Se dressaient à sa voix ; et pour les affamés
Les pains multipliés sortaient de ses mains pures...
... Quelques hommes, de ceux qui ne savent pas lire,
De pauvres pâtres, pris d'on ne sait quel délire
Et du ravissement de l'entendre parler,
Le suivaient, l'aimaient tant qu'il les faisait trembler,
Et le montraient au peuple en disant : C'est le maître.
L'un d'eux, vieillard, semblait près de cet homme naît[re]
Et le plus jeune, enfant, avait l'air près de lui
D'un sombre aïeul pensif, gravement ébloui.
Humbles, ils lui tendaient leurs cœurs comme des urne[s]
Et ces hommes, pareils à des lampes nocturnes
Adorant un soleil dans une vision,
Etaient devant ce maître en contemplation,
Et l'entouraient, ainsi qu'une auréole d'âmes.

(*La Fin de Satan.* Hetzel, édit.)

DEUX DIFFÉRENTES MANIÈRES D'AIMER

C'est l'heure où le ramier rentre au nid et se tait.
Une femme se hâte en une rue étroite ;
Elle regarde à gauche, elle regarde à droite,
Et marche. S'il faisait moins sombre au firmament,
On pourrait à ses doigts distinguer vaguement
Le cercle délicat des bagues disparues.
Son pied blanc n'est pas fait pour le pavé des rues ;
Elle porte un long voile aux plis égyptiens
Pleins de rayons nouveaux et de parfums anciens ;
Jeune et blonde, elle est belle entre toutes les femmes ;
Elle a dans l'œil des pleurs semblables à des flammes ;
C'est Madeleine, sœur de Lazare.

Elle court.
Près de son pas céleste un oiseau serait lourd.
Où va-t-elle ?
Il est nuit et personne ne passe.

Une lumière brille en une maison basse.

Une autre femme, grave, est debout sur le seuil.
Son front est gris ; elle est sévère sans orgueil,
Douce comme un enfant et grande comme un sage.
Elle pleure et médite ; on voit sur son visage
L'âpre acceptation du sacrifice noir ;
On dirait la statue en larmes du devoir :

Le cœur tremblant s'appuie en elle à l'âme forte ;
C'est la mère.

Elle a l'air de garder cette porte.

Madeleine l'aborde, et presque avec des cris
Lui parle, et s'épouvante, et tord ses bras meurtris.
— Mère, ouvre-moi. Je viens. Il s'agit de sa vie.
Me voici. J'ai couru de peur d'être suivie.
On creuse l'ombre autour de ton fils. Je te dis
Que je sens fourmiller les serpents enhardis.
J'ai connu les démons, du temps que j'étais belle,
Je sais ce que l'enfer met dans une prunelle ;
Je viens de voir passer Judas ; cela suffit.
C'est un calculateur de fraude et de profit ;
C'est un monstre. Ouvre-moi que j'entre chez le Maître.
Le temps presse. Il sera trop tard demain peut-être.
Il faut que ce soir même il fuie, et que jamais
Il ne revienne ! ô mère ! et, si tu le permets,
Je vais l'emmener, moi ! Ces prêtres sont infâmes !
Manquer sa mission, ne point sauver les âmes,
Que nous importe, à nous les femmes qui l'aimons !
Il sera mieux avec les tigres dans les monts
Que dans Jérusalem avec les prêtres. Mère,
Qu'il renonce au rachat des hommes, sa chimère,
Qu'il fuie ! Oh ! n'est-ce pas ? nous baisons ses talons,
Et qu'il vive, voilà tout ce que nous voulons.
Ces Juifs l'égorgeront ! Demande à ma sœur Marthe
Si c'est vrai, s'il n'est pas nécessaire qu'il parte.

Laisse-moi l'arracher à son affreux devoir !
Oh ! te figures-tu cela, mère ? le voir
Saisi, lié, tué peut-être à coups de pierre !
O Dieu ! le voir saigner, lui, ce corps de lumière !
Ouvre-moi. Je sais bien qu'il est dans la maison
Puisque je vois sa lampe à travers la cloison.
O mère, laisse-moi l'implorer pour que vite
Il s'en aille et s'échappe, et qu'il prenne la fuite !
A quoi songes-tu donc que tu ne réponds rien ?
Si tu veux, à nous deux nous le sauverons bien !
Veux-tu te joindre à moi pour arracher notre ange
Au gouffre monstrueux de ce devoir étrange,
Aux bourreaux, à Judas, son hideux compagnon ?

La mère, en sanglotant, lui fait signe que non.

(*La Fin de Satan*. Hetzel, édit.)



APRÈS LA PÂQUE

On était aux grands jours où le temple flamboie,
Où les petits enfants s'éveillent pleins de joie ;
La Pâque était venue. On avait dans les fours
Cuit les pains sans levain qu'on vend aux carrefours.

Or, Jésus-Christ était sur la montagne obscure,
Au lieu même où plus tard fut un temple à Mercure
Bâti par Adrien, détruit par Constantin.

C'était le soir. Jésus avait dit le matin
Aux disciples rangés autour de lui :

— Vous, Jacques,
Vous, Pierre, vous, Thomas, voici le jour de Pâques ;
Vous irez dans la ville où des gens passeront ;
Vous trouverez un homme ayant sa cruche au front ;
A l'endroit où cet homme ira, quel qu'il puisse être,
Vous irez à sa suite, et vous direz : — Le Maître
Vient faire ici la Pâque. — Et pour cette raison,
Cet homme, quel qu'il soit, donnera sa maison.
Il sied que Dieu toujours nous mène où bon lui semble.
Et nous célébrerons la Pâque tous ensemble. —

Et cela s'était fait ainsi qu'il l'avait dit.

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit, dans le livre où pas un mot ne change,
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'ang
Le lion, et le bœuf, et l'aigle, et le ciel bleu ;
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme ;
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime ;
Chaque page y frémit sous le frisson sacré ;
Et c'est pourquoi la terre a dit : Je le lirai !
Les peuples qui n'ont pas ce livre, le mendient,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient.

(*La Fin de Satan*. Hetzel, éditeur.)

ECCE HOMO

... C'était le jour de Pâque, une coutume
Fort ancienne, où les Juifs et Rome étaient d'accord,
Que le peuple, parmi les condamnés à mort,
Choisît un criminel auquel on faisait grâce.
Près du palais, lieu sombre où la foule s'entasse,
Se pressait, comme autour des ruches les essaims,
Le peuple de la ville et des cantons voisins,
Qu'un licteur contenait du manche de sa hache.

Les paysans, menant par la corde leur vache,
Les femmes apportant au marché leurs paniers,
Devant le seuil, gardé par douze centeniers,
S'arrêtaient, éclairés par l'aurore vermeille.
La rumeur de la fête avait depuis la veille
Vers les quatre coteaux de Sion dirigé
Les habitants d'Aser et ceux de Bethphagé,
Ceux de Naïm et ceux d'Emath ; et sur la place
Chaque faubourg avait versé sa populace.

On y voyait aller et venir, sans bâton,
Gais, l'œil joyeux, les gens qui jadis, disait-on,
Blêmes et mendiants aux portes des boutiques,
Etaient aveugles, sourds, boiteux, paralytiques,
Et que l'homme appelé le Christ avait guéris.
C'était la même foule aux tumultueux cris

Qui, naguère, agitant au vent des branches vertes,
Et les âmes au ciel toutes grandes ouvertes,
Battant des mains, chantant des cantiques, courait
Dans les chemins devant Jésus de Nazareth.
Plusieurs l'avaient béni comme un dieu qu'on écoute ;
Et, pour avoir jeté leurs manteaux sur la route,
Ils avaient de la terre encore à leurs habits.

Deux hastati de Rome, aux casques bien fourbis,
Se promenaient devant la porte du prétoire ;
Et des marchandes d'eau vendaient au peuple à boire,
Et les petits enfants jouaient aux osselets.

Tout à coup apparut sur le seuil du palais
Christ couronné d'épine et vêtu d'écarlate ;
Il avait un roseau dans la main, et Pilate,
Le leur montrant, leur dit : — Voilà l'homme.

Le Christ
Se taisait, l'œil au ciel.

Et Pilate reprit :
— C'est aujourd'hui qu'on laisse un misérable vivre.
Peuple, lequel des deux veux-tu que je délivre :
Barrabas, ou Jésus nommé Christ ?

— Barrabas !
Cria le peuple.

Alors, au-dessous de leurs pas,

Ils crurent tous entendre on ne sait quel tonnerre
Rouler... C'était quelqu'un qui riait sous la terre.

Ainsi jugeaient les Juifs sous l'œil froid des Romains.

Ponce-Pilate songe et se lave les mains.



LA MARCHE AU SUPPLICE

La première heure allait finir quand de la geôle
Jésus sortit, portant une croix sur l'épaule ;
On avait délié les cordes du poignet ;
Ayant été battu de verges, il saignait ;
On le huait ; la loi frappe, le peuple accable ;
La croix, démesurée, écrasante, implacable,
Dont la cognée à peine avait taillé les nœuds,
Etait faite d'un bois féroce et vénéneux
Et qui semblait avoir déjà commis des crimes.
La foule, allant, courant, mangeant les pains azymes,
Chantant, montrait les poings à Christ, des deux côtés
De la route où tremblaient ses pieds ensanglantés ;
Des vierges, reflétant l'aube sur leur visage,
L'insultaient, et battaient des mains sur son passage,
Et riaient des cailloux déchirant ses talons ;
Et Christ marchait, voyant des têtes d'enfants blonds
Aux portes des maisons, pour la fête fleuries.

Quelques disciples, fronts baissés, les trois Maries,
Sa mère, le suivaient de loin dans le trajet.
L'œil sinistre de Jean dans le ciel noir plongeait.
Le jour, blême, fuyait. L'attente était profonde.

Quatre anges se tenaient aux quatre coins du monde
Ces anges arrêtaient au vol les quatre vents
Pour qu'aucun vent ne pût souffler sur les vivants,
Ni troubler le sommet des montagnes de marbre,
Ni soulever un flot, ni remuer un arbre...



Depuis ce jour, pareille à celui qui rend compte,
La morne humanité, sur qui pèse la honte
Des justes condamnés et des méchants absous,
Est comme renversée en arrière au-dessous
D'une vision triste, éternelle et terrible.
Un calvaire apparaît dans la nuée horrible
Que tout le genre humain regarde fixement ;
Une lividité de crâne et d'ossement
Couvre ce mont difforme où monte un homme pâle.
L'homme porte une croix, et l'on entend son râle ;
Ses pieds dans les cailloux saignent ; ses yeux noyés
Pleurent, pleins de crachats qu'on n'a pas essuyés ;
Le sang coule et noircit ses cheveux sur sa tempe ;
Et l'homme, que la croix accable, tombe, rampe,
Se traîne, et sur ses mains retombe, et par moment
Ne peut plus que lever son front lugubrement.

Et l'œil du genre humain frémissant continue
De regarder monter cet homme dans la nue.
Une tourbe le suit ; il arrive au plateau ;
D'infâmes poings crispés arrachent son manteau ;
Cris féroces : va donc ! pas de miséricorde !
Il va, montrant son dos rouge de coups de corde,
Hué par l'aboîment et mordu par les crocs
D'on ne sait quel vil peuple, envieux des bourreaux ;
Au milieu des affronts il est comme une cible.
On étend l'homme, nu comme un Adam terrible,
Sur le gibet qu'il a traîné dans le chemin ;
On enfonce des clous dans ses mains ; chaque main
Jette un long flot de sang à celui qui le cloue,
Et le bourreau blasphème en essuyant sa joue ;
La foule rit. On cloue, après les mains, les pieds ;
Le marteau maladroit meurtrit ses doigts broyés ;
On appuie à son front la couronne d'épines ;
Puis, entre deux bandits expiant leurs rapines,
On élève la croix en jurant, en frappant,
En secouant le corps qui se disloque et pend ;
Le sang le long du bois en ruisseaux vermeils coule ;
Et la mère est en bas qui pleure, et cette foule
Rit : — Voyons, Dieu Jésus, descend de cette croix! —
Une éponge de fiel se dresse. — As-tu soif ? bois ! —
Le peuple horrible a l'air du loup dans le repaire ;
Et le grand patient dit : — Pardonnez-leur, Père ;
Car ces infortunés ne savent ce qu'ils font.

Et voici que la terre avec le ciel se fond.
Nuit ! ô Nuit ! tout frémit, même le prêtre louche.
Et soudain, à ce cri qui sort de cette bouche :
— Elohim ! Elohim ! lamma sabacthani ! —
On voit un tremblement au fond de l'infini,
Et comme un blême éclair qui tressaille et qui sombre
Dans l'immobilité formidable de l'ombre.

Et pendant que les cœurs, les mains jointes, les yeux,
Sont éperdus devant ce gibet monstrueux,
Pendant que, sous la brume épouvantable où tremble
Ce crime qui contient tous les crimes ensemble,
Brume où Judas recule, où chancelle la croix,
Où le centurion s'étonne et dit : je crois !
Pendant que, sous le poids de l'action maudite,
Sous Dieu saignant, l'effroi du genre humain médite,
Des voix parlent, les faits sont par l'ombre obscurcis,
La pitié se déchire en lugubres récits.
La tradition, fable errante qu'on recueille,
Entrecoupée ainsi que le vent dans la feuille,
Apparaît, disparaît, revient, s'évanouit :
Et, tournoyant sur l'homme en cette étrange nuit,
La légende sinistre, éparse dans les bouches,
Passe, et dans le ciel noir vole en haillons farouches ;
Si bien que cette foule humaine a la stupeur
Du fait toujours présent là-haut dans la vapeur,
Vrai, réel, et pourtant traversé par des rêves.

. . . .

Ainsi, sur ce troupeau frémissant, immobile,
Lugubre et stupéfait, qu'on nomme Humanité,
Tombent, du fond de l'ombre et de l'éternité,
On ne sait quels flambeaux de chimère et d'histoire
Et de songe, où l'enfer mêle sa lueur noire ;
Et l'homme a peur du ciel qui saigne à l'Orient ;
Et l'ouragan est plein de spectres s'écriant :
O nations ! Le meurtre éternel se consomme !
Et, parmi tous les mots que peut prononcer l'homme,
Pas un, si frémissant qu'il fût, ne suffirait
A peindre cette horreur de tombe et de forêt,
Le sourd chuchotement des quatre évangélistes
Et l'agitation des grandes ailes tristes
Qu'en ce gouffre de deuil et de rébellion
Dressent l'aigle, le bœuf, l'archange et le lion.

*
* *

Dix-huit cents ans ont pu s'écouler sans que l'homme,
Autour duquel mouraient Byzance, Athène et Rome,
Et passait Charlemagne et montait Mahomet,
Ait quitté du regard cette croix, ce sommet,
Cette blancheur sanglante, et ces lueurs divines
Sous l'entrelacement monstrueux des épines,
Et sans qu'il ait cessé d'entendre un seul moment
L'immense cri jeté dans le noir firmament
Et lisible à jamais sur ce sombre registre,
Et le déchirement du grand voile sinistre,

Et, dans l'obscurité consciente, au-dessus
De ce gibet où pend l'être appelé Jésus,
Au-dessus des songeurs étudiant les bibles,
Le sanglot effrayant des bouches invisibles.

(*La Fin de Satan*. Hetzel, édit.)



LA RÉDEMPTION

Dieu, que l'homme coupable appelait, s'est penché,
Et, voyant l'univers sanglant, mort, desséché,
Et songeant, pour lui-même et pour lui seul sévère,
Que pour sauver un monde il suffit d'un calvaire,
Il a dit : Va, mon fils ! Et son fils est allé.

Rédemption ! Mystère ! O Grand Christ étoilé !
Soif du crucifié, d'amertume assouvie !
Linceul dont tous les plis font tomber de la vie !...
... Œil mourant de Jésus dont l'éternité luit !
O pardon ! O pitié de l'Azur pour la nuit !
Paix céleste qui sort de toutes les clémences !
O mont mystérieux des oliviers immenses !
Après le créateur, le sauveur s'est montré.
Le sauveur a veillé pour tous les yeux, pleuré
Pour tous les pleurs, saigné pour toutes les blessures.
Les routes des vivants, hélas ! ne sont pas sûres,
Mais Christ, sur le poteau du fatal carrefour,
Montre d'un bras la nuit et de l'autre le jour !

Oh ! vous l'avez cherché sans l'entrevoir, sibylles,
Ce Dieu mystérieux des azurs immobiles !
Filles des visions, toi sous l'arche d'un pont,
Marto ; toi guettant l'œuf que la chouette pond,
Albunée, et brûlant une torche de cire ;
Toi, celle de Phrygie, épouvante d'Ancyre,
Parlant à l'astre et, pâle, écoutant s'il répond ;
Celle d'Imbrasia ; celle de l'Heïlespont,
Qui se dresse déesse et qui retombe hyène ;
Toi Tiburtine ; et toi la rauque Libyenne,
Criant : Treize ! essayant la loi du nombre impair ;
Toi dont le regard fixe inquiétait Vesper,
Larve d'Endor ; et toi, les dents blanches d'écume,
Les deux seins nus, ô folle effrayante de Cume ;
Chaldéenne, filant un invisible fil ;
Sardique à l'œil de chèvre, au tragique profil ;
Toi, maigre et toute nue au soleil, Erythrée,
D'azur et de lumière et d'horreur pénétrée ;
Toi, Persique, habitant un sépulcre détruit,
O face à qui parlaient les passants de la nuit
Et les échevelés qui se penchent dans l'ombre,
Toi mangeant du cresson dans ta fontaine sombre,
Delphique ; âpres esprits, toutes, vous eûtes beau
Hurler, frapper le vent, remuer le tombeau,
Rouler vos fauves yeux dans la profondeur noire,
Nulle de vous n'a vu clairement dans sa gloire
Ce grand Dieu du pardon sur la terre levé.
Sainte Thérèse, avec un soupir, l'a trouvé...

Clémence ! mot formé de toutes les étoiles !
Dieu ! Ciel de tous les yeux ! port de toutes les voiles !
Jamais, brume ou tempête, et quel que soit le vent,
L'asile n'est fermé tant que l'homme est vivant ;
Toute lèvre est reçue au céleste ciboire ;
Le sang du Sauveur coule et toute âme y peut boire ;
Si ténébreux que soit l'homme qui va partir,
A l'heure de la mort un cri de repentir,
Un appel à la foi que le tombeau recrée,
Un regard attendri vers la lueur sacrée,
Vers ce qu'on insultait et ce qu'on dénigrait,
Un sanglot, moins encore, un soupir, un regret,
De l'âme détestant sa tache originelle,
Suffit pour qu'elle échappe à la peine éternelle...

. . . .

L'homme n'a qu'à pleurer pour retrouver son père.
Le malheur lui dit : Crois. La mort lui crie : Espère !
Qu'il se repente, il tient la clef d'un sort meilleur :
Dieu lui remplace, après l'épreuve et la douleur,
Le paradis des fleurs par l'Eden des étoiles.
Eve, à ta nudité Marie offre ses voiles ;
L'ange au glaive de feu rappelle Adam proscrit ;
L'âme arrive portant la croix de Jésus-Christ ;
L'éternel près de lui fait asseoir l'immortelle...

(*Dieu*. Hetzel, édit.)





PAUL VERLAINE
(1844-1896)



Les poèmes de Verlaine chantent dans toutes les mémoires. Mais ils ne seront jamais trop répandus. Nul avant Verlaine n'a su rendre les accents du repentir, la langueur, les nostalgies et les fièvres d'une âme qui vit loin de son Dieu ; il n'y a plus là ni rhétorique ni imitation des psaumes, mais les cris et les balbutiements de l'âme exilée ; ce sont les plaintes les plus directes, les ferveurs les plus nues que nous possédions ; œuvre unique dans la littérature ; il faut remonter aux poètes franciscains pour trouver de tels accents d'amour pour l'Epoux divin.



LES FAUX BEAUX JOURS

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme,
Et les voici vibrer aux cuivres du couchant.
Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-champ :
Une tentation des pires. Fuis l'infâme.

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme,
Battant toute vendange aux collines, couchant
Toute moisson de la vallée, et ravageant
Le ciel tout bleu, le ciel chanteur qui te réclame.

O pâlis, et va-t'en, lente et joignant les mains.
Si ces hiers allaient manger nos beaux demains ?
Si la vieille folie était encore en route ?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?
Un assaut furieux, le suprême, sans doute !
O, va prier contre l'orage, va prier.



SAGESSE D'UN LOUIS RACINE...

Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie !
Oh ! n'avoir pas suivi les leçons de Rollin,
N'être pas né dans le grand siècle à son déclin,
Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie.

Quand Maintenon jetait, sur la France ravie,
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin,
Et royale abritait la veuve et l'orphelin,
Quand l'étude de la prière était suivie,

Quand poète et docteur, simplement, bonnement,
Communiaient avec des ferveurs de novices,
Humbles servaient la messe et chantaient aux offices,

Et, le printemps venu, prenaient un soin charmant
D'aller dans les Auteuils cueillir lilas et roses
En louant Dieu, comme Garo, de toutes choses !



Non. Il fut gallican, ce siècle, et janséniste !
C'est vers le moyen âge énorme et délicat
Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât,
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.

Roi, politicien, moine, artisan, chimiste,
Architecte, soldat, médecin, avocat,
Quel temps ! Oui, que mon cœur naufragé rembarquât
Pour toute cette force ardente, souple, artiste !

Et là que j'eusse part (quelconque, chez les rois
Ou bien ailleurs, n'importe) à la chose vitale,
Et que je fusse un saint, actes bons, pensers droits,

Haute théologie et solide morale,
Guidé par la folie unique de la Croix,
Sur tes ailes de pierre, ô folle cathédrale !



L'âme antique était rude et vaine
Et ne voyait dans la douleur
Que l'acuité de la peine
Ou l'étonnement du malheur.

L'art, sa figure la plus claire,
Traduit ce double sentiment
Par deux grands types de la mère
En proie au suprême tourment.

C'est la vieille reine de Troie :
Tous ses fils sont morts par le fer ;
Alors ce deuil brutal aboie
Et glapit au bord de la mer.

Elle court le long du rivage,
Bavant vers le flot écumant,
Hirsute, criarde, sauvage,
La chienne littéralement !...

Et c'est Niobé qui s'effare
Et garde fixement des yeux,
Sur les dalles de pierre rare,
Les enfants tués par les dieux.

Le souffle expire sur sa bouche,
Elle meurt dans un geste fou.
Ce n'est plus qu'un marbre farouche,
Là transporté nul ne sait d'où !...

La douleur chrétienne est immense,
Elle, comme le cœur humain.
Elle souffre, puis elle pense,
Et calme poursuit son chemin.

Elle est debout sur le calvaire,
Pleine de larmes et sans cris.
C'est également une mère,
Mais quelle mère de quel fils !

Elle participe au supplice
Qui sauve toute nation,
Attendrissant le sacrifice
Par sa vaste compassion.

Et comme tous sont les fils d'elle,
Sur le monde et sur sa langueur
Toute la charité ruisselle
Des sept blessures de son cœur.

Au jour qu'il faudra, pour la gloire
Des cieux enfin tout grands ouverts,
Ceux qui surent et purent croire,
Bons et doux, sauf au seul Pervers,

Ceux-là, vers la joie infinie
Sur la colline de Sion,
Monteront d'une aile bénie
Aux plis de son assomption.



O mon Dieu ! vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu ! vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu ! votre crainte m'a frappé
Et la brûlure est encor là qui tonne.
O mon Dieu ! votre crainte m'a frappé.

O mon Dieu ! j'ai connu que tout est vil
Et votre gloire en moi s'est installée,
O mon Dieu ! j'ai connu que tout est vil.

Noyez mon âme aux flots de votre vin,
Fondez ma vie au Pain de votre table,
Noyez mon âme aux flots de votre vin.

Voici mon sang que je n'ai pas versé,
Voici ma chair indigne de souffrance,
Voici mon sang que je n'ai pas versé.

Voici mon front qui n'a pu que rougir,
Pour l'escabeau de vos pieds adorables,
Voici mon front qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé,
Pour les charbons ardents et l'encens rare,
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain
Pour palpiter aux ronces du Calvaire,
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,
Pour accourir au cri de votre grâce,
Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Voici ma voix, bruit maussade et menteur,
Pour les reproches de la Pénitence,
Voici ma voix, bruit maussade et menteur.

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,
Pour être éteints aux pleurs de la prière.
Voici mes yeux, luminaires d'erreur.

Hélas, vous, Dieu d'offrande et de pardon,
Quel est le puits de mon ingratitude,
Hélas, vous, Dieu d'offrande et de pardon,

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,
Hélas, le noir abîme de mon crime,
Dieu de terreur et Dieu de sainteté.

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela,

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.



MON DIEU M'A DIT...

Mon Dieu m'a dit : mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
A n'aimer en ce monde amer, où la chair règne,
Que ma chair et mon sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis ?...



J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme.
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour monte toujours comme une flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame,
Hélas ! Voyez un peu tous mes tristes combats !
Oserai-je adorer la trace de vos pas,
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
Je voudrais que votre ombre, au moins, vêtît ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous toute lumière,
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière !



Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute.
Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment
Moi, ceci, me ferais-je, ô mon Dieu, votre amant,
O justice que la vertu des bons redoute ?

Oui, comment ? Car voici que s'ébranle la voûte
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer à moi le firmament,
Et je vous dis : de vous à moi, quelle est la route ?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade.
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où reposa la tête de l'apôtre ?...



Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui,
Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise
Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanches-y
L'humiliation d'une brave franchise.
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis, franchement et simplement, viens à ma table,
Et je t'y bénirai d'un repas délectable
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le vin de la vigne immuable
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
Feront germer ton sang à l'immortalité.



Puis va, garde une foi modeste en ce mystère
D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison,
Et surtout reviens très souvent dans ma maison
Pour y participer au vin qui désaltère,

Au pain sans qui la vie est une trahison,
Pour y prier mon Père et supplier ma Mère
Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre,
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,
D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence,
Enfin, de devenir un peu semblable à moi

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate,
Et de Judas et de Pierre, pareil à toi
Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate !



Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes prémices,
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse
Et que sonnent les angélus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais !



Ah! Seigneur, qu'ai-je? Hélas, me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
Ah ! quel effort, mais quelle ardeur ! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.



— Pauvre âme, c'est cela !



C'est la fête du blé, c'est la fête du pain
Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses !
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain
De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclat plonge, et va luire, et se réverbère.
La plaine, toute au loin couverte de travaux,
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

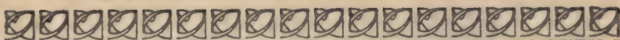
Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil, tranquille autour des moissons mûres,
Et qui travaille encore imperturbablement
A gonfler, à sucrer là-bas les grappes sûres.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,
Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.
Moissonneurs, vendangeurs, là-bas ! votre heure est bonne !

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,
Dieu moissonne, et vendange, et dispose à ses fins
La chair et le sang pour le calice et l'hostie ! (1)

(1) Ces poèmes sont extraits de *Sagesse* (Messein, éd.).





GERMAIN NOUVEAU

(Né en 1852)



Celui dont nous publions ici un admirable poème — le plus beau peut-être qui fut jamais écrit sur les cathédrales — est un homme vivant encore mais dont la vie est devenue, par sa propre volonté, une impressionnante énigme, Germain Nouveau fut à ses débuts familier de Coppée, de Villiers de l'Isle Adam, de Paul Verlaine. Successivement rédacteur à la *Lune Rousse* d'André Gill, employé au Ministère de l'Instruction publique, professeur de dessin en province et à Paris, il connut cette douloureuse médiocrité que dorent à peine les rêves ambitieux des poètes, ambitieux de ce qui dépasse les mornes désirs du troupeau. De temps à autre, des revues imprimaient quelque vers signés de son nom connu de rares lettrés mais d'un mystérieux prestige. Entre temps, il voyagea, revint un jour du Liban, plein d'une ardeur inconnue, épris pour jamais de ce qu'il n'avait que deviné quand il chantait sur un ton plein d'une passion fiévreuse et sombre la beauté tangible et qui passe. Puis on perdit sa trace. Seulement, vers 1888, ceux qui l'avaient connu en parlaient ainsi que d'un mort à la vie habituelle, à la vie raisonnable et docile aux lois communes. Ce fut vers 1900 qu'on le retrouva, fixé dans cette Provence qui l'avait vu naître et devenu comme saint Benoît-Joseph Labre qu'il a magnifié par des vers inoubliables, un mendiant aux portes des églises, mendiant à la lettre et si parfaitement dépouillé qu'il ne prend des aumônes reçues que la maigre portion d'un jour, donnant

le reste à ses frères en guenilles, ne se connaissant plus que sous le nom d'*Humilis*, ce beau nom qu'il a choisi pour signer les rares poèmes dont il refuse la publication, les méprisant et voulant les oublier.

Il ne nous appartient pas d'examiner ici les jugements que l'on a pu porter sur la conduite, en apparence étrange, d'Humilis, et de se demander s'ils sont basés sur des faits authentiques et une saine compréhension des mobiles qui l'ont dictée. Ce que nous savons, en lisant ses vers, c'est que la littérature catholique de nos jours offre peu d'exemples d'une si haute inspiration et d'un si magnifique élan. Ch. G.

Mais gloire aux cathédrales !
Pleines d'ombre et de feux, de silence et de râles,
Avec leur forêt d'énormes piliers
Et leur peuple de saints, moines et chevaliers,
Ce sont des cités au-dessus des villes,
Que gardent seulement les sons irréguliers
De l'aumône, au fond des sébiles,
Sous leurs porches hospitaliers.

Humblement agenouillées,
Comme leurs sœurs des champs dans les herbes mouillées
Sous le clocher d'ardoise ou le dôme d'étain,
Où les angelus clairs tintent dans le matin,
Les églises et les chapelles
Des couvents,
Tout au loin vers elles,
Mêlent un rire allègre au rire amer des vents,

En joyeuses vassales ;
Mais elles, dans les cieux traversés de vautours,
Comme au cœur d'une ruche, aux cages de leurs tours,
C'est un bourdonnement de guêpes colossales.

Voyez dans le nuage blanc
Qui traverse là-haut les solitudes bleues,
Par-dessus les balcons d'où l'on voit les banlieues,
Voyez monter la flèche au coq étincelant,
Qui, toute frémissante et toujours plus fluette,
Défiant parfois les regards trop lents,
Va droit au ciel se perdre, ainsi que l'alouette.
Ceux-là qui dressèrent la tour
Avec ses quatre rangs d'ouïes,
Qui versent la rumeur des cloches éblouies,
Ceux qui firent la porte avec les saints autour,
Ceux qui bâtirent la muraille,
Ceux qui surent ployer les bras des arcs-boutants,
Dont la solidité se raille
Des gifles de l'éclair et des griffes du temps ;
Tous ceux dont les doigts ciselèrent
Les grands portails du temple, et ceux qui révélèrent
Les traits mystérieux du Christ et des élus,
Que le siècle va voir et qu'il ne comprend plus ;
Ceux qui semèrent de fleurs vives
Le vitrail tout en flamme au cadre des ogives,
Ces royaux ouvriers et ces divins sculpteurs
Qui suspendaient au ciel l'abside solennelle,

Dont les ciseaux pieux criaient dans les hauteurs,
N'ont point gravé leur nom sur la pierre éternelle ;
Vous les avez couverts, poudre des parchemins !
Vous seules les savez, vierges aux longues mains !

Vous, dont les Jésus rient dans leurs barcelonnettes,
Artistes d'autrefois, où vous reposez-vous ?
Sous quelle tombe où l'on prie à genoux ?
Et vous, doigts qui semiez
De saintes le portail où nichent les ramiers,
Et qui, dans les rayons dont le soleil l'arrose,
Chaque jour encor faites s'éveiller
La rosace, immortelle rose
Que nul vent ne vient effeuiller !
O cathédrales d'or, demeures des miracles
Et des soleils de gloire échevelés autour
Des tabernacles
De l'amour !
Vous qui retentissez toujours de ses oracles,
Vaisseaux délicieux qui voguez vers le jour !
Vous qui sacrez les rois, grandes et nobles dames
Qui réchauffez les cœurs et recueillez les âmes,
Sous votre vêtement fait en forme de croix !

Vous qui voyez, ô souveraines,
La ville à vos genoux courber ses toits !
Vous, dont les cloches sont fières de leurs marraines.
Comme un bijou sonore à l'oreille des reines !

Vous, dont les beaux pieds sont de marbre pur !
Vous, dont les voiles
Sont d'azur !
Vous, dont la couronne est d'étoiles !
Sous vos habits de fête ou vos robes de deuil,
Vous êtes belle sans orgueil !
Vous montez sans orgueil vos marches en spirales
Qui conduisent au bord du ciel,
O magnifiques cathédrales,
Chaumières de Jésus, Bethléem éternel !
Si longues qu'un brouillard léger toujours les voile ;
Si douces, que la lampe y ressemble à l'étoile,
Les nefs aux silences amis,
Dans l'air sombre des soirs, dans les bancs endormis,
Comptent les longs soupirs dont tremble un écho chaste,
Et voient les larmes d'or où l'âme se répand,
Sous l'œil d'un Christ qui semble, en son calvaire vaste,
Un grand oiseau blessé, dont l'aile lasse pend.

Ah ! bienheureux le cœur qui, dans les sanctuaires,
Près des cierges fleuris qu'allument les prières,
Souvent, dans l'encens bleu, vers le Seigneur monta,
Et qui, dans les parfums mystiques, écouta
Ce que disent les croix, les clous et les suaires,
Et ce que dit la paix du confessionnal,
Oreille de l'amour que l'homme connaît mal.
Avec sa grille étroite et son ombre sévère,

O sages, qui parliez autour du Parthénon,
Le confessionnal, c'est la maison de verre
A qui Socrate rêve et qui manque à Zénon !
Grandes ombres du Styx, me répondrez-vous : non ?

Ce que disent les cathédrales !
Soit qu'un baptême y jase au bord des eaux lustrales,
Soit qu'au peuple, autour d'un cercueil,
Un orgue aux ondes sépulcrales
Y verse un vin funèbre et l'ivresse du deuil,
Soit que la foule autour des tables
S'y presse aux repas délectables,
Soit qu'un prêtre vêtu de blanc
Y rayonne au fond de sa chaise,
Soit que la chaire y tonne ou soit qu'elle se taise,
Heureux le cœur qui l'écoute en tremblant !
Heureux celui qui vous écoute,
Vagues frémissements des ailes sous la voûte !

Comme une clé qui luit dans un trousseau vermeil,
Quand un rayon plus rouge aux doigts d'or du soleil
A clos la porte obscure au seuil de chaque église,
Quand le vitrail palpite au vol de l'heure grise,
Quand le parvis plein d'ombre éteint toutes ses voix,
O cathédrales, je vous vois
Semblables au navire émergeant de l'eau brune,
Et vos clochetons fins sont des mâts sous la lune ;

D'invisibles ris sont largués,
Une vigie est sur la hune,
Car immobiles, vous voguez,
Car c'est en vous que je vois l'arche
Qui, sur l'ordre de Dieu, vers Dieu s'est mise en marche ;
La race de Noé gronde encor dans vos flancs ;
Vous êtes le vaisseau des immortels élans,
Et vous bravez tous les désastres.
Car le maître est Celui qui gouverne les astres,
Le pilote, Celui qui marche sur les eaux....
Laissez, autour de vous, pousser aux noirs oiseaux
Leur croassement de sinistre augure,
Allez, vous êtes la figure
Vivante de l'humanité ;
Et la voile du Christ à l'immense envergure
Mène au port de l'éternité.

HUMILIS.
(Germain NOUVEAU.)

(*Les Poèmes d'Humilis*, collection de *La Poétique*.
Paris 1910.)





ÉMILE VERHAEREN

(Né en 1855)



Souvent sa syntaxe terrible, ses néologismes barbares déconcertent notre goût latin; mais souvent aussi l'on est emporté par la grande puissance visionnaire de ce poète. C'est un torrent où tout n'est pas pur, mais qui avec du limon charrie de vigoureux feuillages et de belles fleurs. Çà et là, au milieu de ses hallucinations fiévreuses, de ses mirages humanitaires, transparaît la belle lumière catholique, l'âme de la vieille Flandre mystique, surtout dans les *Moines*, qu'il écrivit presque aussitôt après ses truculentes *Flamandes*.



RENTRÉE DES MOINES

On dirait que le site entier sous un lissoir
Se lustre et dans les lacs voisins se réverbère ;
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or, dont on n'aperçoit le flambeau,
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau
Où le courant la lave, avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a lamé les ornières ;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé.
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien, le site vêtu d'une paix métallique
Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne,
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne,
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères arides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus,
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer au temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques,
En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

III

Brusque, résonne au loin un tintement de cloche,
Qui casse du silence à coups de battant clair
Par-dessus les hameaux, et jette à travers l'air
Un sourd appel, qui, long, parmi l'écho, ricoche.

Il proclame que c'est l'instant justicier
Où les moines s'en vont au chœur chanter ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Car les voici priant ; tous ceux dont la journée
S'est consumée au dur hersage, en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit, sur les textes préceptoraux,
S'épand, comme un reflet de lumière inclinée,

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante et dont la peau blême et collante
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu,

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A leurs frères pieux disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière
Et qu'il faut supplier, au chœur, le christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies ;
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

(*Les Moines*. Mercure de France.)

MORT CHRÉTIENNE

Qu'il te soit fait hommage et gloire, ô mort chrétienne!
Parmi les biens du temps seule réalité,
Seul pain spirituel dont le cœur entretienne,
Sur la terre, son fixe orgueil d'éternité ;

Qu'il te soit fait hommage et gloire, ô mort austère,
A toute heure qui vient et passe, à tout moment,
Toi, dont l'autel d'ébène appuyé sur la terre
Mêle sa flamme à la pâleur du firmament.

Qu'il te soit fait hommage à travers les années,
Grave ensevelisseuse ! ô mort ! ô noir amour !
Qui dans tes maigres mains détient les destinées
Et qui remplis de ciel les yeux défunts au jour ;

Qu'on te louange ! ô mort pieuse et baptisée !
Mort qui portes en toi la tristesse des soirs,
Mort sereine, gerbant au fond de la pensée,
Dans les vallons du cœur, la moisson des lis noirs.

Mort des moines, mort des martyrs et mort des vierges,
Hosannas traversant d'un vol les cieux hautains,
O mort ceinte de feux, de prière et de cierges,
O mort qui fais la vie ! O mort qui fais les saints.

Le juste ne craint pas ta fidélité sombre,
Il regarde au delà des horizons flottants :
Que sont les ans ? Une ombre errant après une ombre,
Dans le brouillard trompeur de l'espace et du temps.

(*Les Moines*. Mercure de France.)





LOUIS LE CARDONNEL

(Né en 1862)



Dans l'auteur des *Carmina Sacra* revit l'art limpide et riche des Fortunat et des Prudence. Un parfum de complies, de chapelle et d'encens s'exhale de ses vers. Une extraordinaire pureté y transparaît ; et c'est la joie d'un cœur pacifié qu'ils nous révèlent. « Dans son zèle d'apôtre, a écrit Martial Piéchaud (1), il nous semble voir le poète marcher le long d'un de ces chemins qu'il aime aux environs d'Assise. Les oiseaux y chantent la gloire du Poverello, et quand vient l'automne, les feuilles mortes tissent sur les gazons de grands morceaux de bure. Il va d'un pas égal, jamais lassé, s'empressant d'éveiller tous ceux qu'il trouve encore endormis au bord du fossé. Les champs et les hameaux peuvent se dérouler et disparaître à ses côtés. Il ne s'arrête point devant eux dans une frivole contemplation ; il se contente d'en emporter le souvenir et d'y puiser un motif nouveau de faire admirer à ceux qu'il a réveillés la puissance et la bonté de Dieu. Jamais, en effet, dans ses poèmes, Louis le Cardonnel ne s'attarde à de longues descriptions ; les paysages y sont simplement dessinés d'un trait rapide et net. »

(1) *Cahiers de l'Amitie de France,* numéro de juillet 1912.

L'ATTENTE MYSTIQUE

O mon Dieu, je reviens d'un long voyage amer,
Où j'ai lassé mon cœur, et d'où je ne rapporte
Que stériles regrets d'avoir tenté la mer.

Mon ivresse est tombée et ma superbe est morte ;
L'universel ennui creuse son vide en moi ;
L'Espoir, sans s'arrêter, passe devant ma porte ;

Le jour, quand il renaît, m'inspire de l'effroi ;
La nuit roule sur moi pleine d'horreur glacée ;
Je marche comme en rêve et sans savoir pourquoi.

Ah ! qui l'emportera dans le ciel, ma pensée ?
Qui fera s'égayer au doux soleil mon front ?
Qui la délivrera, ma poitrine oppressée ?

Enguirlandés de fleurs les printemps passeront ;
Puis les Etés ardents, puis les automnes graves :
Mais, sans charmer mon âme, ils se succéderont.

Abandonné, lié de toutes parts d'entraves,
Sur le rivage mort où je suis exilé,
Je n'apercevrai plus, partout, que mes épaves.

Mon Dieu, venez remplir ce néant désolé !

II

Je cherche vos desseins, ô Maître, avec angoisse,
Me demandant toujours où vous me conduisez,
Pareil à ce feuillage errant que le vent froisse.

Ah ! qu'ils sont, par moments, terribles, vos baisers !
Pour me posséder mieux, dans votre jalousie,
Tous mes appuis anciens vous les avez brisés...

Moi qui me nourrissais de libre fantaisie,
J'ai traversé l'épreuve, ainsi qu'un âpre hiver,
Où s'est glacée en moi même la poésie.

Quels supplices nouveaux trouverez-vous, quel fer
Déchirera demain mon âme qui tressaille,
O tyrannique Amour, dont les soins coûtent cher !

Vous ne pouvez pourtant me faire à votre taille,
Vous le grand Bafoué, le divin Méconnu :
Et cependant voyez, comme vous on me raille !...

Plus d'un m'avait aimé, qui n'est pas revenu ;
Les sages, inquiets, de côté me regardent :
Mon cœur est insulté quand je le mets à nu.

Et seul je crois encore à vos desseins, qui tardent.



Je veux me reposer sur les collines saintes,
Car j'ai longtemps marché par les sentiers humains :
Seigneur, emmenez-moi parmi vos térébinthes !

Lassé, le roi David allait prendre les pains
Gardés dans l'ombre, près de l'Arche d'alliance
Vous seul, ô Pain vivant, vous apaisez nos faims.

Oh ! calme enivrement du Ciel goûté d'avance,
Brûlante effusion, et pleurs dans le secret,
Extase dans la mort, ardeurs dans le silence !

Simplicité de cœur si grande qu'on dirait,
Dans son dépouillement, notre âme devenue
Comme l'oiseau qui chante au fond de la forêt.

Voici qu'en nous, déjà, tremble une aile inconnue :
L'ineffable Beauté nous attire, et parfois
Passe l'auguste éclair de la Vérité nue.

Ah ! qu'elle est pénétrante, ô mon Dieu, votre voix !
Doux Abîme, de Vous mon âme est altérée,
Epoux, je ne vivrai que penché sous vos lois,

Dieu jaloux, cachez-moi dans votre nuit sacrée.



PRIÈRE DU SOIR D'ÉTÉ

Le soir qui remplaça l'énervant crépuscule
Lui-même va mourir : et peu à peu, sans bruit,
Remplissant l'air fiévreux d'une haleine qui brûle,
Se glissera vers nous l'insidieuse Nuit.

Afin que nous soyons vainqueurs de ses prestiges,
Assiste-nous, ô Reine au manteau constellé,
Vierge toujours clémente et féconde en prodiges,
Qui foules le Dragon d'un pied immaculé.

Que par tes soins, avec le sommeil taciturne,
Les songes et l'oubli descendent bienfaisants,
Et que le rampement de la Chose nocturne
N'entoure pas nos cœurs de ses anneaux pesants.

Fais qu'il retombe au fond de son Erèbe sombre,
Le vieux Serpent jaloux de l'homme racheté,
Le subtil Ennemi qui travaille dans l'ombre,
Le Tentateur puissant des lourdes nuits d'été.

Ainsi, jusqu'au matin, sans péril et sans craintes,
Aux douleurs d'ici-bas nous fermerons nos yeux :
Puis, le cœur retrempé pour les batailles saintes,
Dressés, dès le réveil, dans un élan joyeux,

Nous te dirons merci, grande Vierge, qui passes
En beauté la blancheur des sommets et des lis,
Tandis que s'épandra dans les profonds espaces
L'éclatante lumière, image de ton fils.

(*Poèmes*. Mercure de France.)





ADRIEN MITHOUARD

(Né en 1864)



Poète excessif et précieux à qui plaisent les couleurs violentes et les images étranges, il garde dans l'école symboliste une place très à part à cause du sentiment particulier qu'il a exprimé de la Présence divine.



LA RELIQUE

Je vénère, étant catholique,
Le souffle d'air de mes poumons.
Je porte comme une relique
Un peu de la brise des monts.

Depuis l'heure où j'eus l'heur de naître,
J'en garde le dépôt sacré ;
Il ne sortira de mon être
Qu'au temps où je trépasserai.

Et jeune à la vieille doctrine,
Simple aux enseignements reçus,
Je porte un peu dans ma poitrine
De l'air qu'a respiré Jésus.

LES GLAIVES DE CIRE

Au fond de la chapelle où repose mon père,
Figurant l'aube immense en laquelle j'espère,
Sont deux cierges de cire. A l'heure où le cercueil,
Apporté d'un pas lourd, fut posé sur le seuil,
Mon cœur dans leur clarté se fondait en silence.

Les deux cires luiront, muette vigilance,
Présentes, pour pleurer d'âge en âge du feu,
A quiconque de nous entrera dans ce lieu.
D'autres allumeront pour les fils de nos rêves
Les mêmes cierges blancs, dressés commes des glaives,
Et ces glaives mortels, immortellement sourds,
Emousseront leur pointe à nous frapper toujours.

Père, combien de fils ayant clos leur paupière
Feront dans notre nuit goutter de la lumière ?
Père, combien de temps, sur nous, devrons-nous voir
Des heures d'épouvante en larmes d'or pleuvoir ?
Père, quels inconnus, leurs œuvres consommées,
Rayeront nos cieux noirs d'averses enflammées ?
Et combien faudra-t-il qu'ils souffrent de douleurs
Pour épuiser à tout jamais la cire en pleurs ?

. . . .

Les cires s'éteindront un soir au crépuscule.
Dieu nous aura jugés le temps qu'un cierge brûle.

(*L'Iris exaspéré*. Lemerre, édit.)

> — Simon Pierre, qui le suivait, vint à son tour et entra dans le sépulcre et vit des linges posés à terre.
>
> — Et le suaire qu'on avait mis sur sa tête, lequel n'était pas avec les linges, mais plié séparément dans un autre lieu.
>
> (Jean XX, 6-7.)

LE PAUVRE PÉCHEUR

Soyons ce grand matin d'une candeur étrange
Et ce linge plié proprement par les anges,
Posés tous deux, l'un ici, l'autre un peu plus loin.
Il importe, ma sœur, d'être humbles avec soin,
De garder notre place et de n'être autre chose
Que ce peu d'ordre où nous sommes ces pauvres choses
Comme dans la maison des objets sous la main,
Disposés pour Celui qui peut venir demain,
Par Quelqu'un d'en allé (pleins d'un geste récent).
L'ordre est une présence éparse des absents.
Il faut régler avec scrupules notre vie,
Observant cette paix fine, la minutie,
Ne pas rire, sourire, en étant ce qu'il faut.
Du linge en ordre le matin, cela est beau,
Du linge frais, rangé, grossièrement cousu...
Soyons avec blancheur la fête de Jésus,
Nos cœurs ici et là, pliés comme des linges...

(*Le Pauvre Pécheur*. Mercure de France, édit.)





FRANCIS JAMMES
(Né en 1868)



Nul poète n'a regardé la terre avec plus de tendresse et de gravité. Dieu nous l'a envoyé pour nous faire sentir la beauté de sa création, oubliée en ce siècle de progrès scientifique et d'art trop raffiné, où chaque paysage nous rappelle un tableau, chaque rue un roman. Avec quelle piété il caresse les choses, en modèle la forme et les pose dans la lumière de Dieu ! Elles nous réapparaissent sacrées comme aux jours de la Genèse, sorties toutes fraîches de la main du Créateur, et leur âme rayonne, leur sens éternel se dégage. Toujours Francis Jammes eut le don religieux de la grande poésie mystique, même avant son retour absolu au Dieu de la jeunesse. Mais depuis qu'il a franchi le seuil de l'*Eglise habillée de feuilles*, son chant a pris je ne sais quelle magnificence intime, quelle allégresse farouche qui ne se livre pas tout entière, mais fait vibrer ses mots ingénus d'un frémissement divin qui ne s'explique pas et qui va réveiller l'âme à de grandes profondeurs. Verlaine a chanté les pleurs du repentir, les effusions de l'enfant prodigue à la table du Père, mais cette paix prodigieuse du chrétien qui marche avec Dieu dans son cœur, cet univers tout exultant de la présence divine, cet Emmaüs quotidien, aucun poète encore ne l'avait chanté en si beaux accents. Jammes est le poète de la Présence réelle.



IL EST DES JOURS...

Il est des jours où l'âme est triste. Elle retombe.
Et Dieu ne répond plus, semble-t-il. Et l'on songe
A la sueur d'angoisse, à l'abandon du Fils.
« L'âme est triste jusqu'à la mort. » Et on supplie,
On s'obstine. Mais Dieu, comme un mur de cachot,
Demeure sourd, et l'on flotte dans le chaos.
Et le cœur se dissout dans l'âme ainsi troublée.

Alors, tenant ainsi qu'une poignée de blé
Son chapelet, ces grains de l'humilité sombre,
Le poète le sème aux divins champs de l'ombre
Où germe la moisson de toutes les prières.
Il sent confusément qu'une grande Lumière
Lui est cachée par son corps dont il ne peut sortir.
Pour briser la cloison, et voir, il faut mourir.
L'œil ne laisse passer que ce jour de souffrance
Que voit un prisonnier qui attend sa délivrance.
Le poète s'obstine, il appelle son Dieu.
Or, tandis qu'il l'appelle, un *Sens* mystérieux
Semble à peine venir, mais vient, des profondeurs
Qui le recouvrent peu à peu comme un plongeur.
... Ce sont les fruits de son rosaire qui éclosent
Dans le Ciel. Ce sont les fruits de Foi interdits
Au triste Orgueil qui méprise ces grains de buis
Parce qu'il ignore le mystère de toute chose.



Tranquille et nu se pose au-dessus du blasphème
Le pied d'une petite enfant Nazaréenne.



On voit, quand vient l'automne, aux fils télégraphiques,
De longues lignes d'hirondelles grelotter.
On sent leurs petits cœurs qui ont froid s'inquiéter.
Même sans l'avoir vu, les plus toutes petites
Aspirent au ciel chaud et sans tache d'Afrique.

... Sans l'avoir jamais vu ! dis-je. C'est comme nous
Qui désirons le ciel dans notre inquiétude.
Elles sont là, perchées, pointues, faisant l'étude
De l'air, ou décrivant le vol d'un cercle doux,
Pour venir repercher à l'endroit qu'elles quittent.
C'est dur d'abandonner le porche de l'église !
Dur qu'il ne soit plus tiède ainsi qu'aux mois passés...
Oh ! comme elles s'attristent ! Oh ! pourquoi le noyer
Les a-t-il donc trompées en n'ayant plus de feuilles ?
La nichée de l'année ne le reconnaît point
Ce printemps que l'automne a recouvert de deuil.
Ainsi l'âme qui a souffert de tant de choses,
Avant de traverser les Océans divins
Et de gagner le Ciel des éternelles Roses,
S'essaye, hésite, et, avant de partir, revient.

(*Clairières dans le Ciel. L'Eglise habillée de feuilles*. Mercure de France.)

LA GRANDE NUIT

La Grande Nuit, rameau plein de givre, s'étend
Sur Dieu obscur et pauvre et nu comme un enfant.

A l'Orient, dans Bethléem, Il vient de naître.
Vingt siècles ne sont-ils comme un jour pour ce Maître ?

Auprès de ses parents en adoration,
L'âne et le bœuf Le gardent mieux que les lions.

Monte comme la mer, déborde ce poème,
O foi ! voici vraiment Celui que mon cœur aime.

Mon ange, prends ma main toute vibrante encor
Du rythme dont ce soir elle cherche l'accord.

De mes yeux à mes doigts descend cette lumière
Qui brille sur le front de la sainte Chaumière.

Conduis-moi vers la table où je me nourrirai
D'un Pain par qui, ô mort ! je te terrasserai.

Tout mon cœur affamé du Dieu qui le dévore
Fume comme un parfum qu'embraserait l'aurore.

Où le père va-t-il entouré par les siens ?
L'aïeule ? Et sa petite-fille ? Et le marin ?

Et le chasseur ? Et le tonnelier ? Et le pâtre ?
Où s'en vont-ils ? A Toi qui n'as jamais eu d'âtre...

A Toi qui, déliant d'un geste le trépas,
Jésus ! tires en haut ce qui se traîne en bas.

Le père eut le front ceint de pampres des collines ;
Le Calvaire tressa Ta couronne d'épines.

Les fils virent ployer les chaumes sous les grains ;
Tu portas un roseau stérile dans Ta main.

L'aïeule se vêtit de nombreuses quenouilles ;
Tu n'as eu qu'une robe, et dont on Te dépouille.

La fiancée sourit comme au soleil le flot ;
Jérusalem pour Toi fut pleine de sanglots.

Le fiancé monta des bâtiments de guerre
Tout pavoisés et Tu montas l'esquif de Pierre.

Le chasseur reconnaît de chaque oiseau le nid :
Du renard, le terrier ; il n'a pas vu Ton lit.

Le tonnelier toujours put boire en abondance
Le vin qui à Cana faillit en Ta Présence.

Le pâtre n'a pas vu s'immoler un agneau ;
Tu Te livres aux loups pour sauver le troupeau.

Aussi sachant que, tout, c'est Toi qui le leur donnes,
Et Tu ne gardes rien, ils Te dressent un trône ;

Le trône qui figure en l'église, ce soir,
Dans la crèche vers qui s'envole l'encensoir.

La part que Dieu se réservait des géorgiques,
C'était une litière, œuvre de domestiques.

De toute la moisson qui trembla sous le ciel,
Il ne veut qu'une gerbe vide pour Noël.

Mais les anges penchés avec amour sur elle
Chantent, et leur répondent les simples fidèles.

Les bancs que ces derniers font vibrer de leurs voix
Soulignent le plain-chant du trait net de la foi.

On croit voir s'élever alors par intervalles
Les fabriciens scandant la prose dans leurs stalles.

Le moment approchait que l'on voudrait sans nom.
Ici-bas l'homme l'a nommé : *Communion.*

L'âme battant de l'aile, à une aigle pareille,
Atteint les régions que la Grâce ensoleille.

Ce n'est plus ces rayons que nous avons chantés,
Si beaux quand la récolte est en maturité.

Afin qu'à Dieu notre âme et notre chair s'unissent,
Le blé avec le vin soudain s'évanouissent.

Il ne reste plus rien de la gloire des champs
Que l'Amour. Et le Ciel sur la Terre descend.

Tous étaient là : le maître et l'aïeule et les autres,
Tenant la nappe pauvre et pure des apôtres.

Et chacun à son tour recevait en son cœur
Vous que ne contient pas l'Univers, mon Seigneur.

Arrêtons-nous. Il faut ici que le silence
Remplace le haut vers que mon esprit balance.

(*Les Géorgiques chrétiennes*, chant III.
Mercure de France.)



BERNADETTE DE LOURDES

Le sept janvier, l'an mil huit cent quarante-quatre,
Bernadette éclaira le plus obscur des âtres.

Elle naquit des Soubirous, dans un moulin
Qui ne suffisait pas à leur donner le pain.

Timide, souffreteuse, intelligente et sage,
Dès huit ans elle alla veiller aux pâturages.

Grotte de Massabielle ! A jamais des troupeaux,
Mais des troupeaux humains, remplacent ses agneaux.

Au lieu où, aujourd'hui, brûlent cent mille cierges,
Un pan du Ciel s'ouvrit ; cette enfant vit la Vierge.

Ce qu'ici-bas refuse Dieu aux tout-puissants,
Il en a ébloui ce cœur de quatorze ans.

L'églantier s'embrasa sous les pieds qu'on honore.
Bernadette pâlit, les yeux vers cette Aurore.

C'est depuis lors qu'avec des sanglots dans la voix,
Toutes les nations tombent les bras en croix ;

Que le gémissement de la souffrance humaine
A remplacé le cri des brebis qu'on promène ;

Que la mère à la Mère offre son fils mourant ;
Que la lèpre guérit dans le flot transparent ;

Que la douleur intime, au fond de nous cachée,
Se fond dans le parfum pieux de la vallée ;

Que l'artiste, échappant à un dernier écueil,
Devant un art naïf dépose son orgueil.

Là j'ai vu, dans la nuit solennelle et superbe,
Un peuple qui campait et qui dormait sur l'herbe.

J'ai vu, dans cette nuit, un évêque à l'Autel
Officier sous les feux que charriait le ciel.

J'ai vu ce peuple se lever comme un seul homme,
La bouche vers ce Dieu où la mort se consomme.

C'était vous, Bernadette, ô pauvresse à genoux !
Qui, morte, à votre tour, vous révéliez à nous.

(*Les Géorgiques chrétiennes*, chant IV.
Mercure de France.)



LA MORT DE L'AÏEUL

Le maître de la ferme avait trouvé, la veille,
Son père évanoui à l'ombre d'une treille.

Quand le vieillard sentit battre à nouveau son cœur,
Il demanda qu'on fît venir les serviteurs.

Ils se tinrent ainsi qu'on se tient sous les armes
Devant la couche sainte, et ravalant leurs larmes.

Il leur serra la main et leur dit : J'ai fini,
Alors que recommence à gazouiller le nid ;

Priez, mais seulement afin que je demeure
Jusqu'à la Fête-Dieu qui vient, et que je meure.

Ils furent exaucés et, de son lit, l'aïeul
Vit la procession poindre sous les tilleuls.

Le cœur tendu au Christ comme pour un échange,
Il se sentait partir ivre du Pain des anges.

Il savait que ne peut mentir la Vérité
Et qu'il n'est pas d'ami meilleur que la Bonté.

Quand un père nous dit de croire en sa parole
Et quand il meurt pour nous, le doute est chose folle.

La Parole sacrée soudain avait pris Corps
Et vivait au milieu de cet ostensoir d'or.

Le beau déroulement se faisait avec calme.
La fanfare inondait de lumière les palmes.

Seigneur, Tu nous touchais du doigt le cœur ! Seigneur,
Tu nous touchais du doigt le cœur de tout Ton cœur !

Le coteau que gonflait l'ombre des jeunes pousses
Semblait être un Autel fait de paquets de mousse.

C'était une fraîcheur montant d'un arrosoir ;
Un enfant trébuchait au poids de l'encensoir.

Un papillon flotta, fils de la canicule,
A mes pieds sur les fleurs gonflées des campanules.

J'admirai l'équilibre ineffable de Dieu
Dans ces ailes liées au système des cieux ;

Dans ces ailes, les sœurs de nos nuits constellées
Ou des journées d'azur de cerises criblées.

Qui donc a mesuré le vol de l'univers,
Celui de cet insecte et celui de mes vers ?

Ce papillon venait prendre part à la fête
Et sa couleur chantait la joie comme un prophète.

Une brise presque insensible le poussait
Dans la procession aux gracieux lacets.

Des bannières penchaient à l'avant du cortège
Sur les voiles creusés, tels des flocons de neige.

On voyait osciller, quelque enfant la portait,
Une Croix comme un mât par la mer rejeté.

Sainte Anne, qu'ont courbée les tâches les plus basses,
Suivait, l'extase au front, toute pleine de grâce.

Enfin et dans la marche sèche du tambour,
S'avançait sous le dais le Maître de l'Amour.

Et l'aïeul fut au Ciel lorsque l'Eucharistie
S'éleva en tremblant au-dessus de la vie.

(*Les Géorgiques chrétiennes*, chant IV.
Mercure de France.)



PAUL CLAUDEL

(Né en 1868)



Le grand poète de l'*Arbre* et des *Cinq grandes Odes* use plus volontiers du verset que du vers proprement dit. Par la bouche de Cœuvre dans la *Ville*, il a défini ainsi son expression lyrique :

O mon fils ! lorsque j'étais un poète entre les hommes,
J'inventai ce vers qui n'avait ni rime ni mètre,
Et je le définissais, dans le secret de mon cœur, cette fonction double et réciproque
Par laquelle l'homme absorbe la vie et restitue, dans l'acte suprême de l'expiration,
Une parole intelligible.

Cependant, on compte dans son œuvre quelques vers réguliers, et parmi ceux-ci *Vers d'exil*, qui remontent à 1895 et que l'on pourra trouver à la fin du quatrième tome de la nouvelle édition de son Théâtre, première série (*Mercure de France*). Nous les donnons ici ainsi qu'un fragment de *La Ville* et du *Magnificat*. Depuis quelque temps, Paul Claudel semble également affectionner le verset rimé qui rappelle certaines proses liturgiques du moyen âge. Nous donnons également un exemple de cette nouvelle manière. Il se dégage de ces œuvres un sentiment solennel de l'éternité de l'Être, de la fonction sacrée de l'homme, exprimé avec une magnificence de langage, une plénitude de vie qui place Claudel parmi les plus grands.

VERS D'EXIL

Bruit de l'homme, pas, cris, rires, appels, devant,
Derrière, chants, amours, rixes, marchés, paroles !
Je te veux étouffer, ô peuple en moi mouvant !
Tais-toi, sonore esprit ! Eteignez-vous, voix folles !

Bruit de la mer ! bruit de la terre ! bruit du vent !
Murmure au bois profond, l'oiseau chante. Frivoles
Jours ! dors passé ! Que me veux-tu encore, enfant ?
Fleur de ce monde-ci, referme tes corolles.

Et toi aussi, tais-toi, cœur ! taisez-vous, soupir !
Le vieux murmure en moi dure et ne peut finir.
Tout s'est tu. Viens, ma nuit ! Viens-t'en, ombre de l'ombre

Viens, silence sacré et nuptial ! Soleil
De mon âme, viens, paix ! Viens, amitié ! Viens, nombre !
Viens avec moi, viens, mon Dieu, viens, ardent sommeil !



La rougeur de l'amour et celle de la honte
Couvrent ma face d'où j'ai retiré mes mains.
Je me tiendrai debout, bravant les yeux humains,
Comme un homme marqué de qui nul ne prend compt

Le lâche découvert, le traître convaincu,
Le menteur que l'on prend sur le fait, l'adultère,
L'orgueilleux qui écoute et ne peut que se taire,
Le prodigue qui vend son droit pour un écu,

L'infirme bafoué, l'enfant dont rit sa mère,
Et quiconque parmi les vivants marche nu,
Dans son cœur et dans ses entrailles n'a connu
Humiliation plus basse et plus amère.

Pourtant, je tiendrai ferme à la place où je suis.
Marqué de mort, je vis ! Dans mon néant j'existe !
Je crois et je veux, je demeure, je persiste,
Et ce qu'un autre a pu obtenir, je le puis.

Va, ne crains point ! Maintiens ton cœur, maintiens ta face,
O Dieu, ni devant les hommes, ni devant toi,
Je ne baisserai point les paupières. C'est moi !
C'est moi ! Il me faut vaincre ou mourir sur la place.

L'inexorable amour me tient par les cheveux.
Puisque je suis à toi, découvre-moi ta face !
Puisque tu tiens mes mains, que veux-tu que je fasse ?
Toi qui m'as appelé, dis-moi ce que tu veux.

Tout est désert devant ta lumière qui monte !
Et je porte à mon front, témoignage vermeil,
Comme un homme debout en face du soleil,
La rougeur de l'amour et celle de la honte.

Tu m'as vaincu, mon bien-aimé ! Mon ennemi,
Tu m'as pris dans les mains mes armes une à une.
Et maintenant je n'ai plus de défense aucune.
Et voici que je suis un devant vous, Ami !

Ni le jeune désir, ni la Raison qui ruse,
Ni la chimère ainsi qu'un cheval ébloui,
Ne m'ont été loyaux et sûrs : tout m'a trahi !
Et ni mon lâche cœur ne m'a servi d'excuse.

J'ai fui en vain ; partout j'ai retrouvé la Loi ;
Il faut céder enfin ! ô porte, il faut admettre
L'hôte ; cœur frémissant, il faut subir le maître,
Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi.

Ayez pitié de moi qui suis ici, cieux, sphères ?
J'ai devancé l'appel des morts ; je suis présent.
Juste Juge, Eternel, Dieu saint, Dieu Tout-Puissant,
Me voici tout vivant entre vos mains sévères.



Reprenez le talent que vous m'avez donné !
Le banquier n'en veut point : ceci n'a cours ni change.
J'ai porté, j'ai montré partout ce sicle étrange,
Nul marchand ne l'honore et rien ne lui est né.

Nul n'en a reconnu la marque et la matière.
Moi, je sais seulement qu'il est lourd dans ma main.
Je ne l'ai point gâté ; quand vous viendrez, demain,
Je vous rapporterai la pièce tout entière,

Tirez-en le profit vous-même ! La voici.
Reprenez-la. Je sais que vous êtes avare.
Vous qui tirez des fruits d'un sol dur et barbare,
Reprenez tout le bien dont vous m'avez saisi.

Je suis le laboureur sur des sillons arides !
Du travail de mes mains rien ne m'est revenu.
Si vous redemandez vos arrhes, je suis nu.
Si vous cherchez ce que j'ai fait, mes mains sont vides.

(*Vers d'exil*, dans *Le Théâtre*, t. IV.
Mercure de France.)



JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS

Ce n'est pas la pierre sous le pied, ni le licou
Tiré trop fort, c'est l'âme qui fait défaut tout à coup.
O milieu de notre vie ! ô chute que l'on fait spontanément !
Quand l'aimant n'a plus de pôle et la foi plus de firmament.

Parce que la route est longue et parce que le terme est loin.

Parce que l'on est tout seul et que la consolation n'est point.

Longueur du temps ! dégoût en secret qui s'accroît

De l'injonction inflexible et de ce compagnon de bois !

C'est pourquoi on étend les deux bras à la fois comme quelqu'un qui nage.

Ce n'est plus sur les genoux qu'on tombe, c'est sur le visage.

Le corps tombe, il est vrai, et l'âme en même temps a consenti.

Sauvez-nous de la seconde chute que l'on fait volontairement par ennui.

(*Le Chemin de la Croix*, septième station.
Librairie de l'Art catholique.)



MAGNIFICAT

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des Idoles

Et qui faites que je n'adore que vous seul et non point Isis et Osiris.

Ou la Justice, ou le Progrès, ou la Vérité, ou la Divinité, ou l'Humanité, ou les Lois de la Nature, ou l'Art, ou la Beauté,

Et qui n'avez pas permis d'exister à toutes ces choses qui ne sont pas, ou le vide laissé par votre absence.

Comme le sauvage qui se bâtit une pirogue et qui de cette planche en trop fabrique Apollon,

Ainsi tous les parleurs de paroles du surplus de leurs adjectifs se sont faits des monstres sans substance.

Plus creux que Moloch, mangeur de petits enfants, plus cruels et plus hideux que Moloch,

Ils ont un son mais point de voix, un nom et il n'y a point de personne.

Et l'esprit immonde est là qui remplit les lieux déserts et toutes les choses vacantes.

Seigneur, vous m'avez délivré des livres et des Idées, des Idoles et de leurs prêtres,

Et vous n'avez point permis qu'Israël serve sous le joug des Efféminés.

Je sais que vous n'êtes point le Dieu des morts, mais des vivants.

Je n'honorerai point les fantômes et les poupées, ni Diane, ni le Devoir, ni la Liberté, et le bœuf Apis.

Et vos « génies » et vos « héros », vos grands hommes et vos surhommes, la même horreur de tous ces défigurés.

Car je ne suis pas libre entre les morts,

Et j'existe parmi les choses qui sont et je les contrains à m'avoir indispensable.

Et je désire de n'être supérieur à rien, mais un homme juste,

Juste comme vous êtes parfait, juste et vivant parmi les autres esprits réels.

(*Cinq grandes Odes.* Edition de la *Nouvelle Revue Française.*)



LA SAINTE FACE

Tu ne saurais effacer de ton cœur une certaine image,

Et cette image n'est autre que celle imprimée sur le linge de la Véronique.

C'est une face fine et longue et la barbe entoure le menton d'une triple touffe.

L'expression en est si austère qu'elle effraie, et si sainte

Que le vieux péché, en nous organisé,

Frémit jusque dans sa racine originelle, et la douleur qu'elle exprime est si profonde

Qu'interdits, nous sommes comme des enfants qui regardent pleurer, sans comprendre, le père : il pleure!

Tu voudrais en vain, ô Ivors, déployer devant ces yeux la gloire et l'éclat de ce monde.

Ces yeux qui, en se levant, d'un regard ont créé l'Univers,

Sont maintenant baissés, et de sévères larmes en descendent ;

Du front suintent des gouttes de sang.

Mais considère, ô mon fils, la bouche de ton Dieu, la bouche, ô mon Fils, du Verbe.

Quelle amertume elle savoure, quelle parole à elle-même ineffable elle goûte.

Car les lèvres au coin droit s'entr'ouvrent en un sourire atroce.

Comme il pleure de tout son être, laissant échapper la salive comme un enfant !

Il n'y a point de pain pour nous, ô mon fils, tandis qu'il nous restera cette douleur à consoler.

C'est la douleur du Fils de l'Homme qui a voulu goûter et revêtir notre crime.

C'est la douleur du Fils de Dieu

De ne pouvoir présenter à son Père tout l'homme dans le mystère de l'Ostension.

(*La Ville*, acte III. Edition du *Mercure de France*.)





LOUIS MERCIER

(Né en 1870)



Le Poème de la Maison et *Lazare le Ressuscité* ont signalé M. Louis Mercier à l'attention du grand public qu'il a conquis très vite par sa large facture, l'éclat des images et aussi le tour oratoire de ses vers qui le rattachent à la lignée des grands romantiques et de Victor Hugo en particulier. Ce goût des sonorités verbales n'empêche point M. Louis Mercier d'être très sévère sur la qualité de la pensée et la densité de l'expression. Il est concis et fort, tout en étant plein et abondant. Son inspiration est substantiellement et très simplement chrétienne; et c'est à la lumière des dogmes catholiques qu'il chante la Terre et l'Homme, la Maison et l'Eglise, tous les grands thèmes du lyrisme éternel.



L'ÉGLISE DES BLÉS

I

Les champs sont beaux. Voici le moment de l'été
Où les blés, dépouillant l'humble forme de l'herbe,
Révèlent leur noblesse et leur fécondité.

Dans leur verdure jeune, ils sont déjà superbes,
Et portent comme un chef couronné de rayons
L'épi nouveau promis aux splendeurs de la gerbe.

L'église est au milieu des blés. Que de sillons,
Depuis qu'elle se dresse au centre de la plaine,
Ont creusés sous ses murs les générations !

Combien de laboureurs, succombés à la peine,
Ont quitté, pour le champ qu'on ne laboure pas,
Les champs où frissonnait la récolte prochaine !

Et d'autres sont venus, et, les pas dans leurs pas,
Ont levé les épis pères d'autres semences,
En attendant leur tour de s'en aller là-bas.

Or, sachant que la mort n'est rien qu'une apparence,
Sûre que si les blés ont l'immortalité,
Les hommes, qu'ils auront nourris de leur substance,

Doivent renaître aussi dans l'éternel été,
L'église, souriant à la moisson nouvelle,
Attend dans la prière et la sérénité

La résurrection des morts couchés près d'elle.

II

Hosannah sur les blés ! Voici la Fête-Dieu,
Et la procession marche sous le ciel bleu.

Le soleil est encor très haut. Il est trois heures.
Des draps blancs sont tendus aux portes des demeures.

Les terres, cette année, ont de si beaux froments
Qu'ils empêchent de voir les hommes par moments,

Et que les saints patrons brodés sur les bannières
Ont l'air de cheminer tout seuls dans la lumière.

Quatre grands paysans, vétérans des labours,
Soutiennent le dais d'or qui tangue à leurs pas lourds ;

L'ostensoir que le prêtre appuie à sa poitrine
Comme un autre soleil vers le soleil chemine.

Des enfants bruns, vêtus d'écarlate et de blanc,
D'encensoirs balancés embaument l'air brûlant ;

D'autres, qui ont les mains encor toutes petites,
Jettent des roses, des bluets, des marguerites...

Et du même gosier, robuste et rocailleux,
Dont ils chantaient, hier, en marchant près des bœufs,

Des chantres laboureurs disent, sans la comprendre,
La louange du Sacrement splendide et tendre.

III

Voici la Bénédiction !
Vers les quatre vents de l'espace
L'ostensoir, dans le soleil, trace
Une croix lente de rayons.

Autour du reposoir en flammes
Les fidèles sont prosternés ;
L'on voit sur les fronts inclinés
Passer la lumière des âmes.

Il règne un silence divin :
Comme il n'est pas de langue humaine
Qui ne soit, à cette heure, vaine,
Les voix cessent, le chant s'éteint.

Même, dans le clocher rustique,
Les cloches avec tremblement
Retiennent les beaux battements
De leur cœur ivre de cantiques.

Mais un souffle puissant et doux
Se lève au large, et, sur la foule
Des épis frémissants, déroule
La rumeur d'un léger remous.

Seuls, les blés, enfants de lumière,
Les blés très purs, les blés très saints,
Vers le Dieu revêtu de pain
Osent élever leur prière !

(Publié dans la *Revue Hebdomadaire*,
24 juin 1912.)



L'ÉGLISE DES VENTS

I

Jadis, sur ce sommet impraticable aux socs,
Les vents tenaient leur camp et se livraient bataille ;
Tumultueux, rués en d'invisibles chocs,
Ils brûlaient l'herbe rare et roulaient les pierrailles.

Mais un homme est venu qui, muni de l'équerre,
Et du compas, et du fil à plomb, ajouta
La puissance du rythme aux forces de la pierre,
Bâtit le mur, tendit l'arc de voûte, et planta,

Massive, inébranlable, opposant aux tempêtes
Le quadruple éperon de ses quatre angles droits,
La tour, la haute tour de granit, dont le faîte
Trace contre le ciel un grand signe de croix.

Indignés de l'obstacle, et ligués pour l'abattre,
Les vents ont convoqué leurs hordes de partout,
Et l'église a subi l'assaut opiniâtre
De leurs béliers battant sa muraille à grands coups.

II

Tous les noirs ouragans qui sous le ciel divaguent,
Tous les vents qui, d'un bout à l'autre des saisons,

Autour de l'univers entrechoquent leurs vagues :
Grand vent d'ouest, apportant du fond des horizons
La fraîcheur de la houle et ses odeurs salées ;
Vent du midi, démon haletant des déserts,
Qui dessèche les puits et boit l'eau des vallées ;
Bise des steppes blancs, souffles des icebergs,
Vent du nord, vieux berger des pôles, qui pourchasse
Les moutons de la neige hors de leurs bercails froids ;
Vent d'automne, pêcheur qui traîne dans sa nasse,
Comme des poissons d'or, les feuillages des bois ;
Vent d'été qui, soufflant dans la forge des nues,
Attise les brasiers où le tonnerre dort ;
Vent d'avril qui surprend la terre toute nue,
Esprit de volupté, dieu farouche, dieu fort,
Qui fait frémir les jours d'une ardeur inconnue ;
Tous en un vain concert ont usé leur effort
Pour arracher du sol où la foi l'enracine
Le monument sacré que porte la colline.

III

Mais l'incessant combat par ses murs affronté,
Et les autans jaloux acharnés à lui nuire,
Mieux que les doigts humains, ont parfait sa beauté.

Son granit fut poli par leur souffle en délire ;
Elle leur doit l'aspect guerrier de ses contours,
Et l'intrépidité que sa forme respire.

C'est à leur résister que ses contreforts lourds
Se sont unis au sol d'un poids plus volontaire ;
C'est pour défier mieux leur prise que sa tour,

S'assurant sur ses pieds enfoncés dans la terre,
Précède un peu l'abside, et penchée en avant,
Comme un lutteur hardi qui cherche l'adversaire,

Tend sa dure poitrine aux premiers coups de vent.

IV

Et l'église a courbé sous son obéissance
L'aveugle emportement des vents, et la licence
De leurs ébats dévastateurs ;
Maintenant à ses pieds les ouragans farouches,
Grondants maïs subjugués, comme des chiens, se couchent
Contraints d'être ses serviteurs,

Selon sa volonté, les aquilons sauvages
Répètent sa parole, et portent ses messages ;
Son carillon victorieux
Emplit le firmament de voix plus triomphales
Parce qu'il associe aux clameurs des rafales
Les cantiques qu'il jette à Dieu.

Les vents, contre leur gré, mêlent à ses louanges
Leur colère sonore et leurs fracas étranges ;

Comme Balaam, autrefois,
Dut proférer l'hommage en voulant l'anathème,
Les vents, gros de révolte et gonflés de blasphèmes,
Confessent à grands cris la foi !

V

Nul ne prête à l'église une voix plus profonde
Que toi, vent du printemps, vent qui donnes au monde
Le signal frémissant des résurrections ;
Toi qui fais bouillonner la jeunesse des sèves,
Et par qui l'univers endormi sent ses rêves
Se pénétrer d'aurore et s'emplir de rayons.

Oh ! quand ton vol ardent frappe ces pierres grises,
Je sais, vent surhumain, ce que tu prophétises,
J'entends les mots confus que tu vas mugissant.
Tu dis : « Un jour viendra que la terre secrète
Sentira s'éveiller sous ma tiède tempête
Quelque chose de plus splendide qu'à présent.

« En ce temps-là, plus fort que celui dont j'enivre
Les plantes et les fleurs avides de revivre,
Mon souffle régnera sous un soleil plus beau :
Ce sera le printemps qui des vieilles poussières
Fera surgir, les bras tendus vers la lumière,
Et vivants, tous les morts qu'enferment les tombeaux.

« Ce sera, cette fois, toute la flore humaine,
Qui s'épanouira, formidable et soudaine ;
Il passera sur terre un long chuchotement,
Comme les bois essaient, en avril, leur feuillage,
Les hommes essaieront leurs lèvres au langage,
N'osant pas parler haut dans le premier moment.

« Pâles, ivres de l'air que leur poitrine aspire,
Tels que des passagers sur le pont d'un navire,
Ils iront titubant, les pieds lourds de sommeil,
Les doigts ouverts au jour, et cherchant à le prendre,
Et leurs yeux, leurs yeux pleins encor d'ombre et de cendr
Seront hagards de joie en voyant le soleil ! »

(Publié dans la *Revue Hebdomadaire*,
14 juin 1913.)





CHARLES GUÉRIN
(1873-1908)



Charles Guérin est mort très chrétiennement. Même lorsqu'il était le plus éloigné de l'Eglise, un secret remords l'empêchait de jouir en toute liberté des plaisirs païens auxquels cédait sa chair faible. Son œuvre fiévreuse, très trouble, est traversée par de magnifiques cris de foi et de repentir. Le Christ l'attire dans sa douleur, son amour crucifié ; le poète a beau vouloir le fuir, il se sent toujours ramené à Lui. Plaintes du pécheur à qui pèse l'exil, à qui son impureté fait horreur. Charles Guérin est le poète qui a exprimé le plus sincèrement et le plus puissamment l'âme inquiète de sa génération.



L'INQUIÉTUDE DE DIEU

En vérité, je vous le dis, heureux les simples
Qui, suivant ma doctrine, ont vécu loin des villes,
Et, les reins alourdis du poids des grappes saintes,
Jusqu'au soleil couchant ont vendangé la vigne.

Heureux la femme forte et l'époux aux mains jointes
Dont ma demeure accueille et les fils et les filles :
Heureux, dis-je, sur tous, l'homme qui se résigne
Et range, en bénissant ma loi, sa lampe éteinte.

J'aime ceux qui sont nus et j'aime ceux qui m'aiment,
Et je prête ma force à leur faiblesse humaine.
La lèpre des enfants de luxure m'éloigne ;

Mais l'esprit qui m'assiste et me tient sous son aile
Guide dans les chemins de la vie éternelle
Ceux dont le cœur est pur comme un ciel plein d'étoiles.



Jardinier, jardinier, que ta maison soit gaie,
Ton rucher en rumeur et ta chambre à fruits pleine,
Et que le thym s'argente au fil de ta fontaine !
Si quelque mendiant pleure contre ta haie,

Ouvre un cœur attentif au pauvre homme et l'accueille ;
Ses larmes béniront ta bêche avant la tâche :
Que ta vie, ô mon fils, sous tes actes se cache,
Odorante senteur de rose entre les feuilles.

Sois simple. Prie à l'heure où rentrent les colombes.
Laisse ta foi paisible, avec le soir qui tombe,
Grandir en toi comme un pan d'ombre sur le sable ;

Et Dieu te fasse pur et bon, Dieu veuille rendre
L'âme qu'on voit au fond de tes yeux clairs semblable
Au caillou blanc qui luit sous une eau transparente.



Le sable clair du temps fuit des plus larges mains.
Les serments et les blocs de pierre se disjoignent.
Quand les héros dorment veillés par la victoire,
La Mort, tambour brutal, roule un rappel d'airain.

On sonde le profond secret de l'être en vain,
Et le poète, ivre d'azur, d'or et de gloire,
Qui va les yeux levés pour cueillir les étoiles,
Heurte son front au cintre bas du rêve humain.

L'heure, hélas ! glace et clôt les lèvres bien-aimées.
Les feux de belle pourpre expirent en fumées ;
Et le soleil se couche au fond de tous les cieux.

On se retourne, un soir, sur la route suivie :
Il fait froid, la nuit tombe, on est seul... Pauvre vie
Qu'on n'a pas dévouée au service de Dieu !



Que votre main soit rude et juste et me châtie,
Seigneur, Seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer !
Laissez, lasse de cris, ma bouche se fermer,
Pour la rouvrir vous-même ensuite avec l'Hostie.

Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses
Où ma soif, accoudée à des tables mauvaises,
Se versait les boissons de flammes dont s'abreuvent
Ceux que serre à la gorge un ancien sacrilège.

Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,
Je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,
De tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes,
Être triste avec vous, moi qui vous attristai.

L'immémorial faix de péchés, le fardeau
De luxure et d'orgueil creuse mes reins qui saignent.
Aux margelles des puits nulle Samaritaine
N'a tendu vers ma soif ses paumes pleines d'eau.

Oubliez que je fus des serviteurs indignes ;
Et dans l'ombre que font les collines, le soir,
Celui qui cherche l'âtre et la pierre où s'asseoir
Sentira qu'un pardon se couche sur les vignes.

La nuit tombe et m'arrête où dort votre maison ;
Les ramiers se sont tus, mais les fontaines chantent,
Fraîcheur obscure, en palpitant pour que j'y trempe
Mes mains, l'aridité de ma bouche et mon front.

... Cette prière, hélas ! n'est-ce pas seulement
Le glas que sur moi-même agite une âme simple,
A qui les yeux naïfs de ses chagrins d'enfant
Ont souri tristement du plus loin de leurs limbes ?

N'est-ce pas le glas lourd du vain rêve que font
Dans leurs soirs douloureux les vieilles fois qui meurent :
Entrerai-je, nocturne et las, dans la maison
Où le maître de vie ineffable demeure ?



Plus faible et sanglotant qu'au jour de mon baptême,
Je pense à vous, qui, hauts et droits, ô mes ancêtres,
Vécûtes avec l'âme et la force des cèdres.
La voix du créateur sur vos fibres vibrantes
Chantait comme un vent pur dans les rameaux sonores;
Votre cœur large et plein s'ouvrait comme une grange;
Vous aimiez l'oraison du pauvre à votre porte,
Et votre foi d'enfants pleurait sur l'Evangile.
Béni soit notre pain de chaque jour, bénies
La journée et la nuit, disiez-vous, et la vie
Coulait pour vous comme une eau claire sur l'argile.



Heureux l'homme qui vit dans la simplicité
Et n'a jamais franchi les murs de la cité
Où ses parents, près des aïeux, semblent attendre
Que sa poussière enfin se confonde à leur cendre.

Heureux l'homme des champs qui fume de sueur :
Il est beau comme Adam à son premier labeur.
Enfant il ramassait les glanes, patriarche,
Malgré l'âge, il engrange encor les blés et marche
En écoutant le cri des chariots bourbeux,
D'un pas égal et grave à côté de ses bœufs.
Après la faux, il prend le soc, sa force drue
Pousse à travers le sol l'aile de la charrue ;
Il disperse le pain futur dans les sillons
Où le soleil couchant dépose ses rayons ;

D'un pied souple il pétrit les grappes dans la tonne ;
Sa hache sur le tronc des vieux chênes résonne
Dans le silence d'or des clairières d'automne.
Ainsi, le long des ans qui passent, les saisons
Nouent et dénouent leur ronde et mêlent leurs chansons ;
La fanfare inondait de lumière les palmes.
Mais l'âpre laboureur penché sur la nature
N'y voit qu'un opulent grenier de nourriture
Et ne rêve jamais devant les horizons.
Quand la bise plaintive et noire de décembre
Chante avec le rouet des vieilles dans la chambre,
Les paumes de ses mains se tournent vers le feu ;
La bible s'ouvre seule à la page qu'il aime,
Et son esprit d'enfant l'épelle en priant Dieu.
Un soir, le viatique et l'onction suprême
Adouciront cette âme et ce corps de labeur.
Et fortement, ainsi qu'au temps de sa verdeur
Il pesait de ses bras puissants sur la charrue
Et raidissait les reins contre le joug des bœufs,
Il nouera sur le corps du Christ ses doigts calleux
Et mourra les yeux pleins d'une aurore inconnue.
Heureux cet homme.
Heureux l'homme d'un seul amour ;
Jamais son pas égal n'hésite au carrefour,
Car la marche qu'il suit dans la vie est guidée
Par le même visage et par la même idée.

*
* *

Il est dans la substance universelle, il est
Un invincible aimant vainqueur des destinées ;
Son obscure vertu tourmente sans repos
Les âmes dans leur route infinie obstinées.
O Dieu! c'est toi que sous des cieux toujours nouveaux,
Que d'étoile en étoile et durant des années,
C'est toi que je sentais, mon Dieu, que j'ai cherché,
Taciturne et pareil au pilote, penché
Sur mon âme oscillante et noire de tristesse.
Et j'ai, trop tard, hélas ! compris que la sagesse
Mûrit dans les seuls cœurs fécondés par l'amour,
Qu'il faut, comme un semeur sur un profond labour,
Répandre hors de soi son âme avec largesse
Afin que le blé germe où le soc a passé ;
Et j'ai compris que Dieu dérobe son visage
Au voyageur sans foi dont le rêve insensé
S'épuise à le saisir dans les jeux d'un mirage.
O Seigneur, Dieu promis aux humbles, le compas
Que la pensée humaine élargit d'âge en âge,
Dans son cercle orgueilleux ne t'enfermera pas.
Mais l'homme au cœur vraiment pieux qui te confie
Le soin de sa raison et le cours de sa vie,
L'homme dont l'esprit clair n'a jamais reflété
Que l'étoile du ciel où luit ta volonté

Et dont l'âme, fontaine invisible qui chante,
Laisse jaillir l'amour comme une eau débordante,
Celui-là vit heureux et libre d'épouvante,
Car il porte en vivant ta certitude en lui...

(*Le Cœur Solitaire.* Mercure de France.)



Des cloches. C'est le jour de Pâques, sombre cœur.
Toi seul, et quand les gens du peuple et les servantes
Reçoivent Jésus-Christ sur leurs lèvres ferventes,
Toi seul, obstinément, tu chéris ta rancœur.

Solitaire parmi la foule fraternelle,
Tu ronges ta fureur et ton silence amer ;
Ton orgueil, car en toi l'esprit corrompt la chair,
Contre ta foi vivace encore se rebelle.

Et c'est ton grand remords et ton âcre tourment,
Devant ces vrais chrétiens qui vont au divin Maître,
D'avoir, âme incertaine et trouble, cessé d'être
Un pauvre homme qui croit en Dieu tout simplement.



Ce soir, mon Dieu, je viens pleurer, je viens prier
Et rompre sur ta croix les reins d'un ouvrier
Dont le labeur stérile a négligé ta gloire.
La nuit du monde autour de ton église est noire ;
Je viens puiser de l'huile à tes feux éternels,
Loin de la joie humaine et des hommes charnels.
Mon Dieu, je viens jeter à tes pieds cette vie,
Dont chaque jour d'un clou haineux te crucifie.
Je suis le plus méchant des mauvais serviteurs,
O Jésus qui prêchais la sagesse aux docteurs,
J'ai détourné le sens divin des paraboles ;
J'ai, d'un grain vil, semé le champ de tes paroles...
L'iniquité fut ma maîtresse. Et me voilà.
Tes yeux que le Péché de l'univers scella
Me brûlent de leurs pleurs de sang. Quoique tu l'aies
Senti mettre ses mains cruelles dans tes plaies,
O Seigneur, prends enfin en pitié ton enfant !
Son cœur comme un vitrail qu'on étoile se fend.
Sois-lui clément, permets le retour du prodigue ;
Rends l'eau du ciel à la citerne, et que la figue
Encor pèse aux rameaux du figuier desséché !
Ah ! ne le laisse pas mourir dans son péché,
Cet errant qui s'enlace à ta croix et qui pleure,
Las d'avoir tant cherché l'amour qui seul demeure.



Le Juste dit : « Ma tâche expire avec le jour ;
Je vous domine, ô champs austères de la vie !
Là-bas, et redressant le versoir qui dévie,
Sous un âpre soleil j'ai poussé mon labour.

J'ai répandu, le dos gonflé de la besace,
L'averse du bon grain dans les sillons pierreux,
Et j'ai fauché, dans l'ombre immense des monts bleus,
La foule des épis qui remplissait ma trace.

Et voici que, chargé des fruits d'un long effort,
J'attends la paix promise à toute inquiétude,
Et que mon pas éveille au loin la solitude
Des hauts lieux balayés par le vent de la mort.

D'ici, sans que je tremble ou que mon pied recule,
Je vois monter la mer des ténèbres sans fond,
Et mes yeux, pleins d'un jour intérieur, se font
Plus grands pour recevoir l'assaut du crépuscule.

L'incorruptible amour habite dans mon cœur.
La nuit qui m'achemine à demain sera brève :
Puissé-je, en souriant au soleil qui se lève,
M'endormir du dernier sommeil dans le Seigneur ! »

(*Le Semeur de Cendres*. Mercure de France.)





CHARLES PÉGUY

(Né le 7 Janvier 1873)
Mort au champ d'honneur le 5 Septembre 1914



Avec Charles Péguy, nous avons repris contact avec un mysticisme populaire d'une rudesse étrangement savoureuse. Les *Mystères de Jeanne d'Arc* semblent sourdre du plus pur moyen âge, de l'âme de quelque Villon touché par une vision dantesque, et qui nous révélerait les mondes visibles et invisibles dans la langue simple et quotidienne de l'enfant qui joue à la marelle, de la servante qui balaye, de la bergère qui ravaude ses bas, la langue humble des chaumières d'autrefois où fumait la marmite, où le devoir était toujours là, tangible, impérieux dans la tâche mesquine, rebutante, si héroïque. Après avoir usé d'une prose lyrique tout à fait personnelle, d'une syntaxe enchevêtrée et musclée, conçue comme un développement musical avec les thèmes principaux revenant sans cesse, les mots générateurs répétés, ressassés comme avec gourmandise, Charles Péguy a semblé depuis adopter avec prédilection la stance, dans laquelle il a construit, comme un maître d'œuvres du moyen âge, des visions aux lignes sûres et pathétiques qui évoquent les portails de Chartres et de Reims et les tapisseries de haute lice.

R. V.-R.

La notice sur Charles Péguy et les pages qui la suivent venaient d'être données à l'imprimeur quand la guerre

éclata. L'auteur de cette anthologie, le poète qu'il présentait entrèrent dans le rang et s'y confondirent avec les plus obscurs, ne vivant désormais que pour défendre la terre natale, remettant à des jours meilleurs le soin de la glorifier par les travaux de leur esprit. M. Robert Vallery-Radot tient toujours sa place au front, sur un des points de cette ligne qui ressemble au tracé capricieux et cruel d'une longue blessure.

Charles Péguy est mort.

Il est difficile de mesurer l'étendue d'une telle perte. Ce patient ouvrier d'une renaissance qu'il ne verra pas. maintenant fixé dans l'éternel, s'était à l'avance volontairement sacrifié pour maintenir intact le terrestre visage de sa véritable patrie. Ce sacrifice fut agréé. Nous en goûterons les fruits avec douleur et respect. Mais lui, le mort plus vivant que nous tous, ne veut pas être plaint. Ceux qui liront ces pages y trouveront un fragment important de son œuvre que nous en détachons comme une couronne toute prête et qu'il avait tressé pour d'autres :

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu....

Que pourrions-nous ajouter à ce pæan chrétien proféré par des lèvres à jamais closes mais qu'on ne cessera pas d'écouter.

Ch. G.



LA RÉSURRECTION DES CORPS

Jésus parle à Ève :

Femme, vous m'entendez : quand les âmes des morts
S'en reviendront chercher dans les vieilles paroisses,
Après tant de bataille et parmi tant d'angoisses,
Le peu qui restera de leurs malheureux corps ;

Et quand se lèveront dans les champs de carnage
Tant de soldats péris pour des cités mortelles,
Et quand s'éveilleront du haut des citadelles
Tant de veilleurs sortis d'un terrible hivernage ;

Et quand s'éveilleront, d'un terrible réveil,
Tant de guetteurs assis au faîte de la tour,
Et quand les chambellans et les dames d'atour
S'arracheront des bras de l'antique sommeil ;

Quand tout ne sera plus que poussière et que cendre,
Quand se réveillera la belle au bois dormant,
Quand le page et la reine et le prince charmant
Diront : C'est le grand jour ; ô maître il faut descendre ;

Et quand tous trembleront, et de la même transe,
Disant : L'heure est sonnée, il est temps de paraître ;
Et quand le roi Louis et quand le roi de France
Ne sera plus qu'un pauvre et qu'un malheureux être ;

Quand ne sonnera plus la cloche du baptême,
Et l'entrée à la messe et le saint sacrement,
Et la jeune promesse et le grave serment,
Et l'automne fleuri de grave chrysanthème ;

Quand ne sonneront plus les temporelles vêpres
Et l'entrée à la messe et l'auguste salut,
Et quand apparaîtra dans un âge absolu
L'éternelle hideur des temporelles lèpres ;

Quand on n'entendra plus au cœur des grandes fêtes
Monter l'*in excelsis* et le *Magnificat*,
Quand on ne verra plus sur l'océan des têtes
Tomber le *Dominus* et le *Benedicat*

Vos omnipotens Deus dans les siècles des
Siècles, quand ne monteront plus les *Hosanna*,
Et le dur *Sabaoth* et les *Alleluia*,
Et le tragique *Agnus* ; femme, vous m'entendez :

Quand on ne verra plus vers les jours de Noël
Dans la paille et l'espace et l'étable et le temps
Naître le dernier-né des enfants d'Israël,
Et Joseph le couver de regards importants ;

Quand on ne verra plus dans une pauvre auberge
Naître le plus secret et le plus grand des rois,
Quand on ne verra plus saint Joseph et la Vierge
Veiller sur un poupon qui joue avec sa croix ;

Quand on ne verra plus dans une pauvre crèche
Sommeiller un bambin devant l'âne et le bœuf,
Et trois pauvres bergers lui mettre un manteau neuf
Pour le sauver du vent qui souffle par la brèche ;

Quand on ne verra plus couché dans de la paille
Le fils du plus grand roi qui soit dans l'univers,
Quand on ne verra plus cette auguste marmaille
Tenir son firmament et sa croix de travers ;

Quand on ne verra plus dans le secret des temples
Rayonner le secret d'une amour éternelle,
Et lestement troussé dans la main maternelle
Ce seul petit Jésus, femme, que tu contemples,

Parce qu'il fut nourri du lait d'une autre femme,
Et bercé d'une main mêmement maternelle,
Parce qu'il fut baigné dans une onde charnelle,
Et parce qu'il riait aux yeux de Notre Dame ;

Et qu'il fut caressé d'une main fraternelle
Par le petit saint Jean doublé de son agneau,
Et qu'il fut salué de façon solennelle
Par les rois d'Orient doublés de leur chameau ;

Et moi je vous le dis : quand cette antique cloche
Ne fera plus monter les grands alleluias,
Quand la meute et le vol des chastes hosannas
Ne s'élancera plus gagnant de proche en proche ;

Quand ne descendra plus du haut des grandes orgues
La célébration des beaux jours de la vie,
Mais quand s'écroulera du haut des grandes morgues
Et le péché d'orgueil et le péché d'envie ;

Quand du haut du clocher la cloche catholique
Ne fera plus tomber les *Ave Maria*,
Quand sur le coffret d'or et la sainte relique
Ne s'avancera plus le triple *Gloria* ;

Quand ne sonnera plus la cloche paroissiale
Pour le glas de ce jour qui sera le dernier
Et l'angélus du jour qui sera le premier,
Et la marche funèbre avant la nuptiale ;

Mais quand retentiront de bien autres buccins,
Quand tout se courbera sous le fracas des cuivres,
Quand l'antique Satan, ses larves et ses guivres
Reculeront glacés devant le saint des saints ;

Quand on n'entendra plus que le sourd craquement
D'un monde qui s'abat comme un échafaudage,
Quand le globe sera comme un baraquement
Plein de désuétude et de dévergondage ;

Quand l'immense maison des vivants et des morts
Ne pourra plus montrer que sa décrépitude,
Quand l'antique débat des faibles et des forts
Ne pourra plus montrer que son exactitude ;

Quand on n'entendra plus que le détraquement
D'un monde qui chancelle et qui se met par terre,
Et quand apparaîtra l'immense manquement
D'un sol toujours solide et toujours sédentaire ;

Et quand se lèveront dans les champs d'épandage
Tant de martyrs jetés dans les égouts de Rome,
Et quand se lèvera dans le cœur de tout homme
Le long ressouvenir de son vagabondage ;

Et quand sur le parvis des hautes cathédrales
Les peuples libérés des vastes nécropoles,
Dans Paris et dans Reims et dans les métropoles
Transporteront l'horreur des chambres sépulcrales ;

Quand ils s'assembleront sur les places publiques,
Quand ils s'entasseront sous un dernier portail,
Quand il repasseront par les ormes du mail,
Quand ils resalueront les grandes républiques ;

Quand ils traverseront la place du Martroi,
Quand ils s'amasseront sur le pavé des villes,
Quand ils resalueront les batailles civiles,
Et le royaume assis dans le giron du roi ;

Quand l'homme relevé du plus ancien tombeau
Ecartera la pierre et le vase d'oubli,
Quand le plus vieil aveugle et l'homme enseveli
Rallumera l'éclair du plus ancien flambeau ;

Quand l'homme relevé de la plus vieille tombe
Ecartera la ronce et les fleurs du hallier,
Quand il remontera le vétuste escalier
Où le pied du silence à chaque pas retombe ;

Quand l'homme reviendra dans son premier village
Chercher son ancien corps parmi ses compagnons
Dans ce modeste enclos où nous accompagnons
Les morts de la paroisse et ceux du voisinage ;

Quand il reconnaîtra ceux de son parentage
Modestement couchés à l'ombre de l'église,
Quand il retrouvera sous le jaune cytise
Les dix-huit pieds carrés qui faisaient son partage ;

Quand il retrouvera ceux de son héritage,
Et les fils de ses fils et tous ceux de son sang,
Et les cousins germains et tous ceux de son rang,
Comme ils venaient en bande aux jours de mariage ;

Quand il retrouvera dans la maison d'école
Et tous ceux de son âge et tous ceux de son banc,
Et la chaire et le maître et l'auguste parole,
Et la carte et le stère et le gramme et le franc ;

Quant tout se lèvera pour un appareillage
Qui sera le dernier des appareillements,
Quand tout se lèvera pour un dernier naufrage
Qui sera le premier des établissements ;

Quand tout retrouvera sa maison et sa race,
Au moment de les perdre, ou de les conserver,
Quand tout reconnaîtra la raison et la grâce,
Au moment de la perdre, ou de la retrouver ;

Quand tout s'éclairera des flammes de mémoire,
Quand tout homme sera comme un grand spectateur,
Quand la création devant le créateur
Sera comme un linceul aux rayons de l'armoire ;

Quand les ressuscités s'en iront par les bourgs,
Encor tout ébaubis et cherchant leur chemin,
Et les yeux éblouis et se tenant la main,
Et reconnaissant mal ces tours et ces détours

Des sentiers qui menaient leur candide jeunesse,
Encor tout ébahis que ce jour soit venu,
Encor tout assaillis du regret revenu,
Et reconnaissant mal, avant que l'aube naisse,

Ces sentiers qui menaient leur enfance première,
Encor tout démolis d'être ainsi revenus,
Et reconnaissant mal ces corps pauvres et nus,
Et reconnaissant mal cette vieille chaumière

Et ces sentiers fleuris qui menaient leur tendresse,
Et les anciens lilas dans les vieilles venelles,
Et la rose et l'œillet et tant de fleurs charnelles,
Avant que de monter jusqu'aux fleurs de hautesse ;

Quand ils avanceront dans la nuit éternelle,
Tâtant des mains les murs et cherchant leur chemin,
Quand ils se lèveront pour le seul examen
Qui vienne après la mort et se repose en elle ;

Quand l'homme s'en ira dans la nuit solennelle,
Encor tout étourdi d'être ainsi revenu,
Encor tout interdit d'être ainsi pauvre et nu,
Encor tout engoncé dans sa gaine charnelle ;

Encor tout ahuri que ce jour soit venu,
Mal réaccoutumé de se servir de soi,
Déjà tout envahi du regret revenu,
De ne plus être un homme et ne plus être un roi ;

Quand il retrouvera sa force originelle,
Mais pour être abolie et ne servir qu'un jour,
Quand il retrouvera dans son premier séjour
La lumière et la paix qui baignaient sa prunelle ;

Quand ils s'avanceront dans cette cécité,
Tout désaccoutumés des chemins de la terre,
Tout déshabitués de l'antique cité
Qui posait sur les fronts un masque statutaire ;

Quand on n'entendra plus que le démembrement
D'un monde qui s'en va comme un écartelé,
Quand on ne verra plus que le délabrement
D'un monde qui s'abat comme un mur craquelé ;

Quand vos enfants perdus, aïeule volontaire,
Chemineront le long de leurs anciens labours,
Et quand ils passeront le long des anciens jours,
Et sur le beau chemin devant le presbytère ;

Quand ils s'avanceront dans la nuit éternelle,
Encor tout étonnés d'être ainsi dans leur corps,
Et dans l'ancien scrupule et dans l'ancien remords,
Et d'être retournés dans la raideur charnelle ;

Et d'être maladroits et perdus dans ces membres,
Et tout embarrassés dans ces remembrements,
Comme un roi qui revient et se perd dans ses chambres,
Et ne reconnaît plus ses beaux appartements ;

Quand l'homme s'en ira dans une nuit tacite,
Encor tout engourdi d'être ainsi remembré,
Quand il regardera vers un suprême site,
Encore abasourdi d'être ainsi transféré ;

Quand l'homme s'en ira dans une nuit profonde,
Encor tout alourdi d'être réintégré,
Et d'être réinscrit et réincarcéré,
Encor tout assourdi dans ce fracas d'un monde ;

Quand vos enfants perdus, aïeule utilitaire,
Chemineront le long de leurs anciens amours,
Et le long des soucis qui ramenaient toujours
En un centre de peine en un point de la terre

Les longs égarements d'un cœur délibéré,
Quand ils reconnaîtront les antiques serments,
Quand ils retrouveront les antiques tourments,
La poudre et le débris d'un cœur dilacéré ;

Quand ils chemineront tout le long des détours
Qui ramenaient toujours vers la même blessure,
Quand ils chemineront tout le long de ces jours
Qui ramenaient toujours la même meurtrissure ;

Quand ils reconnaîtront les jours de leur détresse,
Plus profonds et plus beaux que les jours de bonheur,
Quand ils retrouveront les jours de leur honneur,
Plus durs et plus aimés que les jours de liesse ;

Quand ils verront l'autel et les premiers degrés,
Quand ils verront le temple et les premières marches,
Quand ils verront le seuil et les marbres sacrés,
Et la brique romaine et la voûte et les arches

Du vieux pont qui menait leur caduque allégresse,
Quand ils chemineront tout le long du fossé,
Quand ils retrouveront dans les jours du passé
Les jours de leur candeur et de leur maladresse,

Quand ils s'avanceront tout le long du rempart,
Quand ils regarderont les hautes cheminées,
Tout gauches, tout perdus, percés de part en part
Par le ressouvenir des anciennes années ;

Quand se réveilleront dans les champs de glanage
Tant de glaneurs péris pour des péchés mortels,
Mais quand se dressera le plus haut patronage
Pour les reversements les plus sacramentels,

Quand dans le même lieu les plus hauts personnages
Ne seront pas plus grands que les derniers venus,
Quand les dais les plus lourds, et les plus saugrenus,
Ne vaudront pas plus cher que de pauvres ménages,

Quand vos enfants perdus, ô reine de misère,
S'avanceront ainsi le long des anciens bois,
Quand ils s'enfonceront pour la dernière fois
Dans la route commune et pourtant solitaire ;

Quand ils s'avanceront le long des anciens prés,
Dans la mansuétude et le recueillement,
Quand ils s'enfonceront tout le long des regrets
Dans la désuétude et le défeuillement ;

Quand ils s'avanceront dans leur dernier chemin,
Comme le jeune Hémon et la belle Antigone,
Quand le dernier bleuet et le dernier jasmin
Et la douce pervenche et la chaste anémone

Etendront sous les pas de cette immense armée
Le dernier étendu des linceuls de la terre,
Et quand la cicutaire et quand la serpentaire,
Vainement vigilante et vainement armée,

Et vainement poignante et vainement vivace,
Etendront sous les pas de vos derniers enfants,
Vainement accablés, vainement triomphants,
Le dernier drap du lit pour la dernière race

Et le dernier passage et la dernière trace,
Et les pas sur les fleurs et les pas sur le sable,
Quand vos enfants perdus, aïeule périssable,
S'avanceront ainsi sur la basse terrasse,

Pour la dernière empreinte et la dernière marque,
Et quand ils fouleront la lavande et le thym,
Quand ils s'avanceront dans leur dernier matin
Vers le dernier prétoire et le dernier monarque,

Quand ils iront en bande et les curés en tête,
Quand ils contempleront le dernier tribunal,
Quand ils chemineront tout le long du canal,
Comme ils allaient en bande aux jours de grande fête,

Quand ils s'avanceront dans l'éternelle nuit,
Quand ils auront passé devant le four banal,
Et le moulin à vent et le pré communal,
Comme ils allaient en bande aux messes de minuit,

Quand ils auront passé devant le maréchal,
Et la forge et l'enclume et le bras séculier,
Quand ils se heurteront au coin d'un espalier,
Encor tout endormis et reconnaissant mal

Ces sentiers qui menaient leur naïve rudesse,
Et quand ils trembleront dans ce dernier trépas,
Pourrez-vous allumer pour éclairer leurs pas,
Dans cette incertitude et dans cette faiblesse,

Aïeule du lépreux et du grand sénéchal,
Saurez-vous retrouver dans cet encombrement,
Pourrez-vous allumer dans cet égarement
Pour éclairer leurs pas quelque pauvre fanal,

Et quand ils passeront sous la vieille poterne,
Aurez-vous retrouvé pour ces gamins des rues,
Et pour ces vétérans et ces jeunes recrues,
Pour éclairer leurs pas quelque vieille lanterne ;

Aurez-vous retrouvé dans vos forces décrues
Le peu qu'il en fallait pour mener cette troupe
Et pour mener ce deuil et pour mener ce groupe
Dans le recordement des routes disparues.

(*Eve.* Cahiers de la Quinzaine.)



PRÉSENTATION DE LA BEAUCE A NOTRE DAME DE CHARTRES

Etoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chape.

Et voici votre voix sur cette lourde plaine
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,
Voici le long de nous nos poings désassemblés
Et notre lassitude et notre force pleine.

Etoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.

Un sanglot rôde et court par delà l'horizon.
A peine quelques toits font comme un archipel.
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.
L'épaisse église semble une basse maison.

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des tours, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire...

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,
Dans le recourbement de notre blonde Loire,
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,
Et la Loire coulante et souvent limoneuse
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce
Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans
Le portail de la ferme et les durs paysans
Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate
Et nous avons connu dès nos premiers regrets
Ce que peut recéler de désespoirs secrets
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable
Dur comme une justice, égal comme une barre,
Juste comme une loi, fermé comme une mare,
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,
Et d'une seule source et d'un seul portement,
Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David voici votre tour beauceronne.
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.

C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,
Qui ne fanera point au soleil de septembre,
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.

C'est la tige et le blé qui ne pourrira pas,
Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été,
Qui ne moisira point dans un hiver gâté,
Qui ne transira point dans le commun trépas.

C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute...

Quand nous aurons joué nos derniers personnages,
Quand nous aurons posé la cape et le manteau,
Quand nous aurons jeté le masque et le couteau,
Veuillez vous rappeler nos longs pélerinages.

Quand nous retournerons en cette froide terre,
Ainsi qu'il fut prescrit pour le premier Adam,
Reine de Saint-Chéron, Saint-Arnould et Dourdan,
Veuillez vous rappeler ce chemin solitaire.

Quand on nous aura mis dans une étroite fosse,
Quand on aura sur nous dit l'absoute et la messe,
Veuillez vous rappeler, reine de la promesse,
Le long cheminement que nous faisons en Beauce.

Quand nous aurons quitté ce sac et cette corde,
Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements,
Quand nous aurons râlé nos derniers râclements,
Veuillez vous rappeler votre miséricorde.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
Que la dernière place en votre Purgatoire,
Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune splendeur.



LA CRÈCHE, L'ANE ET LE BŒUF

Et Jésus est le fruit d'un ventre maternel,
Fructus ventris tui, le jeune nourrisson
S'endormit dans la paille et la balle et le son,
Ses deux genoux pliés sous son ventre charnel.

Et ses beaux yeux fermés sous l'arceau des paupières
Ne considéraient plus son immense royaume.
Et les bergers venus par les chemins de pierres
Le regardaient dormir dans la paille et le chaume.

Et ses beaux yeux fermés sur nos ingratitudes
Ne considéraient plus qu'un rêve intérieur.
Ses jeunes yeux fermés sur nos décrépitudes
Ne considéraient plus qu'un âge antérieur.

Et la lourde toison de ses cheveux bouclés
Retombaient sur sa nuque en décuple cascade.
Et son poing volontaire et ses bras potelés
Supportaient tout le poids de cette colonnade.

Ses beaux cheveux tombaient en mouvante torsade
Et faisaient sur sa nuque une ombre creuse et blonde,
Les rois de l'Orient, venus en embassade
Le regardaient dormir comme le roi du monde.

Et sa tête portait dans le creux de son coude
Comme un beau bâtiment porte dans son berceau.
Il n'était pas froncé comme un enfant qui boude.
Il était étendu comme un jeune roseau.

Et sa tempe battait d'un sang si généreux
Que sa tête sonnait comme un jeune tambour.
Et son cœur se gonflait d'un sang si chaleureux
Que tout son corps tremblait de ce nouvel amour.

Un pli du bras portait l'impérissable tête.
Et c'est ce pli du bras qu'on nomme la saignée.
Il admirait tout bas quelque invisible fête.
Il était comme une aube éclatante et baignée.

Juste le pli du bras portait la tête blonde.
Ses membres détendus formaient comme un recueil.
Tout était jeune alors, et le sauveur du monde
Etait un jeune enfant qui jouait sur un seuil.

Dans le creux de ce pli roulait la tête ronde,
(La même qui fut mise en un pauvre cercueil).
Tout s'appesantissait dans cette nuit profonde,
La même qui tomba sur un suprême deuil.

Tout en lui reposait. Sur ses lèvres lactées
Quelques gouttes tremblaient vaguement négligentes.
Quelques gouttes perlaient vainement engageantes,
Comme la sève perle au bord des fleurs coupées.

LA TAPISSERIE DE SAINTE GENEVIÈVE

Premier Jour
Pour le Vendredi 3 Janvier 1913
Fête de Sainte Geneviève
Quatorze cent unième anniversaire
de sa mort.

I

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre,
On la mit à garder un bien autre troupeau,
La plus énorme horde où le loup et l'agneau
Aient jamais confondu leur commune misère.

Et comme elle veillait tous les soirs solitaire
Dans la cour de la ferme ou sur le bord de l'eau,
Du pied du même saule et du même bouleau
Elle veille aujourd'hui sur ce monstre de pierre.

Et quand le soir viendra qui fermera le jour,
C'est elle la caduque et l'antique bergère,
Qui ramassant Paris et tout son alentour

Conduira d'un pas ferme et d'une main légère
Pour la dernière fois dans la dernière cour
Le troupeau le plus vaste à la droite du père.

Deuxième Jour

Pour le Samedi 4 Janvier 1913

II

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre
Et qu'on était content de son exactitude,
On mit sous sa houlette et son inquiétude
Le plus mouvant troupeau, mais le plus volontaire.

Et comme elle veillait devant le presbytère,
Dans les soirs et les soirs d'une longue habitude,
Elle veille aujourd'hui sur cette ingratitude,
Sur cette auberge énorme et sur ce phalanstère.

Et quand le soir viendra de toute plénitude,
C'est elle la savante et l'antique bergère,
Qui ramassant Paris dans sa sollicitude

Conduira d'un pas ferme et d'une main légère
Dans la cour de justice et de béatitude
Le troupeau le plus sage à la droite du père.

Troisième Jour

Pour le Dimanche 5 Janvier 1913

III

Elle avait jusqu'au fond du plus secret hameau
La réputation dans toute Seine-et-Oise
Que jamais ni le loup ni le chercheur de noise
N'avaient pu lui ravir le plus chétif agneau.

Tout le monde savait de Limours à Pontoise
Et les vieux bateliers contaient au fil de l'eau
Qu'assise au pied du saule et du même bouleau
Nul n'avait pu jouer cette humble villageoise.

Sainte qui rameniez tous les soirs au bercail
Le troupeau tout entier, diligente bergère,
Quand le monde et Paris viendront à fin de bail

Puissiez-vous d'un pas ferme et d'une main légère
Dans la dernière cour par le dernier portail
Ramener par la voûte et le double vantail

Le troupeau tout entier à la droite du père.



PRIÈRE
POUR NOUS AUTRES CHARNELS

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fut dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu.

Car cet aveu d'honneur est le commencement
Et le premier essai d'un éternel aveu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet écrasement,
Dans l'accomplissement de ce terrestre vœu.

Car ce vœu de la terre est le commencement
Et le premier essai d'une fidélité.

Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis murs et les blés moissonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et l'argile plastique.
Heureux ceux qui sont morts dans une guerre antique.
Heureux les vases purs et les rois couronnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et dans la discipline.
Ils sont redevenus la pauvre figuline.
Ils sont redevenus des vases façonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans leur première forme et fidèle figure.
Ils sont redevenus ces objets de nature
Que le pouce d'un Dieu lui-même a façonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et la première argile.
Ils se sont remoulés dans le moule fragile
D'où le pouce d'un Dieu les avait démoulés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et le premier limon.
Ils sont redescendus dans le premier sillon
D'où le pouce de Dieu les avait défournés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce même limon d'où Dieu les réveilla.
Ils se sont rendormis dans cet alléluia
Qu'ils avaient désappris devant que d'être nés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont revenus
Dans la demeure antique et la vieille maison.
Ils sont redescendus dans la jeune saison
D'où Dieu les suscita misérables et nus.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans cette grasse argile où Dieu les modela,
Et dans ce réservoir d'où Dieu les appela,
Heureux les grands vaincus, les rois découronnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce premier terroir d'où Dieu les révoqua,
Et dans ce reposoir d'où Dieu les convoqua.
Heureux les grands vaincus, les rois dépossédés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans cette grasse terre où Dieu les façonna.
Ils se sont recouchés dedans ce hosanna.
Qu'ils avaient désappris devant que d'être nés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce premier terreau nourri de leur dépouille,
Dans ce premier caveau, dans la tourbe et la houille.
Heureux les grands vaincus, les rois désabusés.





VICTOR KINON

(Né en 1873)



Né d'une mère flamande et d'un père wallon, Victor Kinon a la charmante et rude ingénuité des peintres primitifs de son pays. Toute son œuvre tient dans l'*Ame des Saisons*, recueil publié en 1909 chez l'éditeur Larcier, à Bruxelles ; on y trouvera ce chef-d'œuvre qui s'appelle *Les Chansons du Petit Pèlerin de Montaigu*, où le souvenir non éludé du Max Elskamp de *En Symbole vers l'Apostolat* :

(A présent, faites-moi, de robe et de visage,
Beau comme un roi, afin que les mots que j'ai dits
Pèsent dans la balance des sots et des sages,

Car ma route est finie et voici mon pays
Avec l'air peint en bleu au-dessus de mes villes,
Comme si l'on vouait tout le ciel à Marie.)

se rappelle à la mémoire, non comme le modèle d'un pastiche réussi, mais plutôt comme une musique fraternelle, plus compliquée, plus savante, — et moins directement inspirée par la foi profondément populaire des Flandres.



CHANSONS DU PETIT PÈLERIN A NOTRE DAME DE MONTAIGU

Où l'on entre en vue du Sanctuaire.

Et maintenant, voici les sapinières.
Donc, gravissons cette colline encor
Et nous verrons le dôme en or.

Le chemin creux, ruisselant de lumière,
Serpente au flanc des coteaux, à travers
Les bancs d'ocre rouge et de fer.

Ah ! quelle fatigue et quelle misère,
Ces pieds tour à tour cloués au sol dur
Et ces yeux aveuglés d'azur.

Fatigue, certes oui, mais pourtant chère,
Et c'est étrangement pénible et doux
Ce mal intime des genoux...

Car, enfin, c'est pour plaire à Notre Mère
Que nous marchons, et d'être ainsi las,
C'est bien encore un grand soulas.

Et voici que le dôme en or s'avère,
Et voici que le dôme luit enfin...
Et donc à genoux, pèlerins !

Comme il pria devant l'image de Madame la Vierge

Ma bonne Mère, enfin, voyez, je suis venu !
Maintenant je suis près de vous à Montaigu,

Maintenant je vais vous dire de douces choses
Et vous offrir mon cœur comme un bouquet de roses.

Et, certes, je vous fus un enfant peu soumis
Et je vous attristai par des pleurs et des cris.

Mais tout est oublié, car vous êtes si bonne,
Et je vois bien que votre bouche me pardonne.

Voici que vous m'avez habillé de printemps
Et que mon âme exulte en des nuées d'encens.

O douce Dame en or, quelles sont vos largesses !
Mon cœur est éperdu d'amour et d'allégresse.

Maintenant c'est *Magnificat* et joie en pleurs,
Et tous les anges font musique dans mon cœur.

Oh ! vraiment, non, ma bonne Mère, c'est trop d'aise !
Mon âme est en azur derrière les mélèzes.

Ma bonne Dame en or, ma douce Dame en or,
Je vous offre mon cœur et puis mon cœur encor.

Et voici que l'enfantelet, si frêle et rose,
Sourit, comme pour approuver toutes ces choses.

Or, enfin, concédez pour dernière faveur
Une chapelle avec des lilas dans mon cœur ;

Une chapelle en mois de mai Vous dédiée,
Une chapelle toute tiède et parfumée,

Où brûleront des cierges roses nuit et jour,
Ma douce Dame en or qui souriez toujours !



ORGUES

Et maintenant, la messe dite, allez, fidèles,
Gardant ce souvenir en vos cœurs rajeunis,
Pareils à des oiseaux qui regagnent leurs nids
Avec des cris joyeux et des battements d'ailes ;
Et maintenant, la messe dite, allez en paix
Vers la vie attrayante et bonne désormais.
Voyez comme la neige au soleil étincelle ;
Voyez la fumée bleue au-dessus des maisons,
Et comme expire, au pâle azur de l'horizon,
Le croissant vaporeux de la lune irréelle.
Et sentez ce bon vent qui mordille le sang
Et qui stimule en nous la bonne ardeur de vivre.
Allez tout chauds du ciel encore et frémissants,
Allez, foulant la neige éclatante et le givre,
Allez vers le bonheur et le charmant Noël
Parmi les pignons blancs et les palmiers de gel ;

Allez vers la douceur des fêtes de famille,
Vers le grillon qui chante et la lampe qui brille ;
Allez vers les enfants et le bonhomme Hiver
Qui s'assied au foyer avec un sapin vert...
Hommes, femmes, vous tous de bonne volonté,
Allez, que ce soit fête et charmante gaîté !
Un sauveur nous est né ! Un sauveur nous est né !
Un long tressaillement a traversé la Terre,
Et les chérubins bleus chantent dans la lumière :
Noël ! Noël ! Anges, chantez ! cloches, sonnez !
Noël ! Noël ! tous les péchés sont pardonnés.

1901.

(*L'Ame des Saisons.* Veuve Larcier,
éditeur, Bruxelles.)



DÉDICACE DE LA MAISON

DIVAE VIRGINI ASPRICOLLENSI

Puisque, de point en point exauçant l'oraison,
Vous avez abrité notre destin tranquille
Sous un toit plus riant que les toits de la ville,
Douce Dame, agréez le don de la maison.
Toute blanche, avec sa pelouse toute verte,
Qu'elle vous soit de cœur et simplement offerte.

Voyez ! elle se fait câline et vous complaît
Par sa blancheur, et par son nom qui vous rappelle
Votre colline, avec le chêne et la chapelle,
Et parce qu'elle dit un peu de chapelet,
Et parce que c'est votre image qui surveille
Le jardin ruisselant de roses et d'abeilles...

Voyez ! sitôt que l'aube a blanchi le gazon,
La maison, de ses yeux d'opale, considère
Le mystère du ciel descendu sur la terre,
Et, quand le brasier d'or s'enflamme à l'horizon,
La maison vous salue, ô Dame, et vous appelle
Aurore du soleil de la vie éternelle !

Puis, elle fait sa tâche avec simplicité,
Se souvenant du Christ que vous avez porté ;
Elle rit, elle jase, elle ouvre ses fenêtres ;
Et, quand le soir s'accorde au murmure des hêtres,
Elle redevient grave et vous salue encor,
Belle comme la lune au ciel pointillé d'or !

Ainsi donc, bénissez la maison qui vous aime,
O Dame ! Pour parer aux faiblesses des siens,
Donnez-lui d'agréer à leurs anges gardiens,
D'avoir un air propice aux grâces du baptême,
Et de favoriser par de justes décors
La sagesse du cœur et la santé du corps.

Heureuses les maisons qui sont pures ! Heureuses
Les maisons sans dispute et sans éclats de voix,
Où, comme un pénétrant parfum de tubéreuses,
On respire le calme et l'empire des lois
Et la chaste union des âmes enlacées
Dans les simples vertus et les bonnes pensées !

Ah ! que cette maison soit pure dès le seuil !
Que nul de ses recoins ne cache l'ange immonde,
Qu'on dépouille en entrant les poussières du monde,
Qu'elle soit sans humeur, sans haine, sans orgueil,
Et toute vôtre enfin tout le long de l'année,
Douce Dame d'amour qui nous l'avez donnée !

Pour ne rien oublier, soignez aussi, ô Dame,
Que l'août soit décoré de parterres de flamme,
Qu'il y ait des criquets sonores et des noix,
Et que l'on trouve, sous les vieux ormes, un choix
De mouches pour la truite et de vers pour la perche,
Tous les appâts enfin que le pêcheur recherche.

Quand la procession va sortir, en septembre,
Faites que la maison excelle entre ses sœurs
A dresser un autel garni de grappes d'ambre,
De feuillages dorés, de cierges et de fleurs ;
Qu'elle soit la plus belle, ou du moins la plus fraîche,
Avec un doux parfum de verveine et de pêche.

Et lorsque vient novembre, abaissez vos regards
Vers sa lampe perdue au milieu des brouillards.
Qu'est-ce qu'une maison seulette sous la suie
Du vaste ciel cinglé de bourrasque et de pluie ?...
Et puisqu'il est des vents pareils à des remords,
Souvenez-vous de nous en novembre-des-morts !

Et lorsque vient décembre à la mitre de givre,
Que la maison, dans un tête-à-tête charmant,
Nous réserve l'étude et le recueillement,
Les voyages du soir à travers les beaux livres,
Où l'on voit les oiseaux du Tropique, Beyrouth,
Ceylan, l'astronomie et l'âge du mammouth.

Connaissant notre goût intime qui prolonge
La clarté de la lampe en un halo de songe,
Laissez-nous évoquer, de frileuse façon,
Les vieux hommes de mer serrés sur un glaçon,
Les ours blancs, l'hivernage à la Nouvelle-Zemble,
Et la chasse de neige et la hutte qui tremble...

Mais en ceci surtout bénissez la maison,
Qu'elle garde la chair soumise à la raison,
Qu'elle égrène à vos pieds le chapelet des heures
Et n'ait pas trop besoin, comme d'autres demeures,
Du pain de la misère et du sel des sanglots
Pour se ressouvenir du Maître de là-haut...

Aspricollis ! Aspricollis ! tressaille et prie.
Il est sous le ciel bleu des maisons de Marie
Où le bonheur fleurit comme un lis sans défaut...
Chante magnificat, chante avec un sanglot,
Comme au jour de ses vœux la vierge en mousseline,
Aspricollis ! Aspricollis ! sur la colline.

Paix donc à la maison de bonne volonté !
O Vierge au nom de qui le Baphomet chancelle,
Etendez votre main protectrice sur elle !
Donnez-lui pour gardien un Esprit redouté,
Surveillant l'eau du puits et l'huile de la lampe,
Le charbon qui rougit et la bûche qui flambe ;

Un ange éblouissant comme un glaive brandi
Qui, d'un tressaillement de sa splendeur, arrête
L'éclair fourchu, le bond houleux de la tempête,
Le vol incandescent du démon de midi,
Et le pas carnassier des hommes de ténèbres,
Munis de limes et de lanternes funèbres...

Et puisque vous donnez le printemps par surcroît,
O Dame, fleurissez en mai la clématite ;
Qu'un léger roitelet dans la glycine habite ;
Que l'hirondelle rase en gazouillant le toit,
Et qu'un merle qui siffle et gaîment pirouette
En vienne chaque soir garnir la girouette.

Qu'en juin, les marronniers rendent le gazon noir ;
Que dans les phlox en feu qui parent les corbeilles
On entende le gong de cuivre des abeilles ;
Et qu'à l'heure d'ouvrir les fenêtres, le soir,
On aspire une odeur de chaleur apaisée,
Comme de seringas baignant dans la rosée...

Ah ! donnez-nous souvent, à la fin des beaux jours,
Cette heure dont la trame est faite de velours,
Cette heure du baiser sans paroles, cette heure
Où l'on s'aime à ce point, dans l'ombre, qu'on en pleure,
L'âme étant proprement une belle-de-nuit
Qui n'a tout son parfum que quand la lune luit...

Si c'est trop demander, pardonnez, douce Dame !
Mais pourtant, est-ce trop que ce vœu de bonheur
Pour un poète seul au monde avec sa femme ?...
Voyez ! sous le soleil du printemps cajoleur,
Nous sommes enlacés comme deux tiges d'hièble,
Et vous êtes si bonne, et nous sommes si faibles !...

Souffrez-la donc heureuse au milieu des lilas
Un peu plus qu'il ne sied aux maisons d'ici-bas !
Et pour tout dire enfin, faites qu'elle inaugure
— Oh ! faiblement et comme en reflets, — la figure
De la maison d'azur, pleine de harpes d'or,
Où nous vous aimerons plus tendrement encor !

(*Durendal*. Décembre 1913.)



THOMAS BRAUN

(Né en 1876)



La poésie de Thomas Braun, c'est son existence chrétienne, simple et colorée comme un manuscrit de jadis naïvement enluminé; on y voit des fleurs, des plantes familières, des troupeaux, des forêts avec des sapins, des champs d'où s'envolent cailles et perdrix, une maison hospitalière avec des enfants et la paix vigilante des bénitiers et des rameaux de buis au-dessus des lits. Une grâce aisée, un nombre abondant et sûr, une imagination tendre et familière, nulle prétention, mais un lyrisme profond, ému de la vie quotidienne, font de M. Thomas Braun un des meilleurs poètes de ce temps. Il publie fort peu et par plaquettes richement éditées; il serait à désirer que ses divers poèmes, *L'An*, *Le Livre des Bénédictions*, *Philatélie*, *Fumée d'Ardenne*, fussent réunis en un volume.



LA BÉNÉDICTION DE L'ANNEAU NUPTIAL

« Ut quæ eum gestaverit fidelitatem integram suo sponso tenens in mutua caritate vivat. »

Seigneur, Dieu tout-puissant, bénissez l'anneau d'or
De ces nouveaux époux dont l'âme et dont le corps,
Régénérés jadis par l'eau fraîche et le sel,
S'unissent en cette heure aux pieds de vos autels.

Solide, il est d'un pur métal, il est pesant,
Il est massif, sans alliage, et cependant
Le doigt le portera sans s'en apercevoir
Du soir jusqu'au matin et du matin au soir,
Tant il sera conforme à sa puissance intime.
Son cercle régulier dans le derme s'imprime
Sans le blesser, ni le froisser, et la phalange,
S'amincissant sous la pression de cette bande,
Sans perdre de sa force ou de sa grâce agile,
Prend la forme arrondie et maigrit et s'effile.
Ainsi l'amour, Seigneur, que ce symbole enferme,
Sans recommencement ici-bas et sans terme,
Sera, si vous daignez le bénir à son tour,
Résistant comme l'or, solide et sans détour,
Sans alliage et sans mélange et si léger,
Que l'âme, s'y trouvant mêlée sans y songer,
Gardera sa divine et ravissante empreinte
En ignorant de quels liens elle est étreinte.



LA BÉNÉDICTION DE LA MAISON

« Ut sit in ea sanitas, castitas, victoriæ virtus, humilitas, bonitas et mansuetudo plenitudo legis... »

Daignez, Seigneur, considérer cette maison,
Dont le maître toujours a gardé votre nom !
Faite de bois, de chaux, de pierre et de ciment,
Vous obtiendrez qu'elle résiste aux éléments,

Que la foudre du ciel épargne sa toiture,
Qu'elle soit sèche dans la pluie et que ses murs,
Sans osciller, restent debout contre le vent ;
Vous la préserverez du feu, du sol mouvant,
Des mouches, des souris, des bêtes malfamées,
De l'envahissement des eaux, de la fumée,
Pour qu'étant de la sorte abritée et bénite
Elle réponde aux vœux de ceux qui l'ont construite.
Que dans la chambre basse où sont peints les pavots
Tombent la paix et le silence et le repos,
Et se mêle au sommeil le cortège des songes
Berçant la longue nuit de leurs heureux mensonges ;
Que dans la chambre tiède où sont peints les épis
Soient dressés les fruits mûrs, la viande et le pain gris,
Le vin, la bière blonde et tous les aliments
Profitables à la santé de vos enfants ;
Que dans la chambre blanche où médite le père
Pénètre votre esprit dont le souffle l'éclaire ;
Et que, dans l'oratoire où sont peintes les vignes,
Descendent votre corps et votre sang insignes
Pour apporter la vie aux gens de la maison,
L'humilité, la paix, la douceur, la raison,
Les vertus des cinq sens, la chasteté, la foi,
L'amour de votre cœur, la crainte de vos lois.



LA BÉNÉDICTION DU PAIN

« Ut omnes ex eo digne gustantes, inde corporis et animæ percipiant sanitatem. »

Sur la table de bois sont déposés les pains
Faits de farine blanche ou noire et de levain.

O vous qu'on appela le pain vivant des anges,
Bénissez, ô Seigneur, le blé de notre grange !
Cinq pains vous suffisaient pour sustenter le monde !
Grâce à vous la moisson fut prospère et féconde,
Votre brûlant soleil a mûri le bon grain,
Les chars l'ont emporté, les greniers en sont pleins
Et le vent favorable a fait tourner les ailes
Des moulins dont la meule a moulu ponctuelle.
La braise chaude a cuit la pâte du pétrin,
Et voici, fait de mie et de croûte, le pain,
Pain de froment bluté, pain de seigle ou d'avoine
Qui nourrit l'empereur, le soudart et le moine.
Bénissez-le, Seigneur ; donnez-lui la vertu
De rendre de la force et des nerfs aux perclus,
De ranimer les sens appesantis par l'âge,
De soutenir les cœurs ardents et le courage,
De garder sain l'esprit, de rendre les yeux clairs
Et de faire couler un sang rouge en les chairs
D'un corps insoucieux de tout autre service
Que celui du Seigneur. Votre main le bénisse !

LA BÉNÉDICTION DU VIN

« Ut vinum cor hominis lætificet. »

Sur la table de bois est déposé le vin
Rouge, blanc et rosé dans trois cruches d'étain.

Seigneur, qui pour répondre aux vœux de votre mère,
Avez permis que vos hôtes se désaltèrent
Du vin miraculeux des outres de Cana,
Daignez sanctifier celui que dispensa
La vendange passée au peuple qui vous prie.
La brise fut tiède et la vigne fleurie,
Et les grains verts et ronds que le ciel colora,
Gardés d'oïdium et de phylloxera,
Du gel, des pucerons, des grives et des loirs,
Ont pu mûrir selon votre divin vouloir.
Le cep s'est enroulé sur les tiges de bois,
Et bientôt ont ployé les sarments sous le poids
Des grappes de soleil bleuies et dont Septembre
Charge le jaune et flexible réseau des pampres.
Le jus a débordé du pressoir et des cuves
Et les foudres gonflés craquaient sous les effluves
De la lourde fermentation du raisin.
Dans les tonneaux fut enclose l'âme du Rhin
Que nous vous présentons avec les crus de France,
De la Moselle et du Schwarzwald et de Byzance,

Les vins de Chypre, et Malaga et Marsala,
Les vins des Iles d'or que la mer parfuma,
La Malvoisie et le nectar de Méthylène,
Le Xérès, le Tokay, le Thétalassomène,
Les grands vins, les Margaux d'évêques ou de reines
Et les petit vins bleus des coteaux de Suresnes,
La piquette aigrelette et le vin blanc de Huy,
Tous les vins de campèche ou de Montmorency,
Ceux qu'on sert dans des pots, des outres ou des verres,
Ceux qu'on vide joyeux ou la lèvre sévère,
Le Lacryma Christi, le Châteauneuf des Papes
Dont Avignon, Seigneur, a vu mûrir les grappes !
Faites qu'ils restent clairs, odorants, pavoisés,
Afin de réjouir les cœurs désabusés
Et d'alléger l'esprit que les soucis oppressent
Sans jamais le voiler des vapeurs de l'ivresse !
Qu'ils apportent la force aux membres et soutiennent
Les muscles affaiblis et las ; que dans les veines,
Leur vertu régénère un sang anémié !
Bénissez le vin pur et privilégié
Qu'aucun mélange n'altéra, et qui demain,
Cessant subitement, Seigneur, d'être du vin,
Prêtera sa commune et fragile apparence
Au sang perpétuant votre auguste présence !



PRIÈRE AVANT LES VACANCES

Seigneur ! nous voici donc une nouvelle fois
Revenus dans la paix des prairies et des bois.
Rien n'est changé depuis la dernière saison.
Le lierre, en éventail, couvre mieux la maison,
Les roses de Crimpson, en touffes écarlates,
Près de la clématite et de la vigne éclatent,
Et la chaux a blanchi du côté de la pluie
Le mur où descendait une traînée de suie.
Semblables aux sapins dont la tige de mousse
Etage nettement la neuve et tendre pousse,
Nos enfants ont monté de plusieurs centimètres
Selon la toise inscrite au long de la fenêtre...
Et puisque, en même temps, chaque jour ils ont eu
Le souci d'exercer leurs petites vertus,
Soyez béni, mon Dieu, pour cette année scolaire,
Et daignez nous offrir un Eté exemplaire.
Ainsi que l'août dernier, répandez la lumière
A flots précipités au seuil bleu des chaumières,
Et que chaque matin une neuve fraîcheur
Sous un ciel ébloui engage les faucheurs.
Donnez-nous les chemins pleins de poussière blanche,
Faites mûrir des fruits sucrés à chaque branche,
Dans une chaude odeur que les sapins grésillent,
Multipliez les fleurs des champs pour que mes filles
En tressent chaque jour des couronnes nouvelles,
Et dans l'azur faites crier les hirondelles.

Donnez-nous un Eté qui, couché sur le pré,
Avide, tende à l'eau ses lèvres altérées.
La poussière de paille a desséché sa gorge...
Il accourt du plateau où, dans le cœur des orges,
Depuis l'aube tournoient, précises, les quatre ailes
De la faucheuse américaine.
Assis devant la table où j'ai souvent rêvé,
Fatigué du bruit sourd de vers inachevés,
Alors je le suivrai sur l'herbe sèche et rase
Et comprendrai enfin la vanité des phrases...

Comment oser transcrire un ciel aussi limpide ?

Le jour s'écoulera tel qu'un précieux liquide.

Puis le vol des ramiers annoncera le soir.
Isabelle emplira son petit arrosoir.
Vers huit heures enfin s'ouvriront les fenêtres
Afin que l'ombre froide et muette pénètre
Les chambres où midi, en longeant la muraille,
Longtemps s'est assoupi sur les chaises de paille.
Des papillons feutrés tourneront dans le rond
Que dessine la lampe au centre du plafond.
Avec inquiétude on parlera des sources
Avant de dénombrer les feux de la Grand'Ourse
Et sous le pur éclat des étoiles d'été,
Au delà des sapins que la lune bleuit,
Je goûterai, Seigneur, la grave volupté
De vous sentir brûler au cœur de cette nuit.



ALBERT FLEURY

(1882-1912)



Albert Fleury est mort tout jeune, à peine âgé de trente ans ; et c'est au moment qu'il quittait ce monde que, se dégageant des incertitudes des débuts, il trouva soudain l'expression de la grave et poignante mélancolie qu'il portait en lui. L'auteur de *Pierrot*, des *Automnes et des Soirs*, révéla soudain aux lecteurs du *Mercure de France* un poème qui semblait écrit par une âme déjà détachée de la chair. C'était *Au Carrefour de la Douleur.* « Ton cœur farouche, a dit Francis Jammes en parlant de lui, ton cœur farouche était seul dans son nid et c'est bien ce qui t'a sauvé... Car le cœur même de Dieu est venu prendre la place vide. »



AU CARREFOUR DE LA DOULEUR

Au Rév. Père B. et à Francis Jammes

Me voici donc, Seigneur, enveloppé de vous !
L'ombre de votre main pèse sur ma pauvre âme ;
Et comme en une cage ardente un lion fou,
Mon être est cerné par vos flammes.

A travers le buisson brûlant de mes douleurs,
J'ai l'épouvantement d'entrevoir votre face :
Rien ne peut dégager l'affre de mes terreurs
De l'étreinte qui me terrasse.

Je sens ma destinée close de toutes parts
Et qu'ont été murés les jours et les issues,
Je suis comme aux abois, traqués par vos regards,
Seul sous votre implacable vue.

Est-ce vraiment enfin la dure vérité ?
Est-ce par vous qu'est poursuivi mon cœur rebelle ?
Est-ce là, sans erreur, qu'est votre volonté ?
Est-ce votre voix qui m'appelle ?

Est-ce ainsi qu'il vous faut que je sois devenu :
Hagard, le cœur béant, malade et solitaire,
Comme un enfant abandonné, sans force et nu,
Hurlant pour appeler sa mère...

Ai-je usé jusqu'au fond ma force de souffrir,
Et ne désirez-vous que ma seule faiblesse ?
Affirmez-vous ainsi le vouloir de fleurir
Surtout parmi notre détresse ?

J'ai pensé vous trouver sur les chemins d'orgueil
Où ma raison suivait la superbe Science,
Mais vous étiez absent des porches et des seuils
Où s'étalaient les évidences.

Obstinément, Seigneur, vous demeuriez caché
— Diamant dans le bloc de la dure Misère —
Et j'ai dû, pour vous plaire, à tâtons vous chercher,
Flairer, vague et noir, le mystère ;

Pour distinguer vos traits parmi l'obscurité,
Pour sentir sur mon cœur vos indicibles charmes,
Vous vouliez que mes yeux, dardés sur vos bontés,
Fussent brouillés, brûlants de larmes.

*
* *

Si bien que vous m'avez, de toute éternité,
Couvé sous votre amour terrible !
A travers les erreurs, les maux, les vérités,
Sur moi, vous veilliez, inflexible :

Ainsi que vous aviez sauvé vos serviteurs,
Jadis, des eaux obéissantes,
Ainsi sur les écueils de ma vie, ô Seigneur,
Se posa votre main puissante.

Or, me guettait l'amour aux lentes voluptés
Et ses innombrables prestiges ;
Mais m'altérant d'infini, vous m'avez sauvé
De l'amour, affolant vertige.

Puis je rêvai, plus tard, aux quinquets lumineux,
Ma trace en or dans les mémoires,

Mon nom traînant un beau sillage glorieux ;
Vous m'avez sauvé de la gloire.

Tel un lourd papillon, ébloui dans le soir,
Se brûle en un radieux songe,
Je crus en ma raison comme en l'unique espoir ;
Vous m'avez sauvé du mensonge.

Un vaste enivrement me poussait, plein d'ardeur,
Vers les noires plèbes en houle :
Je me vis, pour un temps, apôtre rédempteur ;
Vous m'avez sauvé de la foule.

Ce fut alors le rêve écroulé, le dégoût,
Le glissement vers l'ombre étrange,
D'équivoques oublis... Mais rudement, d'un coup,
Vous m'avez sauvé de la fange.

Et s'endormait enfin mon âme, en des pays
De haines et de somnolences,
Mais l'insulte me fut jetée par « vos amis » ;
Vous m'avez sauvé du silence.

Et vous m'avez sauvé de toutes les splendeurs
Comme de toutes les chimères :
De l'Art, de la Clarté, de la Paix, du Bonheur,
De la Santé, de la Lumière ;

Vous m'avez dépouillé de tous mes vains espoirs,
Vous avez mis mon rêve en cendres,

Et vous m'avez voulu, pantelant, dans le noir,
Capable enfin de vous entendre ;

Vous avez agrandi mon désert, vous avez
Rendu sourd et noir mon abîme,
Et vous m'avez poussé, suffocant et noÿé,
Loin de n'importe quelle cime ;

Vous avez fait la nuit totale autour de moi
Ainsi qu'en moi la solitude ;
Et quand vous eûtes calciné mes vieux émois,
Affolé mes inquiétudes,

Lorsque je fus si loin de mon pauvre univers
Que rien n'en pouvait plus m'entendre,
Lorsque de mes appuis les plus forts, les plus chers,
Nul ne tenta de me défendre,

Lorsqu'il ne resta plus de moi, de ma raison,
De mes vouloirs inébranlables,
De mes vieux rêves, rien, qu'un paquet de haillons,
Rien qu'une loque lamentable,

Alors mon désespoir sentit tout près de lui
Un souffle doux comme une grâce,
Frais comme une caresse errante dans la nuit,
Et je vis dans l'ombre une face :

Cette Face pleurait mes larmes et mes pleurs.
Son regard, ivre de tendresse,

Me contemplait avec un immense bonheur ;
Et tout fondait de ma détresse.

Puis un soupir, un chuchotement me sembla
Monter comme un parfum de mousse.
« Enfin, tu m'as trouvé, cher enfant, je suis là ;
« Oui, c'est moi », dit une voix douce...



DÉTRESSE

A Maurice Beaubourg.

Il est celui des cœurs troués et lamentables,
La poitrine rêvée, quand on n'est plus capable
Que de sangloter longuement ;
C'est lui les deux bras forts qui nous pressent dans l'ombre,
C'est lui l'oreille ouverte à nos plaintes sans nombre,
C'est lui le confident.

Il est celui des soirs errants au long des rues,
Parmi la foule sourde et folle qui se rue
Vers tous les possibles bonheurs
Alors qu'on va, tout seul, aux clartés des boutiques,
Portant le poids d'une âme atroce et magnifique
Exilée loin d'Ailleurs.

Il est celui des amoureux que tout sépare :
Devoirs, parents, richesse, et le monde barbare,
Et les méchants ligués contre eux,

Rêveurs dont l'univers tenait en une autre âme
Lorsque la sale vie a craché sur leur flamme,
Pauvres cœurs douloureux.

Il est celui de ceux dont toute la richesse
Etait d'avoir un pauvre chien, seule tendresse
Fidèle, et bon et doux ami,
Et qui, par un soir fou de puante cohue,
Le perdent à jamais, et seuls au noir des rues
Crient son nom dans la nuit.

Il est celui de ceux à qui rien ne demeure,
Il est celui des jours désespérés, des heures
Où tous les seuils nous sont fermés ;
Il est la main tendue, alors que la détresse
Nous étreint à la gorge, et que nulle tendresse
N'est là pour nous aimer.

Il est celui des vagabonds, dont la misère
Coudoie le grouillement terrible de leurs frères
Au long des ardents boulevards ;
Celui des loqueteux qui, dans l'aube blafarde,
Quêtent leur croûte à la porte des corps de garde,
Hâves, gelés, hagards...

Il est celui vers qui hurle l'effroi des mères
Aux petits étouffés du croup, lorsqu'elles flairent
La mort rôdant près des berceaux ;

Celui qu'elles supplient, d'angoisse haletantes,
La gorge sèche, l'âme noire d'épouvante,
Le cœur dans un étau.

Il est celui des malades sans espérance
Qui remâchent leur fièvre et disent leur souffrance
A tous, infatigablement ;
Celui *qu'il faut* au dur moment du crépuscule
Lorsqu'isolés, perdus, sous le soir qui les brûle
Ils meurent lentement.

Il est celui des peurs et celui des silences,
Celui qui ne se lasse pas des confidences
Mille fois redites sur nous,
Le patient ami qui n'a d'autres misères
Que les nôtres, et qui comprend comme une mère
Nos égoïsmes fous.

Il est celui des logis vides, où personne
Ne nous attend, où seule notre voix résonne
Le jour, et le soir, et la nuit ;
Celui qu'aux retours hébétés des cimetières
Sans pleurs, sans cris, sans voix, les veuves solitaires
Nomment à l'infini.

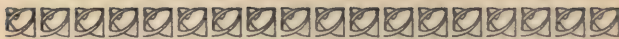
Il est encor celui des départs et des gares,
Des trains sifflant, des bateaux larguant leurs amarres,
Des gens qui restent sur les quais

Le cœur plein de silence, et la douleur sans bornes,
Sachant que c'est leur vie qui fuit là-bas, et morne
Ne reviendra jamais.

Il est celui des prisonniers dans leurs cellules,
Des soldats promenant leur ennui ridicule
Les dimanches silencieux ;
Celui des sans-travail aux portes des usines,
Celui des êtres noirs au fond des noires mines,
Celui des malheureux.

Il est celui de la misère universelle,
Celui de l'espérance infinie qui l'appelle
Têtue comme les océans,
Celui vers qui les fous et les broyés du monde
Tendent leurs bras, cassent leur voix qui se répondent
Depuis des milliers d'ans.





ANDRÉ LAFON
(Né en 1883, mort le 4 mai 1915)



Celui dont nous donnons ici quelques poèmes est loué comme il convient par l'auteur de l'Anthologie, mais sa mort nous oblige à lui donner une place plus importante. Cette mort est presque d'hier. Elle fut très douloureuse et très humble. Elle eut presque le visage de sa vie, un visage doux et mélancolique. Elle fut le dernier geste d'une charité qui s'alimentait à la source pure d'une foi profonde. « Sa solitaire agonie dans un hôpital militaire de Bordeaux, écrit M. François Mauriac, couronne cette vie d'humilité, de renoncement... Au camp de Souge, après d'exténuantes journées, il trouvait la force d'apprendre à lire aux recrues illettrées, et dans le baraquement où, dès le crépuscule, on les enfermait, sa bougie les attirait tous, et il leur donnait un peu de son courage et de sa foi... Cet humble et ce doux a laissé dans chaque destinée qu'il a traversée une marque impérissable. »

La tristesse de ceux qui l'aimaient ne peut leur faire méconnaître la noblesse de cette fin, la beauté de ce départ sans bruit et qui paraît sans gloire, mais cette mort était digne du sincère amour que trahissent ses vers tout en murmures, courbés vers les cœurs pareils aux siens, ces cœurs « moins transis qu'il ne paraît », amour repentant, humble et passionné cependant et qui chante avec un accent qui ne peut s'oublier.

Ch. G.

(1) V. appendice page 332.



Vous avez dit : Heureux ceux qui sans voir ont cru.
Et moi, moi qui savais la profonde parole,
J'ai pu durant ces jours que, dans la parabole,
Vous dites un passage obscur et bref, j'ai pu
Douter que par vous seul ma force fut gardée,
Et crier comme au soir tragique de Judée
Votre apôtre Thomas : Je veux voir... Et j'ai vu !
Mais si mon âme en reste éperdue et frappée,
Si j'ai courbé ce front qui bravait, clos mes yeux,
Suffira-t-il, ô Vous, que, la voix retrouvée,
Comme Thomas, la main sanglante de vos plaies,
Je vous dise en tremblant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »



Je songe, pénétré d'un grandissant effroi,
Que vous pourriez venir, o mon Dieu, tout à l'heure :
Hôte toujours prochain de qui notre demeure
Sait si mal rendre digne et sa porte et son toit.
Je songe qu'à l'instant vous pourriez me surprendre,
Me nommer en disant : « Lève-toi, me voici !
« La table est-elle prête et ton âme à m'attendre
« Mit-elle son unique et plus constant souci ? »
Et je vois devant vous cette âme qui dérobe
Un visage honteux et ses regards baissés,
Tremblante de ne tendre à vos doigts offensés,
— Ainsi qu'une pauvresse au creux noir de sa robe,
Que des fruits sans éclat, par terre ramassés.



Laisse ta peine en pleurs au foyer et va-t-en
Au-delà de l'enclos et sur le chemin même ;
C'est là que tu verras d'autres pauvres plus blêmes
Et celui-là dont le fardeau si lourd t'attend.
Celui qui s'est assis au bas de la montée
Et qui, seul, ne pourrait jamais avant la nuit
Gagner le bourg encor lointain : Va près de lui,
Prend son bras douloureux et chante au long des haies...
Quand l'ombre descendrait toute sur la contrée,
Ne crains pas ; mon esprit sûrement te conduit.

Et tu le sentiras lorsque, la tâche faite,
Dans l'oubli de toi-même ayant vécu ce jour,
Tu trouveras la maison vide à ton retour,
Et ton cœur débordant d'une ardeur si complète
Que, pour me la crier, il faudra que je prête
A ta lèvre, les mots brûlants de mon amour.



Je ne veux plus aller vers Vous d'un pas agile
Qui court et puis s'arrête et traîne et se reprend,
Mais de celui, paisible et ferme, dont on sent
Qu'il fera jusqu'au bout l'étape difficile.
Il faut, d'un cœur rebelle à tout autre dessein,
Aller vers vous sans se hâter, les mains croisées,

Comme le pèlerin insoucieux des plaies
De ses pieds nus, du soleil lourd et de la faim.
Aller vers vous, gardant en soi toute fatigue
Sans jamais — s'il se peut — déposer le fardeau,
Ne cueillir qu'en passant et la grappe et la figue,
Et ne pas s'arrêter à compter le troupeau.
Aller vers vous obstinément, tel, vers son père,
Un enfant doux qui rentre à l'heure de la nuit,
Et qui ne souffre pas qu'une eau le désaltère,
Sachant quel vin mielleux l'abreuvera chez lui.
Aller vers vous de tout son cœur, la nuit venue,
Même ne voyant plus son chemin dans le noir,
En gardant, malgré l'ombre et l'effroi, cet espoir
D'une lueur et de la route reconnue.

Votre demeure enfin sera prochaine, alors,
Pénétrés de l'émoi des retours, de la joie
D'apercevoir le seuil au moment où l'on ploie
Mais déjà nous sentant indignes de ce port,
Nous nous laisserons choir à genoux à l'entrée
Au souvenir aigu de nos fautes passées,
Lourds de tant de péchés soudain retrouvés là...
Et puissiez-vous alors, touché par le combat
Qui pliera devant vous cette chair angoissée,
Dire par notre effort toute offense effacée,
Et les mots du pardon en nous ouvrant les bras !

(*La Maison pauvre.* Édition
du Temps présent.)





APPENDICE



Devant le retour irrésistible des esprits vers l'inspiration religieuse, on a donné à cette conversion le nom de « renaissance spiritualiste ». Il nous semble que ce terme de « spiritualiste » n'exprime pas intégralement le caractère de la génération qui marche à la suite des nouveaux poètes chrétiens ; c'est « catholique » qu'il faut dire. Le génie du christianisme tel que nous le concevons n'est plus, comme l'imagina Chateaubriand, une esthétique toute extérieure, un changement de décor ; il transforme toute l'inspiration poétique, il opère par le dedans, par le sentiment tout orthodoxe de l'Être de Dieu et de la destinée des

créatures. Dieu, la Communion des Saints, ne sont plus des abstractions, mais les réalités essentielles qui dominent toute notre vie et la dirigent vers son éternelle destinée. Notre Poétique est très simplement la Mystique traditionnelle.

Parmi les jeunes gens qui ont de vingt-cinq à trente ans, il convient de signaler comme particulièrement représentatifs André Lafon et François Mauriac (1).

La *Maison Pauvre* d'André Lafon comptera parmi les livres les plus riches de vie intérieure parus ces dernières années. Sainte Thérèse, en nous ouvrant son mystérieux Château de l'âme, nous enseigne que la connaissance de soi-même en est la première demeure. Le grand mérite de la *Maison Pauvre* (2) est de nous restituer la connaissance de nous-même ; c'est là sa marque glorieuse qui détache cette œuvre et la fait briller, solitaire, au ciel de la poésie contemporaine, car ce qu'elle nous apporte, c'est l'humilité, cette vertu si méconnue des poètes et pourtant si essentielle au don de vision.

(1) André Lafon et François Mauriac appartiennent au groupe des *Cahiers*, revue catholique de littérature et d'art, fondée par l'*Amitié de France*, en 1912, (Lethielleux, édit., 22, rue Cassette), et qui compte parmi ses collaborateurs Emile Baumann, Paul Claudel, Louis Le Cardonnel, Georges Dumesnil. Georges Goyau, Charles Grolleau, Francis Jammes, André Lafon, François Mauriac, Louis Mercier, Jean Nesmy, Martial Piéchaud, Louis Pize, Robert Vallery-Radot, Jean Variot, etc., etc.

(2) *Editions du Temps Présent* : la première édition est épuisée ; il en a paru une seconde augmentée des *Poèmes provinciaux*, recueil antérieur où s'affirment déjà les rares qualités de vie profonde que nous signalons dans la *Maison Pauvre*.

Le jardin rafraîchi tremble à l'aube première
Et se reprend à vivre au sortir de la nuit ;
Voici que pas à pas la paisible lumière
Vient, touche chaque chose, et, charitable, luit
Sur le toit, sur le mur incliné, la barrière,
L'herbe humide et la chaîne lourde du vieux puits.
La demeure va s'éveiller, active et grave,
Et l'étable s'ouvrir obscure sur le pré ;
La vache, dès le seuil, acceptera l'entrave ;
Chacun retrouvera l'ouvrage commencé.
La vie est, ô mon Dieu, simple, facile, unie
Au cœur de bon vouloir qui sait ce qu'elle vaut ;
Donnez-lui seulement le courage qu'il faut,
Celui dont vous armez l'humble femme qui prie
Après que tout le jour, à genoux près de l'eau,
Elle lava pour nous, et que je vois, si tôt,
Suspendant à la corde roide qu'elle essuie,
Le linge, de ses bras en croix levés bien haut.

Qu'on ne s'y trompe pas ; la voici qui nous revient, la fiancée sans défaut de saint François d'Assise.

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.

Ce n'est plus l'insolente richesse, l'étalage des orfèvreries du siècle, mais de beaux vers faits de terre, de paille, d'ombre, de bois, de boue et de feuillage, *la Maison Pauvre* pareille à celles qu'aimait le Poverello. Vous ne verrez pas là des rois, des princes, des couronnes, des perles et des diamants, mais de chers mots humiliés, méconnus, les servantes, la chaise, le balai, l'assiette, la table... tous ces héros simples et

dociles de l'effacement et du devoir. Grande leçon que nous apporte ce livre ; écoutons-y la voix pure de l'être humain, si rare en ce temps où l'art succombe sous trop de richesse, où la sensibilité énervée n'est plus chatouillée que par le rare ou l'étrange, où le crucifix nous offense qui n'est pas d'une forme harmonieuse ou émouvante, où nous avons fait de la Beauté une courtisane et de l'Amour une délectation compliquée et stérile.

Nous avons fait bénir le seuil et chaque pièce ;
Nos chevets ont la croix et la branche de buis.
Si le Seigneur passait à l'heure où le jour baisse
Et qu'il daignât entrer, il se verrait chez lui.
Le Dimanche est chômé comme veut l'Ecriture,
Nous suivons chaque office et jeûnons quand il faut ;
Et le pauvre a sa place au foyer ; la voix pure
Du dernier né répond quand nous prions tout haut.
Mon Dieu ! nous faisons tout ce qui peut être sage
Pour arracher notre âme aux périls d'ici-bas...
Gardez-nous seulement de nos propres orages
Et du mortel amour qui ne vous cherche pas (1) !

Un soir, dans un livre inconnu, nous réapparut soudain le visage de notre adolescence. François Mauriac, avec les *Mains jointes* (2), nous avait donné cette joie si rare. Notre grand Barrès a dit, dans le retentissant article de l'*Echo de Paris* qui révéla au grand

(1) *Cahiers de l'Amitié de France*, mars 1912.
(2) *Editions du Temps Présent.*

public ce poète original, le charme littéraire qu'exhalaient ces vers voilés, comme noyés encore dans le ciel enfantin. « Beaucoup de mesure, nul mensonge, *la plus douce et la plus vraie musique de chambre,* » a-t-il défini parfaitement. Ces vers nous chantent pour la première fois la sainte séduction, le sortilège, dirais-je presque, qu'exercent à jamais sur nous le foyer et le collège chrétien. M. Barrès y a vu des délicatesses, des langueurs de jeunes privilégiés, un luxe de la sensibilité ; il y a cela, mais sous le décor romanesque et la suite attachante d'images merveilleuses, veillent et agissent de grandes réalités, les seules qui soient, que n'atteint point la mort et qui nous sont comme les ombres portées du Paradis perdu — et qui nous est redonné.

Mon Dieu ! c'est bien celui que des soirs anciens
Menaient vers vous à la chapelle du collège
Et dont l'âme captive et frêle en ses liens
Etait blanche comme un paysage de neige.

Cet état de langueur un peu trouble parfois se purifie dans la maison sainte où glisse le vol des anges, et la présence réelle du Dieu d'amour, les prières quotidiennes, les messes fréquentes, les fêtes mystiques, les cantiques brûlants, les lectures pieuses l'inclinent à répandre aux pieds de l'Epoux divin les parfums les plus accablants de son cœur.

Soirs de mois de Marie étouffants de parfums,
Samedis d'autrefois... Pour aller à confesse,
Les petits écoliers viennent l'un après l'un
Dans la chapelle douce et dans le jour qui baisse.

Il vient, lui que la vie inquiète et repousse
Et qui veut du silence autour de sa tristesse,
Profiter pour pleurer de ce que le jour baisse,
Rêver sur ses péchés dans la chapelle douce...

Pourquoi pleurer ? Il ne sait pas. Il veut pleurer
Comme René dont il connaît les grandes plaintes.
Il se trouble dans le parfum évaporé
Des fleurs qui vont mourir et des cires éteintes...

Dans cette âme exhalée et des fleurs et des cires,
Il sent intensément l'adorable présence
Du seul ami qui voit, sans jamais en sourire,
Couler les tendres pleurs de son adolescence...

Et tout notre passé d'enfant choyé revit dans ce livre et dans l'*Adieu à l'Adolescence* (1) qui en est comme le prolongement, le lit étroit et simple où notre mère se penchait, le soir, pour joindre nos mains, lorsque l'été l'on s'endormait « dans la chambre encore claire », l'allée du jardin où l'on a joué, ri comme jamais on ne rira plus, où plus tard on venait « lire en grand secret les livres », les filets à papillons qui volaient légers au-dessus des hautes herbes, et ces tendres et pures amitiés que seul un cœur chrétien

(1) *Stock*, édit.

connaît (1), qui précèdent l'amour dans un cœur que Dieu garde, et qu'ont chantées les Perreyve, les Montalembert, les Gratry, les Lacordaire...

J'ai revu le visage usé mais doux encor
De celle-là qui fut ta mère, ô pauvre mort,
Et son baiser cherchait sur ma face inclinée
L'ineffable douceur de ta vingtième année...
Les autres oublieront ton sourire et ta vie
Et l'angoisse du soir où ton œil se voila.
Elle seule, des nuits et des nuits, veillera,
Pour mieux se rappeler tes heures d'agonie.
Et plus tard, quand bien vieille elle écoutera rire
Tous ses petits-enfants autour de son fauteuil,
Elle demeurera pensive et sans rien dire,
Le cœur triste à jamais, le front toujours en deuil,
Evoquant ta jeunesse ardente, pieuse et douce,
Ton existence calme, unie et sans secousses,
Jusqu'au dimanche de juin où tu mourus,
Et redisant ton nom qu'on ne connaîtra plus...
... Mon Dieu ! Vous avez pris cet enfant plein de foi
Qui mêlait votre nom à ses cris d'agonie,
Et son âme vous fut si tendrement unie
Que souvent, le cœur lourd d'un ineffable émoi,
Je le retrouve en Vous qui vous donnez à moi.

*
* *

M. Armand Praviel, dans l'*Ame latine*, à Toulouse, groupa jadis toute une vivante jeunesse dont les aspirations religieuses s'exprimaient sous une forme

(1) *Stock*, édit.

généreuse encore qu'un peu romantique et sentimentale. L'an dernier, M. Armand Praviel nous a donné le *Cantique des Saisons* (1) où il a fait resplendir devant nous toute l'année liturgique avec de précieuses rimes d'hymnaires, un accent sonore et viril, des enluminures patientes d'imagier, où se révèle un goût espagnol pour les couleurs violentes, un pompeux apparat décoratif qui parfois évoque un mystérieux éclat byzantin, rubis, or et ténèbres.

O Seigneur, chaque fois qu'aux festins de la terre
Mes pieds me porteront loin de Vous, aussitôt
Que je songe à Vos Pieds troués sur le Calvaire
Et je frissonne au bruit sinistre des marteaux !

Chaque fois que mes mains, faites pour la prière,
Voudront cueillir la fleur des péchés capitaux,
Que je sente frémir leur paume téméraire
Sous Vos Clous aiguisés ainsi que des couteaux !

Et quand, l'âme troublée et le cœur en déroute,
Furtif, je descendrai par les douteuses routes
Vers les plaines du Mal aux ombrages pervers,

Que soudain, comme à cet instant évangélique,
Se dresse devant moi Votre Gibet tragique,
M'arrêtant au passage avec Vos Bras ouverts.

(1) *Editions du Temps Présent.*

M. Charles Grolleau, dans l'*Encens et la Myrrhe* (1), *Sur la Route claire* (2), nous donne des vers religieux d'une modestie émouvante, qui se murmurent à mi-voix, s'insinuent plus qu'ils ne frappent, se répandent plus qu'ils ne jaillissent ; dont le son, la courbe et jusqu'à l'odeur évoquent la chapelle de l'abside, la plus discrète, la plus silencieuse, la plus embaumée de fleurs et d'encens, dédiée à la mère de Dieu, où l'on vient, le soir, apporter le poids de sa misère :

Pour me donner à Vous quels mots sauraient Vous plaire ?
Ils se dérobent tous ou demeurent obscurs,
Timides et transis, hélas ! encore impurs
D'avoir frôlé jadis les baisers de la terre.

Nul ne pourrait enclore ainsi qu'un reliquaire
Mon amour, ô Seigneur ! si fragile pourtant,
Et j'ai vu le plus doux même et le plus chantant,
Le plus profond mourir devant votre Mystère.

C'est pourquoi me voici, très pauvre, devant Vous,
Balbutiant encore et cependant jaloux,
O Verbe ! d'être un peu l'humble écho de Vous-même...

Et je sens dans mon cœur monter comme la mer,
Plus tendre et plus puissant que les mots de la Chair,
Un silence divin qui prie et qui Vous aime.

(1) *Lethielleux*, édit.
(2) *Editions du Temps Présent*

Oui, que mon cœur devienne une source fermée
Dont l'invisible flot ne chante que pour Toi.
Que marqué par Tes Mains du signe de la Foi,
Ce cœur ne s'ouvre plus qu'à Ta Voix bien-aimée.

Que son onde mêlée à cette onde embaumée
Qui coule de Ton Cœur au plus profond de moi
Dans ses épanchements ne suive que la loi
Qui la veut toute pure et pour jamais calmée.

Le sable du désert ne la souillera plus.
Elle s'enrichira de secrètes vertus ;
Ton Amour lui fera perdre son goût d'argile...

Et, croissant en silence avec ma charité,
Ainsi que le promet Ton divin Evangile,
Elle rejaillira jusqu'à l'éternité.

M. André Delacour, dans le *Rayonnement, l'Angoisse* (1), chante avec enthousiasme la joie et la grandeur de l'amour chrétien.

M. Louis Pize, dans les *Petits Poèmes des Jardins et de la Montagne* (2), nous livre une inspiration toute fraîche et savoureuse, où Francis Jammes peut reconnaître un de ses fils les mieux doués.

Lamartine eût aimé la *Méditation sur la Beauté du monde* (3), de M. Paul Bonté, livre harmonieux,

(1) *Editions du Temps Présent.*
(2) *Edition de l'Amitié de France.*
(3) *Perrin,* édit.

à la grâce un peu molle mais pleine de charme, et qui abonde en touchantes similitudes. M. Paul Bonté a l'imagination naturellement franciscaine et l'on rêverait ces poèmes enluminés par Maurice Denis.

Lisez dévotement les matines, goûtez
Les leçons du premier nocturne, la Genèse,
Les Rois, Job ou Tobie, imprégnés des clartés
De l'Orient sur qui lourdement l'astre pèse.

Chérissez la Genèse idyllique où l'émoi
D'exister trouble encor les vivants et les choses;
Aimez l'Eden empli de fleuves et de roses
Et qui sourit, avec amour, à l'homme roi...

Citons aussi Emile Ripert, qui, dans ses rimes sonores à la louange de la Provence, n'oublie ni les Saintes Maries, ni la Madone; Francis Caillard, qui chante les vertus des vieilles bourgeoisies chrétiennes dans les *Sagesses*, et qui, dans les *Rosiers sur la Tombe* (1) contemple les invisibles splendeurs de la Communion des Saints.

O Saint Benoît, Père très grand auprès de Dieu,
O direct héritier de la part la meilleure,
Maître de la prière et créateur du Vœu,
Vous serez avec nous lorsque viendra notre heure?

(1) *Editions du Temps Présent*

O lumineux génie en l'art pur d'adorer,
Inspiré des recueillements disciplinaires,
A l'heure de la mort vous nous regarderez
Pour nous donner le calme en l'ultime prière.

Vous dont les cris d'amour montèrent en splendeurs,
Aux regards éblouis de la foule penchée,
Tapissant vers le ciel, où sont toutes les fleurs,
Le chemin de votre âme ainsi qu'une jonchée,

Vous mettrez, à notre heure, en nos yeux apaisés,
La pure vision de vos vertus plénières,
Et sur la lèvre où fut l'émoi des faux baisers,
Le goût de votre espoir aux mots de nos prières.

Noël Noüet, nous fait respirer une bonne odeur de Vêpres dans ses dimanches provinciaux (1) ; Maurice Brillant, dans ses *Matins d'Argent* (2), achemine notre âme vers les mystiques fiançailles...

Enfin, nous ne serions pas complets si nous oubliions le mouvement si intéressant de la jeune génération belge, qui suit dignement les traditions de la grande et célèbre revue de littérature et d'art catholiques, *Durendal*, que dirigent depuis vingt ans, avec tant

(1) *Les Etoiles entre les Feuilles, le Cœur avide d'Infini.* (Editions du Temps présent.)
(2) *Plon*, édit.

d'autorité, M. l'abbé Mœller et Henri Carton de Wiart.

C'est le pur et fervent poète Pierre Nothomb, dont l'*Arc-en-Ciel* et surtout *Notre-Dame du Matin* et l'*Ame du Purgatoire* attestent une imagination mystique tout à fait remarquable.

Dimanche de la joie printanière, Dimanche
Des rameaux verts, des jeunes palmes et des branches,
Comme l'éphèbe pur qui, le premier, jeta
Ses feuilles sous les pieds du Christ, et qui chanta,
Le premier, l'hosanna des âmes enfantines,
Je gravis, exultant, le sentier des collines,
Et je mêle ma voix à ton hymne divin...
Dimanche des Rameaux, Dimanche clair qui vins
Consoler le Sauveur de ses veilles amères,
Dimanche de jeunesse exquise et de lumière
Qui, seul, parmi ses jours de lutte et de douleur,
Courus sur son chemin les bras remplis de fleurs,
Dimanche adolescent et cher, Dimanche unique,
Qui tendis sous ses pas les plis de ta tunique,
Je t'évoque en rêvant dans ce printemps naïf.
Ton âme de gaîté palpite dans l'air vif,
Et tes arbres, tendus vers les horizons calmes,
Dans le vent du bonheur font frissonner leurs palmes.
Dieu va venir, j'entends son pas dans le lointain...
Il est vêtu d'un peu de l'azur du matin,
Et quelque paysan, au tournant de la route,
Va lui donner son humble monture sans doute ;
Les enfants des hameaux chanteront tour à tour,
Les cloches danseront dans les rustiques tours,
Il bénira les clos, les courtils, les chaumières,
Sa bénédiction sera de la lumière...

Les agneaux bondiront auprès de l'abreuvoir,
Les vaches poseront leur mufle, pour le voir,
Sur la barrière à claire-voie de leur étable...
Les métayers joyeux se lèveront de table
Et le verront passer, souriant à leur seuil,
Le printemps lui fera un exultant accueil,
Et quand il paraîtra, Dimanche, beau Dimanche,
Sur la colline où je l'attends parmi les branches,
Ton chant se mêlera à nos hymnes d'enfants,
Tu secoueras tes parfums vierges dans le vent,
Et ton geste étendra sur son divin passage
Ton manteau clairsemé d'anémones sauvages...

C'est Robert Sylvercrüys, dont l'*Ironique Tendresse* et les récents poèmes publiés à *la Bonne Auberge* nous ont révélé un intimiste au sourire attendri ; enfin, le Frère Hugues Lecocq, dont on se passe sous le manteau d'étonnants poèmes séraphiques, enluminés et relevés de tendre bonhomie comme les tableaux des primitifs de sa chère Wallonie, et qui feront honneur à l'Ordre de Fra Angelico et de Jacques de Voragine.

Sans doute, dans cette nombreuse phalange éprise d'images chrétiennes, les fortes personnalités sont rares, mais les poètes originaux ont toujours été rares; ce qu'il faut remarquer et ce qui est essentiel au point de vue de l'histoire littéraire, c'est que l'union se fait intime entre l'Art et la Foi, que l'âme catholique, enfin, s'exprime directement, spontanément, dans le lyrisme ; ce n'est plus la religiosité des néo-chrétiens

d'il y a vingt ans, une attitude esthétique à fleur de sensibilité, c'est une vie substantielle qui s'épanouit. Le Christ n'est plus le Juste lointain, le Dieu mystérieux d'un Evangile trop sublime ; c'est l'Homme-Dieu, le Fils de l'Homme, notre frère, réellement vivant parmi nous dans l'Eucharistie, et qui nous conduit à son Père dont se fait entendre sans cesse la voix nostalgique; la voix qui parlait à notre enfance dans la chapelle du collège et le chant des cantiques...

Alors sans mon amour tu n'aurais pas pu vivre ;
Ton épaule docile attendait mon fardeau,
Et tu partais, dès l'aube, ardent à me poursuivre
A travers le désert sans feuillage et sans eau.

Tu ne trouvais jamais l'oasis trop lointaine,
Mais, fidèle aux sentiers que je t'avais tracés,
Tu te hâtais, sachant que j'étais la fontaine
Et le palmier dont l'ombre est fraîche aux yeux blessés.

Rien n'arrêtait ta marche obstinée et farouche,
Ni le mirage en fleurs que tu ne daignais voir,
Ni les souffles de feu qui desséchaient ta bouche,
Ni la peur de ne pas m'atteindre avant le soir.

Ah ! comme tu tremblais de délice et de fièvre
Au pied de l'Arbre unique où j'ai voulu mourir !
Comme la source vive où s'abreuvait ta lèvre
Etanchait ton ivresse au delà du plaisir !

Tes yeux ne se détachaient pas de ma colline
Où la vigne au sang pur exhale son odeur,
Et le soir t'endormait, le front sur ma poitrine
Où ton cœur écoutait les secrets de mon cœur.

Alors tu n'errais pas sans but et sans lumière,
Traînant partout ton lourd ennui de roi gorgé;
Mais le ciel était clair où montait ta prière,
Et des ailes vibraient à ton dos allégé.

Rappelle-toi; ta vie exaltée et féconde
Affluait en torrents aux pointes de tes doigts,
Ma grâce t'assistait pour triompher du monde,
Et la paix habitait ton cœur; rappelle-toi (1)!

Ce grand Amour de l'Être divin dans le Christ soulève tout le lyrisme contemporain. Nous ne pouvons plus considérer la nature qu'en Lui, par qui tout a été fait.

Alors vous me parlez de l'amour et j'écoute :
Vous me dites le bon Pasteur, la bonne route,
L'entier oubli de soi, le figuier réprouvé,
Le royaume semblable au grain de sénevé,
La lampe de la vierge sage, la prière,
Le calice, la source vive, la lumière,
L'aurore qui blanchit, les blés qui vont germer...
Oh! qu'il est doux de vivre en vous, mon Bien-Aimé! (2)

(1) Robert Vallery-Radot. *Impropères.*
(2) Robert-Vallery Radot. *L'Eau du Puits.* (Plon, édit.)

Nous croyons et sentons vraiment qu'il n'est pas de poésie pour nous qui ne soit imprégnée du plus secret et du plus divin de notre âme et de notre sang ; nous croyons que, sous notre front lavé par l'eau du baptême, les pensées et les chants mentiraient qui ne seraient pas imprégnés de beauté surnaturelle ; nous n'y faisons nul effort ; nous sommes nés ainsi ; notre vie se prolonge au delà de la terre, dans le ciel où nous attend la triomphante assemblée des Saints et des Anges, et de notre cœur s'exhale cette hymne que Catherine de Sienne élevait à la glorieuse Trinité : « O Trinité éternelle, Océan de Paix, votre eau n'est pas trouble, et, loin de causer l'épouvante, elle fait connaître la Vérité ; elle est transparente et montre les choses cachées. Là où abonde la lumière resplendissante de la foi, l'âme est pour ainsi dire glorifiée de ce qu'elle croit. »





TABLE DES MATIÈRES



PAGES

PAGES



LE PRÉSENT OUVRAGE

A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER

POUR GEORGES CRÈS ET C[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS, A PARIS

PAR GEORGES SUPOT, A ALENÇON

LE QUINZE DÉCEMBRE

MIL NEUF CENT QUINZE

